
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ANTHOLOGIE

SATYRIQUE

/6

ANTHOLOGIE

SATYRIQUE

Répertoire des meilleures poésies et chansons joyeuses parues en français depuis Clément Marot jusqu'à nos jours

PUBLIÉ PAR ET POUR LA

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES COSMOPOLITES



TOME CINQUIÈME

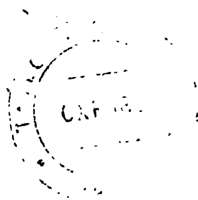


LUXEMBOURG

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES DE LA SOCIÉTÉ

—

1878





ANTHOLOGIE SATYRIQUE

RÉPERTOIRE DES

POÉSIES ET CHANSONS JOYEUSES

DES XVIᵉ, XVIIᵉ, XVIIIᵉ ET XIXᵉ SIÈCLES



ÉPITAPHE DE PIRON

PAR LUI-MÊME. 1773

J'achève ici-bas ma route,
C'était un vrai casse-cou.
J'y vis clair, je n'y vis goutte,
J'y fus sage, j'y fus fou.
Pas à pas, j'arrive au trou,
Que n'échappent fou ni sage,
Pour aller je ne sais où...
Adieu, Piron, bon voyage!

LE JOUG D'AMOUR

Jadis Alix écoutoit ses amans;
Elle bouilloit d'être en ménage;
Maintenant elle crie après le mariage,
Regrette l'âge de quinze ans
Et déplore son sort le long de la journée.
Mais sa mauvaise humeur la quitte avec le jour;
C'est qu'Alix ne se plaint que du joug d'hyménée,
Et ne trouve léger que celui de l'amour.

(*Le Joujou des demoiselles*, 1757.)

SUR L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Jadis Caligula fit son cheval consul.
D'un semblable cheval Boustrapa (1) fait l'office;
Mais toujours très adroit et craignant le cumul,
Il a su d'un chameau faire une impératrice.

HENRI ROCHEFORT.

LA NIÈCE DU CURÉ
OU
L'ENFANT DE CINQ MOIS
CONTE

Jadis était dans un certain village
Certain curé, frais, jeune, au rouge teint,

(1) Le nom de Boustrapa, suivant M. de Gaujal, avocat général, est formé des trois premières syllabes des mots Boulogne, Strasbourg, Paris. (Voir le *Procès dit des correspondants de journaux*; Bruxelles, 1852, in-8.)

Aux cheveux bruns, renforcé de courage,
Et nullement de bois à faire un saint.
Dans sa maison, pour régler son ménage,
Comme verrez aussi pour autre usage,
Nièce jeunette avec lui demeurait.
Entre curé semblable parentage
Est bien suspect, simple qui s'y fierait :
Mais trop sévère et trop rude serait
Qui pareil cas ne leur pardonnerait.
Les bonnes gens sont sans soin, sans affaire,
Et s'ils n'avaient cette occupation,
Pas ne comprends comment ils pourraient faire
Pour résister à la tentation.
Celui-ci donc, pour éviter le vice,
Enfant de l'aise et de l'oisiveté,
Tant s'occupa par maint doux exercice,
Tant opéra, que la jeune beauté,
J'entends Agar, la nièce prétendue,
Vit son corset chaque jour s'étrécir ;
Ventre d'enfler, et tetons de grossir,
Puis maux de cœur, puis envie éperdue
De se gorger de ceci, de cela ;
Si bien qu'enfin, de crainte de surprise,
Le bon pasteur résolut et parla
De marier Agar, et sans remise.
Un laboureur, riche mais peu matois,
Proche voisin du sacré presbytère,
Avait un fils aussi fin que son père ;
C'est de ce fils que le curé fit choix.
Sans perdre temps, on propose l'affaire,
Offres sont faits, offres sont acceptés,
De part et d'autre articles arrêtés ;
Si bien qu'Agar au manant fut donnée
Avec argent, avec maintes beautés,
Et de tout point bien conditionnée.
La prime nuit que le drôle passa,
Grand'peine il n'eut à défricher sa terre ;

Mais dame Agar si bien se trémoussa,
Si bien gémit, cria, le repoussa,
Que maître Jean, novice en cette guerre,
Crut bonnement avoir cueilli la fleur
Dont rarement l'hymen pare sa tête,
Et que l'amour, diligent moissonneur,
Communément cueille avant cette fête.
Cinq mois enfin l'un sur l'autre entassés
Depuis ce jour à peine étaient passés,
Qu'Agar enceinte, heureusement accouche,
Et voit d'un fils le ciel bénir sa couche.
Cinq mois n'étaient un terme suffisant;
Aussi crut-on que trop hâté de naître,
Longtemps vivant l'enfant ne pouvait être;
Mais il vécut : là-dessus maint plaisant,
De brocarder Jean par maint trait cuisant.
Jean tout confus et bouffi de colère
Court au curé : Monsieur, sans vous déplaire,
Je suis, dit-il, de tous ici berné
Sur cet enfant qu'en cinq mois m'a donné
Agar ma femme, et votre habile nièce.
Le magister dit que de ce garçon
Pas n'ai fourni l'étoffe et la façon;
Que si chacun en reprenait sa pièce,
Rien, fors le nom, n'y pourrais requérir.
Or comme c'est au père à le nourrir,
J'ai résolu, monsieur, de vous le rendre;
Et, mère et fils, demain pourrez reprendre.
— Pauvre ignorant, répondit le pasteur,
Ecoutes-tu ce discours imposteur?
Mais sais-tu bien qu'à peine en ce village
Douze habitants pourraient être comptés
Qui dans le ventre aient été portés
Plus de cinq mois? et toi-même, je gage,
A qui le ciel corps si grand a donné,
N'a plus longtemps au ventre séjourné.
J'en jurerais, ce n'est point chose vaine.

Pour t'en donner une preuve certaine,
Laisse-moi voir ton... là, tu m'entends bien :
Oui, ton... fort bien : montre-le-moi sans honte.
Tout justement ; tu n'es, voilà mon compte,
Que de cinq mois. Alors tirant le sien,
En veux-tu voir, poursuit le bon apôtre,
Un de neuf mois? tu le verras tout autre.
Regarde ici : — Jean, à ce noble aspect,
Tout interdit et saisi de respect,
Tant fut surpris de la mesure énorme
De ce qu'alors le pasteur étala,
Que ne pouvant résoudre ce point-là,
Un argument fait en si bonne forme,
Il s'y soumit, et content s'en alla.

VERGIER.

LE COCUAGE

Jadis les gens étaient si fous,
Que la crainte d'être coucous
Leur faisait faire sentinelle,
Et de soleil, et de chandelle.
Les maris ne dormaient jamais,
Leur esprit n'avait point de paix.
Alambiqués de la chimère
Que Jean trouve si nécessaire,
L'un avait sans cesse les yeux
Sur l'animal malicieux,
Sur le sujet de son martyre,
Sa femme, cela va sans dire,
Et jusqu'en la maison de Dieu,
Il lui servait d'ombre en tout lieu.
L'autre, d'une double serrure,
Bouchait madame sa nature,

Ainsi que l'on fait aux juments
Que l'on veut priver d'instruments.
Mais enfin, toujours cette peine
Se trouvait, au bout de l'an, vaine :
Les femmes faisaient des enfants
A leurs pères peu ressemblants.
Sous une étoile de débauche,
Sous une étoile qui chevauche,
D'un général accouplement,
Tous les astres du firmament,
Sans égard et sans résistance,
La femme reçoit la naissance.
Dès que ses yeux voyent le jour,
Sa langue articule l'amour;
Ce dieu dans son berceau la berce
Du doux plaisir de la renverse,
Et, pour l'empêcher de crier,
Lui montre un petit vit d'acier,
Rubicond le long de l'échine,
Comme une orange de la Chine.
Mais, pour revenir aux maris,
Ceux d'aujourd'hui sont bien guéris
Des sottises de leurs ancêtres :
Dans le cocuage ils sont maîtres.
Plus de chagrin, plus de courroux,
Ils sont ravis d'être coucous.
Un bois de cerf est en usage,
Et le profit du cocuage
Rend un cocu dans sa maison,
Gras et replet comme un oison.
Un con que Jeanne met en vente,
Souvent de Jean passe l'attente,
Grossit son petit magasin;
Au lieu d'orge et de sarrasin
Lui fournit et froment et seigle;
Et comme dans un champ un aigle
Prétend droit d'aubaine et moisson,

Un cocu de cette façon,
Par la matrice de sa femme,
Aux dépens d'un petit de blâme
Dîme sur la bourse d'autrui,
Et devient plus riche que lui.
Ainsi qu'un maquignon habile
A son cheval se rend servile,
Retranche ses crins superflus,
Afin que l'œil jeté dessus
Avec plus d'ardeur le souhaite
Et plus diligemment l'achète,
De même un habile cocu
Porte le rasoir sur le cu
De la putain qui la gouverne,
Lui fait la barbe à la moderne,
Et par des discours d'intérêt
L'avertit d'être toujours prêt,
D'être ouvert à la moindre approche
D'un vit qui, dessus sa sacoche,
Porte avec lui son sauf-conduit,
J'entends un ducat qui reluit.
L'honneur est une fantaisie
Dont la femme n'est point saisie,
Et que le mortel d'aujourd'hui
Ne porte jamais avec lui.
Martin, pressé dans son ménage
Par une famélique rage,
Et voyant que son Isabeau
Se repaissait d'un gros morceau
Dont se déchargeait sa cervelle,
Lui fit une grosse querelle,
Et d'un ton qui la fit trembler,
Et tous les voisins assembler,
Lui reprochait l'autre semaine,
Que sa vertu faisait leur peine;
Que si, comme Alice et Margot,
Elle remuait le gigot;

Il suffirait de son salaire
Pour faire rouler l'ordinaire.
La bonne Isabeau crut Martin,
Et depuis, ce n'est que festin,
Que liqueurs dans la maisonnée,
Et blanche farine ou monnaie.
Vous donc, qui n'êtes pas cocus,
Si vous chérissez les écus,
Sans scrupule, essayez de l'être.
Un con n'est pas digne de l'être,
Quand il n'en fait pas le devoir.
Jusqu'à l'honneur de vous revoir.

CORNEILLE BLESSEBOIS.

JOCONDE

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE

Jadis régnoit en Lombardie,
Un prince aussi beau que le jour,
Et tel, que des beautés qui régnoient à sa cour,
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.
Un jour, en se mirant : « Je fais, dit-il, gageure
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas,
Et gage, si l'on veut, la meilleure province
De mes États;
Et, s'il s'en rencontre un, je promets, foi de prince,
De le traiter si bien, qu'il ne s'en plaindra pas. »

A ce propos, s'avance un certain gentilhomme
D'auprès de Rome.
« Sire, dit-il, si Votre Majesté
Est curieuse de beauté,

Qu'elle fasse venir mon frère.
Aux plus charmants il n'en doit guère.
Je m'y connois un peu, soit dit sans vanité.
Toutefois, en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en sois pas cru, mais les cœurs de vos dames!
Du soin de guérir leurs flammes
Il vous soulagera, si vous le trouvez bon;
Car, de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous seroit importune,
Vous n'auriez jamais fait; il vous faut un second. »
Là-dessus, Astolphe répond
(C'est ainsi qu'on nommoit ce roi de Lombardie) :
« Votre discours me donne une terrible envie
De connoître ce frère : amenez-le nous donc.
Voyons si nos beautés en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en crédit.
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très-bien vous avez dit. »
Le gentilhomme part, et va querir Joconde
(C'est le nom que ce frère avoit) :
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce et du monde.
Marié depuis peu; content, je n'en sais rien.
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.
Son frère arrive, et lui fait l'ambassade;
Enfin il le persuade.
Joconde, d'une part, regardoit l'amitié
D'un roi puissant, et d'ailleurs fort aimable;
Et, d'autre part aussi, sa charmante moitié
Triomphoit d'être inconsolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

« Quoi! tu me quittes! disoit-elle;
As-tu bien l'âme assez cruelle

Pour préférer à ma constante amour
Les faveurs de la cour?
Tu sais qu'à peine elles durent un jour;
Qu'on les conserve avec inquiétude,
Pour les perdre avec désespoir.
Si tu te lasses de me voir,
Songe au moins qu'en ta solitude
Le repos règne jour et nuit;
Que les ruisseaux n'y font du bruit,
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupière.
Crois-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,
Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois,
Enfin, moi, qui devrois me nommer la première :
Mais ce n'est plus le temps, tu ris de mon amour.
Va, cruel, va montrer ta beauté singulière;
Je mourrai, je l'espère, avant la fin du jour! »

L'histoire ne dit point, ni de quelle manière
Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit;
Je m'en tais donc aussi, de crainte de pis faire.
Disons que la douleur l'empêcha de parler;
C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
Sa femme, le voyant tout près de s'en aller,
L'accable de baisers et, pour comble, lui donne
Un bracelet de façon fort mignonne,
En lui disant : « Ne le perds pas,
Et qu'il soit toujours à ton bras,
Pour te ressouvenir de mon amour extrême.
Il est de mes cheveux, je l'ai tissu moi-même :
Et voilà, de plus, mon portrait
Que j'attache à ce bracelet. »

Vous autres bonnes gens, eussiez cru que la dame
Une heure après eût rendu l'âme?
Moi, qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
Je m'en serois à bon droit défié.

Joconde partit donc; mais, ayant oublié
Le bracelet et la peinture,
Par je ne sais quelle aventure,
Le matin même il s'en souvient.
Au grand galop, sur ses pas il revient,
Ne sachant quelle excuse il feroit à sa femme.
Sans rencontrer personne, et sans être entendu,
Il monte dans sa chambre, et voit près de la dame
Un lourdaud de valet, sur son sein étendu.
Tous deux dormoient. Dans cet abord, Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde;
Mais cependant il n'en fit rien;
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.
D'éveiller ces amants, il ne le falloit pas;
Car son honneur l'obligeoit en ce cas
De leur donner le trépas.
« Vis, méchante, dit-il tout bas;
A ton remords je t'abandonne! »

Joconde, là-dessus, se remet en chemin,
Rêvant à son malheur tout le long du voyage.
Bien souvent il s'écrie, au fort de son chagrin :
« Encor, si c'étoit un blondin,
Je me consolerois d'un si sensible outrage;
Mais un gros lourdaud de valet!
C'est à quoi j'ai plus de regret.
Plus j'y pense, et plus j'en enrage.
Ou l'Amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage
D'avoir assemblé ces amants.
Ce sont, hélas! ses divertissements;
Et possible est-ce par gageure,
Qu'il a causé cette aventure. »

Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour
Altéroit fort la beauté de Joconde.
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde.
Les dames, le voyant arriver à la cour,
Dirent d'abord : « Est-ce là ce Narcisse
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner?
Quoi! le pauvre homme a la jaunisse!
Ce n'est pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un galant qui vient de jeûner
La quarantaine?
On se fût bien passé de prendre tant de peine. »

Astolphe étoit ravi; le frère étoit confus,
Et ne savoit que penser là-dessus;
Car Joconde cachoit avec un soin extrême
La cause de son ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ses yeux cavés et son visage blême,
De fort beaux traits, mais qui ne plaisoient point,
Faute d'éclat et d'embonpoint.

Amour en eut pitié : d'ailleurs, cette tristesse
Faisoit perdre à ce dieu trop d'encens et de vœux.
L'un des plus grands suppôts de l'empire amoureux
Consumoit en regrets la fleur de sa jeunesse.
Le Romain se vit donc à la fin soulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.
Car, un jour, étant seul en une galerie,
Lieu solitaire et tenu fort en secret,
Il entendit, en certain cabinet,
Dont la cloison n'étoit que de menuiserie,
Le propre discours que voici :
« Mon cher Curtade, mon souci,
J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace!
Je ne vois pourtant, Dieu merci,

Pas une beauté qui m'efface.
Cent conquérants voudroient avoir ta place.
Et tu sembles la mépriser,
Aimant beaucoup mieux t'amuser
A jouer avec quelque page
Au lansquenet,
Que me venir trouver seule en ce cabinet.
Dorimène tantôt t'en a fait le message;
Tu t'es mis contre elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en souci de ce que je souhaite! »
Qui fut bien étonné? Ce fut notre Romain.
Je donnerois jusqu'à demain
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le personnage
Qui gardoit tant son quant à moi.
Ce bel Adon étoit le nain du roi,
Et son amante étoit la reine.
Le Romain, sans beaucoup de peine,
Les vit, en approchant les yeux
Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.
Ces amants se fioient au soin de Dorimène;
Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là :
Mais la laissant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en servit, puis en tira
Consolation non petite;
Car voici comme il raisonna :
« Je ne suis pas le seul; et, puisque même on quitte
Un prince si charmant pour un nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un valet. »

Ce penser le console; il reprend tous ses charmes;
Il devient plus beau que jamais :
Telle pour lui verse des larmes,
Qui se moquoit de ses attraits.

C'est à qui l'aimera ; la plus prude s'en pique.
Astolphe y perd mainte pratique,
Cela n'en fut que mieux ; il en avoit assez.
Retournons aux amants que nous avons laissés.

Après avoir tout vu, le Romain se retire,
Bien empêché de ce secret.
Il ne faut à la cour ni trop voir ni trop dire,
Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une semblable nouvelle.
Mais quoi ! Joconde aimoit avecque trop de zèle
Un prince libéral, qui le favorisoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.
Or, comme avec les rois il faut plus de mystère,
Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire
Dont le discours leur doit déplaire,
Ce seroit être maladroit ;
Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde,
Depuis l'origine du monde,
Fit un dénombrement des rois et des Césars,
Qui, sujets comme nous à ces communs hasards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avoient vu leurs femmes tomber
En telle ou semblable pratique,
Et l'avoient vu, sans succomber
A la douleur, sans se mettre en colère,
Et sans en faire pire chère.

« Moi qui vous parle, sire, ajouta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon destin
De reconnoître cocuage
Pour un des dieux du mariage,
Et, comme tel, de lui sacrifier. »
Là-dessus, il conta, sans en rien oublier,
Toute sa déconvenue ;

Puis vint à celle du roi.

« Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foi;
Mais la chose, pour être crue,
Mérite bien d'être vue :
Menez-moi donc sur les lieux? »
Cela fut fait; et, de ses propres yeux,
Astolphe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ses propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit si confus,
Que d'abord tous ses sens demeurèrent perclus :
Il fut comme accablé de ce cruel outrage;
Mais bientôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, et, pour le faire court,
En véritable homme de cour.

« Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une.
Nous voici lâchement trahis.
Vengeons-nous-en, et courons le pays;
Cherchons partout notre fortune.
Pour réussir dans ce dessein,
Nous changerons nos noms; je laisserai mon train,
Je me dirai votre cousin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence.
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,
Plus de plaisir, plus de commodité,
Que si j'étois suivi suivant ma qualité. »
Joconde approuva fort le dessein du voyage.
« Il nous faut, dans notre équipage,
Continua le prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne seront pas rebelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si, devant que sortir des confins d'Italie,
Tout notre livre ne s'emplit,
Et si la plus sévère à nos vœux ne se range.

Nous sommes beaux, nous avons de l'esprit ;
Avec cela, bonnes lettres de change :
Il faudroit être bien étrange
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui sèmeront l'argent et la fleurette,
Et dont la personne est bien faite. »

Leur bagage étant prêt et le livre surtout,
Nos galants se mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'Amour leur envoie.
Nouveaux objets, nouvelle proie.
Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire!
Il n'est, en la plupart des lieux,
Femme d'échevin, ni de maire,
De podestat, de gouverneur,
Qui ne tiennent à fort grand honneur
D'avoir en leur registre place.
Les cœurs que l'on croyoit de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déjà maint esprit fort
M'objecter que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout à fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puisse être un galant dedans cette science,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en sais rien.
Ce n'est pas mon métier de cajoler personne.
Je le rends comme on me le donne ;
Et l'Arioste ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'histoire,
Il n'auroit jamais fait : suffit qu'en pareil cas,
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos aventuriers eurent goûté de tout
(De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre :
« Nous mettrons, dit Astolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre ;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un temps quelque part,
Et cela plus tôt que plus tard ;
Car, en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la faculté,
Diversité de mets peut nuire à la santé.
Le trop d'affaires nous accable.
Ayons quelque objet en commun ;
Pour tous les deux, c'est assez d'un.
— J'y consens, dit Joconde, et je sais une dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme
D'un des premiers de la cité.
— Rien moins, reprit le roi ; laissons la qualité.
Sous les cotillons des grisettes
Peut loger autant de beauté
Que sous les jupes des coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon.
Etre en continuel soupçon,
Dépendre d'une humeur fière, brusque ou volage.
Chez les dames de haut parage
Ces choses sont à craindre, et bien d'autres encor.
Une grisette est un trésor ;
Car, sans se donner de la peine,
Et sans qu'aux bals on la promène,
On en vient aisément à bout.
On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.
Le point est d'en trouver une qui soit fidèle.
Choisissons-la toute nouvelle,
Qui ne connoisse encor ni le mal ni le bien ?
— Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte.
Je la tiens pucelle sans faute,
Et si pucelle, qu'il n'est rien

De plus puceau que cette belle.
Sa poupée en sait autant qu'elle.
— J'y songeois, dit le roi ; parlons-lui dès ce soir.
Il ne s'agit que de savoir
Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,
Si son cœur se rend à nos vœux,
La première leçon du plaisir amoureux.
Je sais que cet honneur est pure fantaisie ;
Toutefois, étant roi, l'on me le doit céder.
Du reste, il est aisé de s'en accommoder.
— Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas ;
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au sort, c'est la justice ;
Deux pailles en feront l'office. »

De la chape à l'évêque, hélas ! ils se battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient !
Quoi qu'il en soit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le soir
Pour quelque petite affaire,
Nos deux aventuriers près d'eux la firent seoir,
Louèrent sa beauté, tâchèrent de lui plaire,
Firent briller une bague à ses yeux.
A cet objet si précieux
Son cœur fit peu de résistance :
Le marché se conclut ; et, dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le silence,
Elle les vient trouver sans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois et surtout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, et c'est en vain
Que de ce point on s'embarrasse.
Car il n'est si sotte, après tout,

Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde.
Salomon, qui grand clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne souvint pas au bonhomme Joconde.
Il se tint content pour le coup,
Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, et maître pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avoit essayé.
Le temps, à cela près, fut fort bien employé,
Et si bien, que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle :
Il se douta du fait, la guetta, la surprit,
Et lui fit fort grosse querelle.
Afin de l'apaiser, la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que, sans aucune faute,
Leurs hôtes délogés, elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
« Je n'ai souci, dit-il, ni d'hôtesse ni d'hôte ;
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
— Comment en viendrons-nous à bout ?
Dit la fille fort affligée.
De les aller trouver, je me suis engagée ;
Si j'y manque, adieu l'anneau
Que j'ai gagné bien et beau !
— Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux ?
— Oui, reprit-elle, mais, entre eux,
Il faut que toute nuit je demeure couchée ;
Et, tandis que je suis avec l'un empêchée,
L'autre attend sans mot dire, et s'endort bien souvent,
Tant que le siége soit vacant ;

C'est là leur mot. » Le gars dit à l'instant :
« Je vous irai trouver pendant leur premier somme. »
Elle reprit : « Ah ! gardez-vous-en bien !
Vous seriez un mauvais homme.
— Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laissez ouverte la porte. »

La porte ouverte elle laissa :
Le galant vint, et s'approcha
Des pieds du lit, puis fit en sorte
Qu'entre les draps il se glissa,
Et Dieu sait comme il se plaça,
Et comme enfin tout se passa.
Et de ceci ni de cela
Ne se douta le moins du monde
Ni le roi lombard, ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
Bien étonné de telle aubade.
Le roi lombard dit à part soi :
« Qu'a donc mangé mon camarade ?
Il en prend trop ; et, sur ma foi,
C'est bien fait, s'il devient malade. »
Autant en dit, de sa part, le Romain,
Et le garçon, ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, et pour le lendemain,
Enfin pour toute la semaine.
Puis, les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla, de grand matin,
Toujours par le même chemin,
Et fut suivi de la donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.
Eux éveillés, le roi dit au Romain :
« Frère, dormez jusqu'à demain ;
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à présent besoin que de repos.
— Comment ? dit le Romain ; mais, vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie ?

— Moi! dit le roi; j'ai toujours attendu;
Et puis, voyant que c'étoit temps perdu,
Que sans pitié ni conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raison
Que d'éprouver ma patience,
Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour, rendormi.
Que s'il vous eût plu, notre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poste;
C'eût été tout : n'ayant pas la riposte
Ainsi que vous, qu'y feroit-on?
— Pour Dieu! reprit son compagnon,
Cessez de vous railler, et changeons de matière.
Je suis votre vassal; vous l'avez bien fait voir.
C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette tout entière.
Disposez-en ainsi qu'il vous plaira.
Nous verrons si ce feu toujours vous durera!
— Il pourra, dit le roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
— Sire, dit le Romain, trêve de raillerie;
Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi. »
Astolphe se piqua de cette repartie;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent : « Jugez-nous! »
En lui contant leur querelle.
Elle rougit et se mit à genoux;
Leur confessa tout le mystère.
Loin de lui faire pire chère,
Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.

Ce fut par là que nos aventuriers

Mirent fin à leurs aventures,
Se voyant chargés de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures;
Lauriers d'autant plus beaux, qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adresse et quelques feintes larmes,
Et que, loin des dangers et du bruit des alarmes,
L'un et l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
Et leur livre étant plus que plein,
Le roi lombard dit au Romain :
« Retournons au logis par le plus court chemin.
Si nos femmes sont infidèles,
Consolons-nous : bien d'autres le sont, qu'elles.
La constellation changera quelque jour.
Un temps viendra que le flambeau d'amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes.
A présent on diroit que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris et des femmes.
D'ailleurs, tout l'univers est plein
De maudits enchanteurs, qui des corps et des âmes
Font tout ce qu'il leur plait : savons-nous si ces gens,
Comme ils sont traîtres et méchants,
Et toujours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre,
N'ont point ensorcelé mon épouse et la vôtre :
Et si, par quelque étrange cas,
Nous n'avons point cru voir chose qui n'étoit pas?
Ainsi que bons bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de sa femme, et demeurons-en là...
Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie,
Nous ont rendu leurs cœurs que l'hymen nous ôta. »
Astolphe rencontra dans cette prophétie.

Nos deux aventuriers, au logis retournés,
Furent très-bien reçus, pourtant un peu grondés,
Mais seulement par bienséance.
L'un et l'autre se vit de baisers régalé.
On se récompensa des pertes de l'absence.

Il fut dansé, sauté, ballé,
Et du nain nullement parlé,
Ni du valet, comme je pense.
Chaque époux, s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand soulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La reine à son devoir ne manqua d'un seul point ;
Autant en fit la femme de Joconde ;
Autant en font d'autres qu'on ne sait point.

La Fontaine.

LE MARI APAISÉ

Jadis, sur la route de Brie,
On voyait briller un bouchon,
Où toujours bonne compagnie
Vidait la pinte et chantait la chanson.
Longtemps il eut la renommée.
Tout voyageur, à ce signal,
Fût-il à pied, fût-il même à cheval,
Faisait halte, y trouvait toujours fête chômée.
— Eh quoi! va dire mon lecteur,
C'est le comble de la folie?
Vit-on jamais le vin de Brie
Rappeler ainsi son buveur?
Qui ne sait pas que le vignoble
Ne produit qu'un vin malotru,
Le plus fade et le plus ignoble
Qu'un honnête homme ait jamais bu?
Quoiqu'il en soit, poursuivons notre histoire.
Et que le vin soit rude à boire,
Ou qu'il soit du *revenez-y*,
Ce n'est pas là le fait dont il s'agit ici.
L'hôte de ce bouchon avait femme jolie,
Jeune, fringante, fraîche, agaçante, polie,
Surtout fidèle à son époux,

Autant qu'en lieu pareil une femme peut l'être.
Vis-à-vis d'un mari jaloux,
C'est un grand point au moins de le paraître.
La fortune et l'amour rendaient le couple heureux :
Si Bacchus les rentait, Cypris comblait leurs vœux.
Mais vit-on jamais dans la vie
Une prospérité suivie?
Il est peu de mortels que Jupin dans les cieux
Couve sans cesse de ses yeux.
Un désastre survint, dérangea leurs affaires;
Adieu! voilà mes gens et sans maille et sans sou;
Dans la misère jusqu'au cou.
De ressource à ces maux on n'en avise guères.
La femme un jour pourtant dit à son cher mari :
— Hélas! si j'avais cru jusqu'ici bien des hommes,
Non, nous ne serions pas dans l'état où nous sommes.
Tiens, connais à ce trait combien je t'ai chéri.
Hier au soir encor, ce jeune mousquetaire
Qui loge chez nous d'ordinaire,
M'offrit, le croirais-tu? m'offrit trente louis...
Quoi! lui dis-je, monsieur, quelle est votre impudence?
Croyez-vous qu'avec l'or de toute la finance,
Des yeux comme les miens puissent être éblouis?
Dieu m'en garde! et sachez... — Oh! la sotte bégueule,
Dit notre hôte plein de courroux.
Eh quoi! tu n'a pas pris cet or à deux genoux?
Tu savais notre état, tu n'étais que toi seule...
— Hélas! non, mon ami, tu te serais fâché?
— Faché! que le diable m'emporte
Si de pareils bibus m'eussent effarouché!
Trente louis perdus, voilà ce qui m'importe!
Où retrouver jamais cette fortune-là?
Mais la femme aussitôt, sensible à ce reproche,
Lui dit bien tendrement, les tirant de sa poche :
— Plus de colère, au moins, tiens, mon fils, les voilà.

(Drôleries poétiques.)

NUIT D'HIVER

J'ai dans mon lit, tout chaud de fièvre libertine,
Une fille trouvée au coin du boulevard.
Sa croupe et ses bas blancs tirés sur sa bottine,
Après dîner m'avaient agacé le regard.

Comme elle avait flairé la brute inassouvie
Que tourmente sans cesse un obscène désir,
Sur un geste je l'ai discrètement suivie,
Et nous sommes allés profaner le plaisir.

La poussière du riz blafarde son cou maigre;
Et ses cheveux, tordus en un chignon épais,
A l'âcre odeur du roux mélangent l'odeur aigre
Des parfums éventés qu'on achète au rabais.

Dans les alcools fraudés pour l'ivresse du vice,
Elle a déjà perdu le sexe de sa voix,
Et, comme Jean Hiroux parlant à la justice,
Le mot reste étranglé dans son gosier de bois.

Son haleine est fétide, et vous souffle au visage
La putréfaction de ses poumons malsains.
Sa volupté cynique a l'aspect de la rage :
— On voit qu'elle a connu beaucoup de médecins!

Ses yeux, qu'ont fatigués des débauches hâtives,
Dans le creux de l'orbite enfoncent leur regard
Et semblent redouter les lumières trop vives,
Comme ceux d'un enfant malade ou d'un vieillard.

Elle m'a raconté sa vie et sa misère,
Et comment, sans amour, elle avait un amant
Quand elle était petite, et qu'elle devint mère
Comme à peine elle avait cessé d'être un enfant.

Elle ajouta, je crois, qu'elle n'était pas née
Pour ce métier honteux, et qu'elle eût préféré,
Maîtresse de pouvoir choisir sa destinée,
De vivre chastement près d'un homme honoré.

Mais ce refrain banal rarement apitoie,
Hormis l'adolescent, qui ne peut croire au mal
Et cherche encor l'amour dans la fille de joie,
Ignorant que la rouille a rongé le métal.

A tout prix, je voulus la renvoyer chez elle ;
Mais elle résista, ce fut mon châtiment,
Et, jusqu'au rayon bleu de l'aurore nouvelle,
J'ai dû subir l'horreur de notre accouplement.

HENRI MURGER.

LA FEMME ACCOMPLIE

J'ai depuis peu vu ta femme nouvelle,
Qui m'a paru si modeste en son air,
Si bien en point, si discrète, si belle,
L'esprit si doux, le ton de voix si clair,
Bref, si parfaite et d'esprit et de chair,
Que si le Ciel m'en donnait trois de même,
J'en rendrais deux au grand Diable d'Enfer,
Pour l'engager à prendre la troisième.

J.-B. ROUSSEAU.

STANCES

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez d'aimer sa maîtresse ?

Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
C'est perdre en désirs le temps du bonheur ?

Il m'a répondu : ce n'est point assez,
Ce n'est point assez d'aimer sa maîtresse;
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rend doux et chers les plaisirs passés !

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez de tant de tristesse ?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
C'est à chaque pas trouver la douleur ?

Il m'a répondu : ce n'est point assez,
Ce n'est point assez de tant de tristesse ,
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
Nous rend doux et chers les chagrins passés !

ALFRED DE MUSSET.

CÉLIBAT

— J'ai fait du célibat ma seconde nature;
J'y tiens, j'y prends racine, et je suis convaincu
Que je mourrai garçon, ainsi que j'ai vécu.
— L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.
— Il a tel déplaisir qu'elle craint plus encore.
Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité;
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner, quinze ans pour doter leur famille;
De ceux qu'on voit pâlir dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté,
Et, geôliers maladroits, de quelque Agnès nouvelle,
Sans fruit en soins jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard,
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,

Ne gonfle mon budget par des frais de toilette,
Et jamais ma dépense, excédant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
A deux heures je dîne; on en digère mieux.
Je fais quatre repas, comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement despotisme complet,
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît.
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et, sans rivalité, je jouis de moi-même.
Célibat! célibat! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t'il rien d'égal?
Je me tiens trop heureux, et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois, récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poète applaudi,
De gros capitaliste à la bourse arrondi,
Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire.

Casimir Delavigne.

LA MAITRESSE A LA MODE

J'ai fait ici depuis peu
Une maîtresse à la mode,
Je la baise quand je veux
Je la trouve fort commode.
Je vous la ferai voir à tous
Et n'en serai jamais jaloux,
Car c'est une bouteille
Qui n'eût jamais sa pareille.

Allons trouver à Saint-Cloud
Cette belle incomparable
Le curé, sur ses genoux,
Nous la fera voir à table,
Toute nue entre ses bras.
Ne nous en scandalisons pas,
Car c'est une bouteille
Qui n'eût jamais sa pareille.

A cette grosse dondon
Sautez au col, je vous prie;
Maniez-lui les tétons,
Elle a la gorge jolie;
Et bouchez bien son petit trou.
Je n'en serai point jaloux.
Car c'est une bouteille
Qui n'eût jamais sa pareille.

Voulez-vous de ses appas
Une jouissance entière?
Mettez-lui la tête en bas
Et levez-lui le derrière.
De sa complaisance je réponds;
Quand même vous iriez au fond.
Car c'est une bouteille
Qui n'eût jamais sa pareille.

Là, rien à ménager.
Elle n'a ni père, ni mère;
Je suis libre de changer,
Quand elle devient légère.
Sitôt qu'elle a montré son cul,
Je l'abandonne et n'en veux plus.
Car c'est une bouteille
Qui n'eût jamais sa pareille.

(Recueil de Chansons, 1770.)

3.

LA SAGE ABBESSE

J'ai fort connu certaine abbesse,
Femme d'esprit et d'un grand sens.
Elle avait eu vingt-deux enfants,
De vingt-deux pères différents.
Mais, avec beaucoup de sagesse,
Elle les éleva, non pas en grands seigneurs,
En oisifs insolents, honte de notre espèce,
Mais en hommes de bien, en gens de bonnes mœurs.
Aux fils de ses fermiers, riches de leurs labeurs,
Elle maria ses neuf filles;
De ses treize garçons fit de bons laboureurs.
Le ciel aimait sur eux à verser ses faveurs,
A bénir leurs vingt-deux familles.
Chacun les chérissait, et cette digne abbesse
Était encor bien loin des jours de la vieillesse,
Que ses yeux satisfaits voyaient depuis longtemps
Tout le pays couvert de ses petits enfants.
Leur grand nombre la rendait fière.
— Je sais fort bien, disait-elle en riant,
Qu'abbesse j'aurais pu vivre plus chastement,
Mais plus sagement, non. Eh! que peut-on mieux faire
Que de marcher au but par le ciel indiqué,
Et de remplir l'emploi que Dieu nous a marqué?
Or, celui de la femme est de devenir mère :
Je le suis, j'ai dû l'être, et j'en fais vanité.
Je le demande au plus austère :
Quel bien pour l'univers aurait-il résulté
De mes privations, de ma stérilité?
Grâces à ma fécondité,
L'état a des sujets, l'église a des fidèles,
Le paradis aura des saints.
Nos champs mieux défrichés, en sont déjà plus sains.
Nos hameaux mieux bâtis, nos campagnes plus belles.

Qu'aurais-je fait de mieux avec la chasteté
Qu'eût produit ma virginité ?

GUDIN. Tome 2.

QUATRAIN

ATTRIBUÉ A RÉGNIER

J'ai joué, je ne suis plus où,
Sur un billard d'étrange sorte :
Les billes restoient à la porte,
Et la queue entroit dans le trou.

PR.-B.

MAROTTE

AIR : *La Calotine*

J'ai la marotte
D'aimer Marotte,
Je la préfère à
Nos sœurs de l'Opéra.
C'est une impure
Presque aussi sûre
Que ces belles demoiselles-là.

C'est qu'elle est jolie !
C'est qu'elle est polie !...
C'est qu'elle est d'une folie !...
Elle rit toujours de quelqu'un...
De l'esprit sans suite,
Sa conduite
N'a pas le sens commun.

J'ai la marotte
D'aimer Marotte :
Quoique trop ouverts,
Je préfère ses airs
Aux graves mines
De nos Robines,
Dont l'orgueil est le moindre travers.

Cet hiver, par accident,
La veuve d'un Président
M'avoit pris en attendant;
Et ce printems,
J'eus quelque tems,
La femme d'un intendant;
Mais à mon corps défendant.
Combien je souffris!
Si c'est, mes amis,
Un malheur d'être pris
Par des présidentes,
C'est encor pis,
D'avoir des intendantes.

J'ai la marotte
D'aimer Marotte;
Habile en amour
Elle y sait plus d'un tour.
C'est une aisance!
Une indécence!
On croit voir une femme de cour!
De ces femmes-là,
J'en ai jusques-là!
Ces fortunes-là
Ne sont pas de grandes trouvailles,
Et l'on en aura
Tant qu'on en voudra,
D'autant qu'à Versailles
C'est à qui s'en défera.

Mais ici déjà,
L'on en veut à
Ma pauvre Marotte;
Déjà l'on complote
De me l'accrocher.
On veut chercher
A s'aboucher;
On offre cher
En viager.
Je l'ai fait déloger.

Un des meilleurs
Enchérisseurs;
O temps! ô mœurs!
C'est... il faut que je nomme
L'homme:
C'est un riche abbé titré,
Mitré,
Taré.
Son nom, c'est... non,
Ne disons pas tout haut son nom.
Mais, si je ne le nomme pas,
Autre embarras :
Le clergé qu'on vient d'assembler,
Me fait trembler.
Tous nos prélats,
Gens délicats,
Qui jeûneront,
D'abord prendront
Ce qu'ils pourront;
Puis chercheront,
Déterreront
Marotte, et me l'enlèveront.
Marotte est faite exprès pour eux :
Elle a des yeux
Tendres et bleus,
Bien scandaleux;

Quand elle lorgne, il est douteux
Si Marotte ne fait pas mieux.
Sur nos pontifes indécens,
Ces charmes-là sont bien puissants !
Et d'ailleurs, Marotte a des sens
Récompensant
Les insolents
Qui montrent des talents !

J'ai la marotte
D'aimer Marotte ;
Tant que je pourrai,
Je la conserverai ;
Mais s'il arrive
Que l'on m'en prive,
Je m'en... ma foi ! je m'en passerai !

COLLÉ.

SONNET

J'ai les couillons enflés de t'avoir tant foutue ;
Encore n'est-ce assez, ce me reproches-tu !
Trois coups sans déconner, quoi ! n'est-ce assez foutu ?
Si j'en fais jamais plus, que le diable me tue !

Veux-tu que jour et nuit mon courtaud s'évertue ?
Qu'en la fleur de mon âge on le voie abattu ?
Jeune, il faut conserver la foutante vertu,
De peur que, vieil, ne soit la mentule abattue.

Bienheureux sont les vits que l'on ne peut dompter !
Pource que tous les cons ils peuvent contenter.
Mais quel con fut content au jeu de fouterie ?

Plutôt se lasseraient les enfers de corps vifs,
Que les cons féminins du foutre de nos vits,
Qui leur sert de nectar et de douce ambroisie.

GUILLAUME COLLETET.

ÉPIGRAMME

J'aimais de votre teint l'éclatante fraîcheur,
J'aimais de vos beaux yeux la douceur engageante,
Et je vous trouvais si charmante,
Que pour vous disputer mon cœur,
Ma raison était impuissante.
Mais il court par le monde un méchant bruit de vous :
Que, sitôt qu'un amant vous parle de sa peine,
Vous l'allez dire à votre époux !
Êtes-vous indiscrète ou vaine?
Je ne saurais le démêler ;
Mais, Chloris, vous aurez beau plaire,
Si vous n'apprenez à vous taire,
Vous n'aurez plus guère à parler.

RÉGNIER DESMARAIS.

AUX VIEUX GALANTS

J'aime autant voir un boiteux
Danser avec ses béquilles,
Qu'un vieillard, fade amoureux,
Cajoler de jeunes filles.

ANT. L. LEBRUN.

STANCES

ATTIBUÉES A LA REINE CHRISTINE

J'aime bien ces portraits, au blanc d'une muraille,
Dont le plaisant objet émeut nos appétits;
Mais je ris de ces fous, ô la grande canaille!
Qui les peignent si grands et les ont si petits.

Ils veulent, par l'objet d'une feinte peinture,
Faire courre après eux, mais ils sont bien loin.
Nos cons ne suivent pas de façon la nature,
Ils ne vont point au leurre, ils sont oiseaux de poing.

Quelque faim qui le presse en son humeur gourmande,
L'oiseau n'est pas niais, il connaît son gibier,
Il faut qu'il voie un poing bien garni de viande,
Si l'on veut qu'il s'abatte et rende familier.

Les cons et les autours ont cette ressemblance,
Qu'ils se paissent de cru et au vif ils vont tous.
Ensemble leur nature a cette différence,
Que l'un fond sur la proie et l'autre fond dessous.

L'AUBERGE DE L'ÉCU DE FRANCE

AIR : *Mon père était pot.*

J'aime Dijon et la beauté
    De ses vignes fleuries,
J'aime Dijon et la bonté
    De ses hôtelleries.
        Il en est d'ailleurs
        Qui des voyageurs

Briguent la préférence ;
Moi, je vais partout,
Mais par dessus tout,
J'aime l'Écu de France.

Si je contemple avec bonheur,
Cette enseigne chérie,
C'est qu'elle éveille dans mon cœur
L'amour... de la patrie.
Oui, d'être Français,
Dans le doux accès
De ma reconnaissance,
Je suis glorieux,
Lorsque sous mes yeux,
Je vois l'Écu de France.

Voulez-vous connaître les... lieux
De l'auberge que j'aime ?
Sa façade charme les yeux
Par sa blancheur extrême.
Joli logement
Derrière et devant,
Avec la jouissance
D'un petit jardin
Qu'on a sous la main :
Voilà l'Écu de France.

J'ai pourtant lu, je ne sais où,
Que cette hôtellerie,
A vrai dire n'était qu'un trou.
C'est une raillerie,
Car les environs
Sont si frais, si bons,
Que pour sa résidence,
On a vu toujours
Le Dieu des amours
Prendre l'Écu de France.

Et l'amour a cent fois raison :
J'ai vu l'Écu d'Espagne,
L'Écu de Rome et d'Albion,
Et l'Écu d'Allemagne :
J'ai logé partout,
J'ai tâté de tout,
Et par expérience,
J'ai, dans tous pays,
Dit, comme à Paris :
Vive l'Écu de France!

VATOUT.

QUESTION FACILE A RÉSOUDRE

J'aime l'esprit, j'aime les qualités,
Les grands talents, les vertus, la science,
Et les plaisirs enfants de l'abondance ;
J'aime l'honneur, j'aime les dignités ;
J'aime un ami presqu'autant que moi-même;
J'aime une amante un siècle et par delà :
Mais, dites-moi, comment faut-il que j'aime
Le maudit or qui donne tout cela ?

HOFFMAN.

LES PROMESSES D'UN VISAGE

J'aime, ô pâle beauté, tes sourcils surbaissés,
D'où semblent couler des ténèbres.
Tes yeux, quoique très noirs, m'inspirent des pensers
Qui ne sont pas du tout funèbres.
Tes yeux, qui sont d'accord avec tes noirs cheveux,
Avec ta crinière élastique,

Tes yeux languissamment me disent : si tu veux,
Amant de la muse plastique,
Suivre l'espoir qu'en toi nous avons excité,
Et tous les goûts que tu professes,
Tu pourras constater notre véracité,
Depuis le nombril jusqu'aux fesses.
Tu trouveras au bout de deux beaux seins bien lourds,
Deux larges médailles de bronze,
Et, sous un ventre uni, doux comme du velours,
Bistré comme la peau d'un bonze,
Une riche toison, qui vraiment est la sœur
De cette énorme chevelure
Souple et frisée, et qui t'égale en épaisseur,
Nuit sans étoiles, nuit obscure.

CHARLES BAUDELAIRE.

LE PETIT COMITÉ

J'aime un boudoir étroit qu'un demi-jour éclaire :
Là mon cœur est chez lui. Le premier demi-jour
Fut par la Volupté ménagé pour l'Amour.
La discrète amitié veut aussi du mystère.
Quand de nos bons amis, dans un lieu limité,
Le cercle peu nombreux près de nous se rassemble,
Le sentiment, la paix, la franche liberté,
Président en commun au petit comité.
On est là, qu'y fait-on ? Rien, mais on est ensemble.

DEMOUSTIER.

ÉPIGRAMME ANGLAISE

J'ai perdu mon cheval, ma femme et ma maîtresse :
Dieu me garde d'un plus grand mal !

Insolente était ma princesse;
Ma femme aigre, laide, diablesse...
Je regrette mon beau cheval.

(Flèches d'Apollon, 1787).

MA RÉPUBLIQUE

AIR : *Vaudeville de la petite gouvernante*

J'ai pris goût à la république,
Depuis que j'ai vu tant de rois.
Je m'en fais une, et je m'applique
A lui donner de bonnes lois.
On n'y commerce que pour boire,
On n'y juge qu'avec gaîté;
Ma table est tout son territoire;
Sa devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre :
Le sénat s'assemble aujourd'hui,
D'abord, par un arrêt sévère,
A jamais proscrivons l'ennui...
Quoi! proscrire? ah! ce mot doit être
Inconnu dans notre cité,
Chez nous l'ennui ne pourra naître,
Le plaisir suit la liberté.

Du luxe dont elle est blessée,
La joie ici défend l'abus.
Point d'entraves à la pensée,
Par ordonnance de Bacchus.
A son gré que chacun professe
Le culte de sa déité,
Qu'on puisse aller même à la messe,
Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :
Ne parlons point de nos ayeux.
Point de titre, même au convive
Qui rit le plus, qui boit le mieux.
Et si quelqu'un, d'humeur traîtresse,
Aspirait à la royauté,
Plongeons le César dans l'ivresse,
Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république
Pour voir son destin affirme,
Mais ce peuple si pacifique
Déjà redoute un ennemi :
C'est Lisette qui nous rappelle
Sous les lois de la volupté.
Elle veut régner, elle est belle ;
C'en est fait de la liberté.

BÉRANGER.

LES AMIS DE COUR

J'ai quantité d'amis et ne puis en douter,
Disait un courtisan de l'espèce commune.
— Ma foi, lui dit Damon, pour ne te point flatter,
Attends qu'un revers de fortune
T'en ait appris le nombre avant de t'en vanter.

BARRATON.

LE CORDONNIER

J'ai tantôt vu quelqu'un maniant doulcement
Je ne sais quoi de creux, couvert d'un poil volage,

Et mettre au beau milieu, qu'il ouvroit asses large,
Un chose gros, nerveux et tendu roidement.
La dame s'escrioit : — Faictes tout bellement ;
Mon Dieu ! il n'est pas bien, vous gastez tout l'ouvrage ;
Quand, pour luy obéir et plaire davantage,
L'ostoit, mais remettoit aussi soudainement.
Ils ont esté longtemps ensemble en cette affaire ;
Toutefois peu à peu ils ont su si bien faire,
Qu'enfin ils sont venus au bout de leurs desseins.
Je ne sais qu'ils faisoient, toutefois je me doute
Que l'homme enduroit fort et travailloit des reins ;
Aussi, quand ce fut faict, il suoit goutte à goutte.

Trad. de Straparole, par Larivey.

« Un homme manioit un bas de chausses, qui est creux et velu d'un petit poil ou coton, et l'ouvrant assez large, mettoit son pied dedans, lequel estoit gros, nerveux et tendre. Sa femme qui voyoit qu'il ne se chaussoit pas bien, s'escrioit qu'il fist tout bellement, pource qu'il gastoit tout ; au moyen de quoy, il retiroit la chausse, puis la remettoit d'une autre façon. Finalement, il s'est chaussé. »

L'ÉCHO

FABLE

J'ai tout mangé, dit Claude, accours, ô providence.
Providence se tait, mais l'écho répond : *Danse.*

Fumars.

ÉPITAPHE DE REGNIER

FAITE PAR LUI-MÊME

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement

A la bonne loi naturelle;
Et je m'étonne fort pourquoi
La Mort daigna songer à moi
Qui ne m'occupai jamais d'elle.

ÉPITAPHE

D'UN HOMME INDIFFÉRENT

J'ai vécu sans souci, je suis mort sans regret,
Je ne suis plaint d'aucun et je ne plains personne.
De sçavoir où je vais, c'est un trop grand secret,
Je le laisse à juger à Messieurs de Sorbonne.

(Cabinet satyrique.)

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES

Chanson chantée à Liancourt pour la fête donnée par M. le duc de Larochefoucault en réjouissance de l'évacuation du territoire français, au mois d'octobre 1818.

Air : *Du Dieu des bonnes gens*

J'ai vu la paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme et du Dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Pauvres mortels, tant de haine vous lasse!
Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.

D'un globe étroit divisez mieux l'espace ;
Chacun de vous aura place au soleil.
Tous attelés au char de la puissance,
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, etc.

Chez vos voisins vous portez l'incendie
L'aquilon souffle et vos toits sont brûlés
Et quand la terre est enfin refroidie,
Le sol languit sous des bras mutilés.
Près de la borne, où chaque état commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.
Peuples, etc.

Des potentats, dans vos cités en flammes,
Osent, du bout de leur sceptre insolent,
Marquer, compter et recompter les âmes
Que leur adjuge un triomphe sanglant.
Faibles troupeaux, vous passez sans défense,
D'un joug pesant sous un joug inhumain.
Peuples, etc.

Que Mars en vain n'arrête point sa course ;
Fondez des lois dans vos pays souffrants.
De votre sang ne livrez plus la source
Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
Des astres faux conjurez l'influence.
Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
Peuples, etc.

Oui, libre enfin, que le monde respire.
Sur le passé jetons un voile épais.
Semez vos champs aux accords de la lyre :
L'encens des arts doit brûler pour la paix.
L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen.
Peuples, etc.

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée,
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France.
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

BÉRANGER.

L'EMBARRAS DE LISE

J'ai vu Lise hier au soir,
Lise était charmante,
Mais, hélas ! j'ai cru la voir
Triste et languissante.
Vous croyez qu'avec Lycas
Ce sont de nouveaux débats ?
Non, vous ne devinez pas
Ce qui la tourmente.

Avec Lycas, l'autre jour,
La jeune innocente
A cueilli des fleurs d'amour;
Mais, trop imprudente,
Elle tremble d'avoir pris,
Parmi les fleurs quelques fruits.
Et voilà, mes chers amis,
Ce qui la tourmente.

Déjà Phœbé dans son cours,
Lui paroît trop lente;
Un courrier, depuis trois jours,
Trompe son attente.
Mais chacun, peu consterné

De son sort infortuné,
Lui voudroit avoir donné
Ce qui la tourmente.

(*Mém. de Bachaumont*, 15 févr. 1781.)
Chanson attribuée au comte Germ. Garnier par Cazin et Quérard, et par d'autres, au comte de Provence, depuis Louis XVIII.

DESCRIPTION DE L'OPÉRA

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

J'ai vu Mars descendre en cadence;
J'ai vu des vols prompts et subtils;
J'ai vu la justice en balance,
Et qui ne tenait qu'à deux fils.

J'ai vu le soleil et la lune
Qui faisaient des discours en l'air;
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cythérée,
Aux doux regards, au teint fleuri,
Dans une machine entourée
D'amours natifs de Chambéry.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre,
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu du ténébreux empire,
Accourir, avec un pétard,

Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser;
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu l'amant d'une bergère,
Lorsqu'elle dormait dans un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu la vertu dans un temple,
Avec deux couches de carmin,
Et son vertugadin très ample,
Moraliser le genre humain.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois : Courons aux armes!
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu trotter, d'un air ingambe,
De grands démons à cheveux bruns;
J'ai vu des morts remuer la jambe,
Comme s'ils n'étaient pas défunts.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des tritons, animaux marins,
Pour danser troquer leurs nageoires
Contre une paire d'escarpins.

Dans des chaconnes et gavottes,
J'ai vu des fleuves sautillants,
J'ai vu danser deux matelottes,
Trois jeux, six plaisirs et deux vents.

Dans le char de monsieur son père,
J'ai vu Phaéton tout tremblant,
Mettre en cendres la terre entière,
Avec des rayons de fer blanc.

J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras,
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenaient pas.

J'ai vu, par un destin bizarre,
Les héros de ce pays-là
Se désespérer en bécarre,
Et rendre l'âme en la-mi-la.

J'ai vu plus d'un fier militaire
Se croire digne du laurier,
Pour avoir étendu par terre
Des monstres de toile et d'osier.

J'ai vu Mercure, en ses quatre ailes
Ne trouvant pas de sûreté,
Prendre encor de bonnes ficelles
Pour voiturer sa déité.

J'ai vu souvent une furie
Qui s'humanisait volontiers;
J'ai vu des faiseurs de magie
Qui n'étaient pas de grands sorciers.

J'ai vu des ombres très palpables
Se trémousser au bord du Styx;
J'ai vu l'enfer et tous les diables
A quinze pieds du paradis.

J'ai vu Diane en excercice
Courir le cerf avec ardeur;

J'ai vu derrière la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

PANARD.

LE MAL RÉPARÉ

J'ai vu périr femme que j'avais prise
Pour moitié. Le ciel, en me l'ôtant,
A bien voulu réparer la sottise
Que moi, nigaud, je fis en la prenant.

(*Encyclopédie comique*, 1803, I, p. 224.)

LE SALAMALEC

Jamais ne fut nation plus civile
Que la françoise, il le faut avouer ;
L'envoyé turc bien pourrait s'en louer,
Après l'honneur qu'à Lyon la grand'ville,
Des magistrats en passant il reçut (1).
Ces magistrats crurent frapper au but,
S'ils régaloient l'excellence othomane
D'un compliment en langage Othoman :
Car, disoient-ils, parler par trucheman,
C'est une mort : en langue musulmane
Un Musulman il nous faut saluer.
L'invention leur sembloit mémorable,
Le point étoit, comment l'effectuer !
Où rencontrer un harangueur capable,
Un homme expert dans le Salamalec ?

(1) On prétend que cette cérémonie se fit en 1660.

Notez qu'alors tenoit auberge illec,
Certain quidam, déserteur de mosquée,
De mauvais Turc devenu bon chrétien.
C'est notre fait, dirent ces gens de bien.
La chose au sire étant communiquée,
Il l'approuva : Laissez faire, dit-il,
François Sélim (c'est ainsi qu'on me nomme),
Nul mieux que moi, Dieu merci, ne sçait comme
La tête on doit courber jusqu'au nombril,
Rabattre en arc les mains sur la poitrine,
Se reculer, s'avancer à propos,
Et cætera; suffit de ma doctrine.
Tenez-vous sûrs et soyez en repos.
Vous me verrez, à la mode turquesque,
Faire cent tours qui surprendront vos yeux.
Telle action vous paroîtra burlesque,
Qui cache au fond sens très mystérieux.
Or en ceci la grande politique,
C'est de me suivre en tout d'un pas égal :
Souvenez-vous de cet avis unique,
Vous ne sçauriez, me suivant, faire mal.
De point en point on promit de le suivre :
On le suivit jusqu'au moindre *iota.*
L'ambassadeur bien fort s'en contenta;
Mais ce qui plus que tout le transporta,
Fut qu'un chrétien parlât turc comme un livre.
Il n'est, dit-il, *assesseur du Divan*
Qui mieux que vous entende notre langue.
— Pas ne vous doit surprendre ma harangue,
Répond Sélim, je suis né Musulman.
— *Né Musulman! vous l'êtes donc encore?*
— Moi? point du tout; je me suis converti,
Et c'est le Dieu des chrétiens que j'adore.
— *Ah! par Mahom, vous en avez menti,*
Et Musulman jamais vous ne naquîtes,
Ou vous n'avez pas changé de parti.
Je ne puis croire au moins ce que vous dites,

Si je n'en vois un signe fort précis.
— A moi ne tienne. — *Êtes-vous circoncis?*
— Vous aller voir. Lors sa misère nue
Le compagnon étale à découvert.
Les magistrats, à cette étrange vue,
Quoiqu'étonnés, pour n'être pris sans vert,
Suivent leur guide, imitant sa posture,
Firent leur Cour en forme et sans tarder,
Chacun selon le talent que nature,
Petit ou grand lui voulut accorder.
L'ordre fut rare, et l'histoire rapporte
Que l'Othoman, salué de la sorte,
Crainte de pis, s'enfuit sans dire adieu.
Tout au rebours les donzelles du lieu
Prirent grand goût à la cérémonie :
Et telle fut leur jubilation,
Que maintenant nulle ne se soucie
De voir, après cette réception,
Ambassadeur, s'il ne vient de Turquie.

LA MONNOYE.

L'IMPRUDENCE DE CANDAULE

Jambe, genou, cuisse, téton, épaule,
Tout en la reine est ouvrage parfait,
Ami Gygès, disait un jour Candaule ;
Rien de plus beau la nature n'a fait.
Sur son gent corps qui n'a rien qui ne plaise,
Je voudrais bien savoir ton sentiment.
Caché seras en lieu d'où bien à l'aise
Apprécieras cet objet si charmant.
— Il tint parole. O le plus fou des hommes !
Ton imprudence aveugle alla trop loin.

Mais aux maris dans le siècle où nous sommes,
Femmes l'on voit épargner un tel soin.

BOURET.

LES JANSÉNISTES ET LES MOLINISTES

Jansénius et Molina
Font bien du bruit en France.
Il n'est entre ces messieurs-là
Qu'un doigt de différence :
L'un est en con, l'autre est en cu,
Ils sont en concurrence.

(*Muses du foyer de l'Opéra*, 1783).

BONSOIR LA COMPAGNIE

J'aurai bientôt quatre-vingts ans ;
Je crois qu'à cet âge il est temps,
De dédaigner la vie ;
Aussi je la perds sans regret,
Et je fais gaîment mon paquet :
Bonsoir, la compagnie.

Lorsque d'ici je partirai,
Je ne sais pas trop où j'irai,
Mais en Dieu je me fie.
Il ne peut me mener que bien,
Aussi je n'appréhende rien :
Bonsoir, la compagnie.

J'ai goûté de tous les plaisirs,
J'ai perdu jusques aux désirs,

A présent je m'ennuie.
Lorsque l'on n'est plus bon à rien,
On se retire et l'on fait bien :
Bonsoir, la compagnie

Rien ne périt entièrement,
Et la mort n'est qu'un changement,
Dit la philosophie.
Que ce système est consolant!
Je chante, en adoptant ce plan :
Bonsoir, la compagnie.

Lorsque l'on prétend tout savoir,
Depuis le matin jusqu'au soir,
On lit, on étudie;
Mais, par ma foi, le plus savant,
N'est comme moi qu'un ignorant.
Bonsoir la compagnie.

L'abbé de Lattaignant.

LA GARCE EN PLEURS

Satire contre Marie-Antoinette, publiée en 1790

J'avais cru jusqu'ici qu'on pouvait, étant fille,
De chaque député balancer la béquille,
Et ne m'attendais pas qu'on aurait sans façons
D'une assemblée en vits écarté tous les cons ;
Ni qu'on dût autre part que sur notre chemise
Ecrire les exploits de messieurs de l'Eglise.
Mais puisque, par un sort que je ne comprends pas,
Tous, quittant mes autels, s'arrachent de mes bras,
Et méprisant l'honneur de foutre Messaline,
Les lâches chez le roi se font branler la pine,
Portent à l'Assemblée un vit qui m'était dû ;

Paillards, je vengerai l'injure de mon cul!
Je veux aux yeux de tous paraître toute nue,
Etaler mes appas, vous éblouir la vue,
Voluptueusément me branler devant vous;
Connaissez Messaline à de semblables coups.
Mon con rebondissant, ce con rempli de charmes,
Que vos vits tant de fois arrosèrent de larmes;
Ce con dont chaque poil est un de vos bienfaits,
Bougres, je vous le jure, est cousu pour jamais!
Et dussent tous vos vits l'attaquer en escorte,
Ils se verront réduits à bàver à la porte.
Tous, sans exception, auront même destin:
Vit d'abbé, vit de carme, et vit de célestin,
Je vous verrais bander et décharger sans cesse,
Je verrais mon conin mourir de sécheresse,
Pour éteindre sa soif, je n'implorerais pas
Ceux qui si lâchement outragent mes appas;
Et pour ne rien céler de tout ce que je pense,
Un âne aurait, messieurs, sur vous la préférence.
Que les temps sont changés! Moments pleins de douceurs!
La France était fertile en vigoureux fouteurs!
L'un foutait les tétons, l'autre d'un air lubrique,
Le regard effaré, parcourait de sa pique
Les dehors enchanteurs d'un cul mignon et doux,
Qu'un évéque souvent baisait à deux genoux.
Tous foutaient à l'envi, abbés, prélats, chanoines,
Comtes, barons, marquis, nobles, marchands et moines.
J'ai même vu Thémis oublier son emploi,
Et lasse de juger, se branler avec moi;
Et s'il faut du vieux temps vous rappeler l'usage,
Des antiques fouteurs vous retracer l'image,
Vous n'en verrez aucun dont les plus beaux écrits
D'un con cent fois percé n'empruntent tout leur prix.
Le bougre d'Alexandre, en partant de la Grèce,
Même aux yeux d'Apollon, trois fois fout la prêtresse.
Et savez-vous pourquoi le dévot Augustin
Ne parle en ses écrits que de l'amour divin?

Sa doctrine jamais n'eût été si savante,
S'il ne l'avait puisée au con de sa servante.
Sur ses fesses assis, cet homme tout de feu,
La pine dans la main, prêchait l'amour de Dieu,
Et celui du prochain, car l'un ne va sans l'autre :
Enfin, il eût baisé sa servante et la vôtre.
Ovide qui si bien nous parle de l'amour,
N'écrivait que la nuit, et foutait tout le jour.
Des prélats jusqu'ici je n'avais pu me plaindre :
Ces gens de Dieu, munis d'un vigoureux cylindre,
Goûtaient avec transport, dans ces terrestres lieux,
Des plaisirs destinés aux habitants des cieux.
Mais depuis quatre mois, par esprit de bêtise,
Ces prélats rougiraient de lever leur chemise.
Leur priape, dit-on, jadis si fort, si fier,
N'oserait maintenant farfouiller un fessier.
Vous vous foutez de moi, canaille des canailles?
Allez vous faire foutre aux putains de Versailles.
Puissé-je désormais voir tous vos vits perclus,
Toujours leur rire au nez, et leur cracher dessus.
Puisse chacun de vous, en sortant de l'office,
Muni de trois poulains et d'une chaude-pisse,
Vainement près d'un mur s'efforcer de pisser!
Que j'aurais de plaisir à vous voir grimacer!
En vain vous penserez m'apaiser par vos larmes,
Vos sanguinaires vits seront pour moi sans charmes.
Vos regrets seront vains, vos remords superflus;
Bonsoir, messieurs, bonsoir, vous ne me foutrez plus!

ÉPIGRAMME

contre le marguillier de St-Roch.

J'avais frondé le culte et les mystères
Dont à la Chine on s'est embarrassé,

Et Brisacier, dans ses lettres austères,
Me paraissait justement courroucé.
Mais, quand je vois sire Alain encensé,
Je suis forcé d'abjurer mes paroles,
Et de souscrire à l'hommage insensé
Que les Chinois rendent à leurs idoles.

J.-B. Rousseau.

LES LUNETTES

J'avois juré de laisser là les nonnes :
Car, que toujours on voie en mes écrits
Même sujet et semblables personnes,
Cela pourroit fatiguer les esprits.
Ma muse met guimpe sur le tapis ;
Et puis, quoi ! guimpe, et puis guimpe sans cesse,
Bref, toujours guimpe, et guimpe sous la presse.
C'est un peu trop. Je veux que les nonnains
Fassent les tours en amour les plus fins ;
Si ne faut-il, pour cela, qu'on épuise
Tout le sujet. Le moyen ! C'est un fait
Par trop fréquent ; je n'aurois jamais fait :
Il n'est greffier dont la plume y suffise.
Si j'y tâchois, on pourroit soupçonner
Que quelque cas m'y feroit retourner,
Tant sur ce point mes vers font de rechutes.
Toujours souvient à Robin de ses flûtes.
Or, apportons à cela quelque fin ;
Je le prétends, cette tâche ici faite.

Jadis s'étoit introduit un blondin
Chez des nonnains, à titre de fillette.
Il n'avoit pas quinze ans, que tout ne fût ;
Donc le galant passa pour sœur Colette,

Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre temps ne fut sans fruit : le sire
L'employa bien ; Agnès en profita.
Las ! quel profit ! J'eusse mieux fait de dire
Qu'à sœur Agnès malheur en arriva.
Il lui fallut élargir sa ceinture,
Puis mettre au jour charmante créature
Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau,
Ce dit l'histoire, à la sœur jouvenceau.
Voilà scandale et bruit dans l'abbaye :
« D'où cet enfant est-il plu ? Comme a-t-on,
Disoient les sœurs en riant, je vous prie,
Trouvé céans ce petit champignon ?
Si ne n'est-il, après tout, fait lui-même. »
La prieure est en un courroux extrême :
Avoir ainsi souillé cette maison !
Bientôt on mit l'accouchée en prison ;
Puis il fallut faire enquête du père.
Comment est-il entré ? Comment sorti ?
Les murs sont hauts, antique la tourière,
Double la grille, et le tour très petit.
« Seroit-ce point quelque garçon en fille ?
Dit la prieure, et, parmi nos brebis,
N'aurions-nous point, sous de trompeurs habits,
Un jeune loup ? Sus, qu'on se déshabille !
Je veux savoir la vérité du cas. »
Qui fut bien pris ? Ce fut la feinte ouaille :
Plus son esprit à songer se travaille,
Moins il espère échapper d'un tel pas.
Nécessité, mère de stratagème,
Lui fit... — Eh bien ? — Lui fit en ce moment
Lier... — Eh quoi ? — Foin ! je suis court moi-même.
Où prendre un mot qui dise honnêtement
Ce que lia le père de l'enfant ?
Comment trouver un détour suffisant
Pour cet endroit ? Vous avez ouï dire
Qu'au temps jadis le genre humain avoit

Fenêtre au corps, de sorte qu'on pouvoit
Dans le dedans tout à son aise lire :
Chose commode aux médecins d'alors.
Mais si d'avoir une fenêtre au corps
Étoit utile, une au cœur, au contraire,
Ne l'étoit pas, dans les femmes surtout;
Car le moyen qu'on pût venir à bout
De rien cacher? Notre commune mère,
Dame Nature, y pourvut sagement
Par deux lacets de pareille mesure.
L'homme et la femme eurent également
De quoi fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru :
Ce fut sa faute; elle-même en fut cause,
N'étant jamais à son gré trop bien close.
L'homme au rebours; et le bout du tissu
Rendit en lui la nature perplexe.
Bref, le lacet à l'un et l'autre sexe
Ne put cadrer, et se trouva, dit-on,
Aux femmes court, aux hommes un peu long.
Il est facile à présent qu'on devine
Ce que lia notre jeune imprudent :
C'est ce surplus, ce reste de machine,
Bout de lacet aux hommes excédant.
D'un brin de fil il l'attacha, de sorte
Que tout sembloit aussi plat qu'aux nonnains;
Mais, fil ou soie, il n'est bride assez forte
Pour contenir ce que bientôt je crains
Qui ne s'échappe. Amenez-moi des saints;
Amenez-moi, si vous voulez, des anges;
Je les tiendrai créatures étranges,
Si vingt nonnains, telles qu'on les vit lors,
Ne font trouver à leur esprit un corps.
J'entends nonnains ayant tous les trésors
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde
Se fait servir; chiches et fiers appas
Que le soleil ne voit qu'au Nouveau-Monde;

Car celui-ci ne les lui montre pas.
La prieure a sur son nez des lunettes,
Pour ne juger du cas légèrement.
Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes
En un habit que vraisemblement
N'avoient pas fait les tailleurs du couvent.
Figurez-vous la question qu'au sire
On donna lors : besoin n'est de le dire.
Touffes de lis, proportion du corps,
Secrets appas, embonpoint et peau fine,
Fermes tetons, et semblables ressorts,
Eurent bientôt fait jouer la machine.
Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romproit son licou,
Et sauta droit au nez de la prieure,
Faisant voler lunettes tout à l'heure
Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu
Que l'on ne vît tomber la lunetière.
Elle ne prit cet accident en jeu.
L'on tint chapitre, et, sur cette matière,
Fut raisonné longtemps dans le logis.
Le jeune loup fut aux vieilles brebis
Livré d'abord. Elles vous l'empoignèrent,
A certain arbre en leur cour l'attachèrent,
Ayant le nez devers l'arbre tourné,
Le dos à l'air avec toute la suite.
Et, cependant que la troupe maudite
Songe comment il sera guerdonné,
Que l'une va prendre dans les cuisines
Tous les balais, et que l'autre s'en court
A l'arsenal où sont les disciplines;
Qu'une troisième enferme à double tour
Les sœurs qui sont jeunes et pitoyables;
Bref, que le sort, ami du marjolet,
Écarte ainsi toutes les détestables :
Vient un meunier monté sur son mulet,
Garçon carré, garçon couru des filles,

Bon compagnon, et beau joueur de quilles.
« Oh! oh! dit-il, qu'est-ce là que je voi?
Le plaisant saint! Jeune homme, je te prie,
Qui t'a mis là? Sont-ce ces sœurs? Dis-moi :
Avec quelqu'une as-tu fait la folie?
Te plaisoit-elle? Étoit-elle jolie?
Car, à te voir, tu me portes, ma foi,
(Plus je regarde et mire ta personne)
Tout le minois d'un vrai croqueur de nonnes. »
L'autre répond : « Hélas! c'est le rebours;
Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours :
Voilà mon mal. Dieu me doint patience!
Car de commettre une si grande offense,
J'en fais scrupule, et fût-ce pour le roi,
Me donnât-on aussi gros d'or que moi. »
Le meunier rit : et, sans autre mystère,
Vous le délie, et lui dit : « Idiot,
Scrupule! toi qui n'es qu'un pauvre hère!
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire!
Notre curé ne seroit pas si sot.
Vite, fuis-t'en, m'ayant mis en ta place;
Car, aussi bien, tu n'es pas, comme moi,
Franc du collier, et bon pour cet emploi :
Je n'y veux point de quartier ni de grâce.
Viennent ces sœurs! Toutes, je te répond,
Verront beau jeu, si la corde ne rompt. »
L'autre deux fois ne se le fait redire;
Il vous l'attache et puis lui dit adieu.
Large d'épaule, on auroit vu le sire
Attendre nu les nonnains en ce lieu.
L'escadron vient, porte en guise de cierges
Gaules et fouets, procession de verges,
Qui fit la ronde à l'entour du meunier,
Sans lui donner le temps de se montrer,
Sans l'avertir. « Tout beau, dit-il, mesdames,
Vous vous trompez; considérez-moi bien :
Je ne suis pas cet ennemi des femmes,

Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez-moi ; vous verrez des merveilles :
Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
D'un certain jeu je viendrai bien à bout :
Mais quant au fouet, je n'y vaux rien du tout.
— Qu'entend ce rustre et que nous veut-il dire?
S'écria lors une de nos sans-dents.
Quoi ! tu n'es pas notre faiseur d'enfants?
Tant pis pour toi ! tu paieras pour le sire :
Nous n'avons pas telles armes en main,
Pour demeurer en un si beau chemin.
Tiens, tiens, voilà l'ébat que l'on désire !
A ce discours, fouets de rentrer en jeu,
Verges d'aller, et non pas pour un peu ;
Meunier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'être assez bien entendu :
— Mesdames je... ferai tout mon possible,
Pour m'acquitter de ce qui vous est dû.
Plus il leur tient des discours de la sorte,
Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait sentir. Longtemps il s'en souvint.
Pendant qu'on donne au maître l'anguillade,
Le mulet fait sur l'herbette gambade.
Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint,
Je ne le sais, si ne m'en mets en peine.
Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
Pendant un temps, les lecteurs, pour douzaine
De ces nonnains au corps gent et si beau,
N'auraient voulu, je gage, être en sa peau.

LA FONTAINE.

RÉFLEXION

J'avais pris femme laide
Pour n'être point cocu ;

Rlu tu tu!
Mais c'est un vain remède,
J'en suis trop convaincu.
Pour en perdre la mémoire,
Dans le fleuve d'oubli,
Biribi,
J'irai boire.

(*Je ne sçai quoi*, 1724.)

LES DIX DOIGTS

Jean, amoureux de la jeune Perrette,
Ayant en vain auprès d'elle employé
Soupirs, sermens, doux jargons d'amourette,
Sans que jamais rien lui fût octroyé,
Pour la fléchir s'avisa de lui dire,
En lui montrant de ses mains les dix doigts,
Qu'il lui pourroit prouver autant de fois
Qu'en fait d'amour il étoit un grand sire.
De tels signaux parlent éloquemment,
Et pour toucher ont souvent plus de force,
Que soins, soupirs, et que tendres sermens.
Perrette aussi se prit à cette amorce.
Jà ses regards sont plus doux mille fois;
Plus de fierté, l'amour a pris la place,
Tout est changé, jusqu'au son de sa voix.
On souffre Jean, voire même on l'agace,
On lui sourit, on le pince parfois,
Et le galant, voyant l'heure venue,
Heure aux heureux tant seulement connue,
Ne perd point temps, prend quelques menus droits;
Va plus avant, et si bien s'insinue,
Qu'il acquitta le premier de ses doigts;
Passe au second, au tiers, au quatrième :

Reprend haleine et fournit le cinquième :
Mais qui pourroit aller toujours de même ?
Ce n'est moi dà, quoique d'âge à cela,
Ni Jean aussi, car il en reste là.
Perrette donc, en son compte trompée,
Si toutefois c'est tromper que ceci ;
Car j'en connois, mainte plus haut hupée,
Qui voudroit bien être trompée ainsi ;
Perrette, dis-je, abusée en son compte,
Et ne pouvant rien de plus obtenir,
Se plaint à Jean, lui dit que c'est grand honte
D'avoir promis et de ne pas tenir.
Mais à cela, cettui trompeur apôtre,
De son travail suffisamment content,
Sans s'émouvoir, répond en la quittant :
« Promettre est un, tenir en est un autre.
Avec le temps j'acquitterai les dix. »
En attendant, Perrette, adieu vous dis.
Or maintenant, passons à la morale,
Et profitons de cet exemple-ci.
Tout Jean, j'entends tout homme qui l'égale,
Jamais de Dieu ne recevra merci.
N'imitez donc cette âme déloyale.
Faites qu'un lit, comme l'avez promis,
Dans la grand nef bien à point me soit mis.
Point ne requiers, qu'il soit poli ni leste,
Tout superflu dans mon cœur je déteste.
Simple il le faut, et qui dure un quart d'an.
Encor un coup ne faites point le Jean,
Si vous voulez, ajoutez-y le reste.

VERGIER.

ÉPIGRAMME

Jean, ce fouteur invaincu,
Au soir, dans une taverne,

Foutait Lise à la moderne,
C'est-à-dire par le cu.
Elle, qui veut qu'on l'enfile
Selon sa commodité,
Disait, d'un cœur irrité,
Qu'un clystère est inutile
A qui crève de santé.

SYGOGNES.

CHANSON

AIR : *La trop innocente Colette*

Jean (c'est comme on nomme mon homme),
Est un Jean... écoute s'il pleut.
Son père le fit gen...tilhomme,
La Nature un Jean qui ne peut;
Sa valeur, un Jean qu'on assomme,
Un Jean de Nivelle, un vrai Jean,
Moi, cher amant, vous savez comme
 Avec vous, encore hier, j'en
  J'en fis un Jean *(bis)*!

COLLÉ.

UNE BONNE PLACE

Jean demandoit à sa voisine
Où il placeroit son moulin;
La dame, qui étoit badine,
Fit cette réponse au voisin :
« Si tu veux qu'il n'y manque rien,
Entre mes jambes il sera bien,

Car si l'eau manque par devant,
Par derrière il aura du vent. »

(*Recueil de diverses poésies*. 1657.

CLOPINEL

Jean de Meun, qu'on nommoit autrement Clopinel (1)
Avoit fait quelques vers contre l'honneur des femmes.
Ces vers étoient sanglans; une troupe de dames,
Pour venger l'opprobre éternel
Qu'il faisoit à leur sexe en les traitant d'infâmes,
Voulut en faire un châtiment,
Qui servit aux auteurs du même caractère
D'exemple et d'avertissement.
Ces dames dans le Louvre avoient leur logement;
Clopinel bel esprit y venoit d'ordinaire;
Cela rendoit la chose assez aisée à faire;
Il ne fut question que de savoir comment.
Dans ce palais étoit une chambre écartée,
On trouva le moyen de l'y faire venir :
Aussitôt la troupe irritée
Parut en bon état et prête à le punir.
De verges chaque dame avoit une poignée,
Quelques seigneurs cachés étoient de leur complot.
Le pauvre Clopinel étant pris comme un sot,
Implora leur clémence, eut recours aux prières,

(1) Clopinel veut dire boiteux. Jean de Meun étoit un poëte français du XIV[e] siècle. Il acheva le roman de la Rose, commencé par Guillaume de Lorris, et fit ce quatrain si injurieux contre les femmes :

Toutes êtes, serez, ou fûtes
De fait, ou de volonté, putes,
Et qui très-bien vous chercheroit,
Putes toutes vous trouveroit.

Tâcha de les fléchir, fila doux, en un mot,
Tenta tous les moyens de se tirer d'affaires ;
Mais cela ne lui servit guères,
Les dames vouloient l'étriller ;
Et toutes à l'envi dans leur colère extrême
Disoient : Il faut le dépouiller.
— Je me dépouillerai moi-même,
Leur dit-il, mais auparavant
Daignez m'accorder une grâce.
Ce n'est point le pardon, mon forfait est trop grand ;
Je suis un téméraire, un perfide, un méchant,
Je mérite votre disgrâce.
Si vous me refusez, sachez que fort souvent
Dans la fureur on se surpasse.
J'arracherai des yeux, je dévisagerai,
Plus d'une sentira les effets de ma rage.
En lion je me défendrai,
Et je mettrai tout en usage.
Les dames sur cela jugèrent à propos
D'accorder sa demande : Eh bien ! lui dirent-elles,
Nous te le promettons, et nous serons fidèles.
Qu'est-ce ? parle donc en deux mots.
— Mesdames, leur dit-il, ce que je vous demande
Est que la plus grande putain
Qui soit dans toute votre bande,
Donne le premier coup de verges de sa main.
Les dames s'entreregardèrent,
Pas une commencer n'osa.
Toutes, qui de ça, qui de là,
L'une après l'autre s'en allèrent :
Clopinel resta seul, et par là se sauva.

(*Poésies diverses de Baraton*, 1704, p. 17.)

LA COURTE PAILLE

Jean et Paul, ayant fait ripaille,
Voulurent tenter le hasard
Et tirer à la courte-paille,
Lequel des deux étoit cornard.
Jean tire et prend la plus petite :
De quoi paraissant tout fâché,
Il se débat, peste et s'irrite,
Et soutient que Paul a triché.
Sa femme qui craint la querelle,
Voyant son mari tout en feu :
Ne disputez point, lui dit-elle,
Mon cœur, vous l'êtes de bon jeu.

LA MONNOYE.

LE MARI PARESSEUX

Jean-Jeannot de chez lui s'absente pour affaire.
A son retour on vint lui dire méchamment
Qu'un autre homme à sa femme avait fait un enfant.
Jean-Jeannot ne s'en mit autrement en colère :
Puisqu'un autre l'a fait, dit-il ingénûment,
Je n'aurai pas, ami, la peine de le faire.

J. BLONDEAU.

LA CORNE D'ABONDANCE

Jean, l'an passé, fit sa femme d'Hortense,
Chez lui depuis on roule sur l'argent ;

Et chacun dit qu'en la prenant,
Il a trouvé la corne d'abondance.

(*Élite de bons mots*. 1786.)

ÉPIGRAMME

Jean, la première nuit, en caressant sa femme,
Lui disoit : Mon cher cœur, rien n'égale ma flamme.
Mais avant notre hymen, si secondant mes vœux,
Tu m'avois tout permis dans l'ardeur de mes feux,
Je ne t'aurois point épousée.
— Ha! ha! dit-elle ingénûment,
Quelque sotte eût fait autrement;
Déjà deux ou trois fois on m'avoit abusée.

(*Poésies diverses* de Baraton, édit. de 1704.)

LE BATON DE POMMADE

Jean Lisidor, riche bourgeois,
Tenait sa fille en esclavage;
Et quoi qu'on l'eût en mariage
Demandé plus de trente fois,
Toujours il éloignait l'affaire,
Dans la crainte de se défaire
De son argent, qu'il aimait fort.
Rosette n'était pas d'accord
Sur ce point avec le bonhomme.
Des songes creux et chagrinants
Venaient souvent troubler son somme;
Chose croyable à dix-neuf ans,
Nature alors est agissante.

Un cavalier nommé Lindor,
Assez près de chez Lisidor,
Tenait une maison brillante.
D'un amour timide et discret,
Il aimait Rosette en secret;
Et lors qu'avec sa gouvernante
A l'église Rosette allait,
Lindor aussitôt la suivait;
Et goûtait de loin, sans esclandre,
Tout le plaisir que l'on peut prendre
Par la jouissance des yeux,
Mais le cœur n'en était pas mieux.
L'âme ainsi pleine de fumée,
Il apprend par la renommée
Que Lisidor congédiait
Marton, égrillarde soubrette,
Femme de chambre de Rosette,
Que d'intrigue l'on soupçonnait.
Las de poursuivre une chimère,
Le gaillard conçoit le dessein
De remplacer la chambrière.
Il était libre. Il fait sous main
Répandre le bruit dans la ville
Qu'afin de devenir habile,
Il va dans le pays lointain;
Prend des habits de demoiselle,
Sort de chez lui de grand matin,
Suivi d'un serviteur fidèle,
Qui seul avait le mot du guet,
Et qui portait un gros paquet
Plein de tout l'attirail femelle.
Il se présente au vieux bourgeois,
Dont il fixe bientôt le choix
En demandant très petit gage.
Dès lors on la juge bien sage,
(Car il faut dire *elle* à présent)
Et, près de sa fille à l'instant,

Le père introduit Léonore,
C'était le nom qu'il avait pris.
Quel tumulte dans ses esprits,
Quand près de celle qu'il adore
Il se voit ainsi renfermé !
Mais n'étant pas trop assuré
Comment elle prendrait la chose,
Il sut modérer ses désirs ;
Et grâce à la métamorphose
Goûter de tranquilles plaisirs.
Bientôt il eut de sa maîtresse
Gagné la plus vive amitié.
Enfin il fut initié
Dans les moyens qu'avec adresse,
Pour se soulager au besoin,
Employait la tendre Rosette.
Un jour qu'il en était témoin,
Et que Madame à sa toilette
Pendant qu'on tressait son chignon,
Faisait usage d'un flacon ;
Léonore sous sa jaquette
Ne pouvant plus se contenir,
Cède à la force du désir ;
Met dans les cheveux de la belle
La tête de son instrument ;
Et bientôt épanche sur elle
Un jus épais et bouillonnant.
— Quelle eau ? dit Rosette en colère ;
Que faites-vous ? — Votre chignon.
C'est de la pommade en bâton
Que j'y mettais. — Mais d'ordinaire
Il n'est pas chaud. — Je le sais bien :
Mais aujourd'hui, pour mieux le faire,
Je l'ai fait fondre dans ma main.

(*Heures de Paphos*. 1787.)

ÉPIGRAMME

Jeanne, cajolant ma franchise,
Discourt des humeurs de chacun,
Et, tranchant de la bien apprise,
Fait deux morceaux d'une cerise,
Mais d'un vit elle n'en fait qu'un.

MOTIN.

QUATRAIN

Jeanne est jalouse, et son amant en vain
Se débat sous le joug. C'est un métier de nègre.
Moi, je fais de l'amour ce que l'on fait du vin :
Je n'en veux plus sitôt qu'il devient aigre.

DE MARTIGNAC, au Cercle des Chansonniers
de Bordeaux (*Sociétés Badines*).

A UNE VIEILLE COQUETTE

Jeanne, vos mines, vos discours,
Ne sont que des afféteries ;
Et du Cours et des Tuileries,
Votre carcasse est tous les jours !
Le bordel même vous méprise.
Votre con a la barbe grise,
Et sent le... vous m'entendez bien.
Cessez de le parfumer d'ambre.
Désormais, il ne vaut plus rien
Qu'à remplir votre pot de chambre.

MAYNARD (*Priapées*, p. 20)

SUR UNE JEUNE ÉPOUSÉE

Jeanneton, en la nuit première
Son mari dessus elle étant,
Remuoit des mieux le derrière,
Et puis disoit en s'ébattant :
— Mon doux ami que j'aime tant,
Fais-je pas bien de cette sorte?
Le mari, lors, qui se transporte,
Lui répond de courroux épris :
— Oui, mais que le grand diable emporte
Ceux qui vous en ont tant appris!

(Satyres bastardes, 1615).

ÉPIGRAMME

traduite du latin, d'Owen

Jeanne. toute la journée,
Dit que le joug d'hyménée
Est le plus âpre de tous ;
Mais la pauvre créature,
Tout le long de la nuit jure
Qu'il n'en est point de si doux.

PIERRE CORNEILLE.

ÉPIGRAMME

Jeanne voulut savoir du médecin
Lequel vaut mieux le soir ou le matin.
Au jeu d'amour. Il dit que plus plaisant
Etait le soir, le matin plus duisant

Pour la santé. — Lors, dit Jeanne, en riant,
Je le ferai d'un appétit friand
Doncques au soir pour la grand'volupté,
Et le matin pour la bonne santé.

J. Vauquelin de la Fresnaye.

LE CONTRAT DE FAMILLE

Jean, quatre mois après sa noce,
Se trouva père, il s'en fâcha.
Au beau-père il le reprocha ;
Lequel lui dit : D'un fruit précoce
Ma femme ainsi me régala.
J'eusse fait du bruit plus que trente ;
Mais par un bon contrat de rente
Mon beau-père me consola.
Ce même contrat, le voilà :
Il doit rester dans la famille ;
A votre gendre il servira,
Quand vous marierez votre fille.

Grécourt.

ÉPIGRAMME

Jean, qui craint de porter des cornes,
Epouse, pour sa sûreté
Lise, dont la difformité
Est au delà de toutes bornes.
Elle est noire comme un fusil,
Maigre et sèche comme un brasil,
Et riche en rhumes et catarrhes.

Elle lui fait voir toutefois,
Que, dans les plus mauvaises terres,
On recueille beaucoup de bois.

FURETIÈRE.

JEAN L'AVARE

Jean qui, dans ce tombeau, repose entre les morts,
Prenant de toutes mains, amassa des trésors,
Plus qu'il n'en espérait de sa bonne fortune.
Il possédait beaucoup, mais il ne donnait rien ;
Et, n'était qu'il avait une femme commune,
Jamais homme vivant n'eût eu part à son bien.

MAYNARD.

L'HOMME RÉSOLU

Jean recherchoit pour l'hymenée
Paquette l'émerillonnée.
Chacun disoit à Jean : Paquette a mauvais bruit,
Son honneur est un grand *peut-être.*
Ah! dit Jean, la première nuit
Je saurai bien le reconnaître

LA MONNOYE.

ÉPITAPHE DE LA FONTAINE,

FAITE PAR LUI-MÊME

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.

Quant à son temps, bien le sut dispenser :
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

A UN JALOUX

Jean, tant que vous avez permis
A votre compagne fidèle
De voir librement ses amis,
Homme vivant n'a voulu d'elle.
Mais, depuis que vous la guettez,
Chacun, pour charmer ses beautés,
Tâche d'ajuster sa rotonde.
Dites donc, monsieur le jaloux,
Eut-elle pu trouver au monde
Un maquereau meilleur que vous?

MAYNARD.

A UN PUDIBOND

Jean, tu m'appelles effronté,
Et dis que ma plume s'échappe
Avecque trop de liberté,
Alors qu'elle écrit de Priape.
La netteté de mon discours
Ne cherche jamais les détours ;
Ils sont nuisibles à sa grâce.
Cesse de t'opiniâtrer.
Pégase, que tu veux châtrer
N'est pas un cheval pour la chasse.

MAYNARD.

LES ROUPETTES

Je chanterai ce qu'au sérail
On ne compte pas par douzaine :
Ce qui nous rend propre au travail
De propager l'espèce humaine ;
Ce que n'a pas un bon chanteur
Dont la voix claire est des plus nettes ;
Source de plaisir, de douleur,
Je chante les roupettes.

Les roupettes que nous portons
Sont deux polissonnes de pommes,
Qu'avec grand soin nous conservons,
Renfermant des magasins d'hommes :
Des gens d'esprit, aussi des sots,
Des prudes, et puis des coquettes.
Peut-être avons-nous des héros
Cachés dans nos roupettes.

De ténèbres toujours chargé,
Un aveugle allait à la ronde
Disant : « Plaignez-moi tous, car j'ai
Perdu le bonheur de ce monde ! »
Une vieille, levant aux cieux
Un grand nez chargé de lunettes,
Se dit : « Le pauvre malheureux,
Hélas ! a perdu ses roupettes !

JULES CHOUX.

L'AVEZ-VOUS VU ?

Je cherche à Paris, pour ma fille,
Un jeune et fidèle mari.

Je veux en lui que l'esprit brille,
Et que son argent brille aussi.
Vif en amour, joyeux à table,
A la mode et plein de vertu,
Toujours gai, toujours raisonnable :
Un tel mari, l'avez-vous vu?

Mon fils n'est pas plus difficile.
Pour sa femme, il veut seulement
Une beauté riche et docile,
Qui le chérisse uniquement;
Qu'à ses talents tout rende hommage,
Sans que son cœur en soit ému ;
Qu'elle n'aime que son ménage .
Un tel phénix, l'avez-vous vu?

Ségur aîné.

GAILLARDISE

Air : *Philis demande son portrait*

Je cherche un petit bois touffu,
Que vous portez, Aminthe,
Qui couvre, s'il n'est pas tondu,
Un gentil labyrinthe.
Tous les mois, on voit quelques fleurs
Colorer le rivage.
Laissez-moi verser quelques pleurs
Dans ce joli bocage.

Allez, monsieur, porter vos pleurs
Sur un autre rivage.
Vous pourriez bien gâter les fleurs
De mon joli bocage.
Car, si vous pleuriez tout de bon,
Des pleurs comme les vôtres

Pourraient, dans une autre saison,
M'en faire verser d'autres.

Quoi ! vous craignez l'événement
De l'amoureux mystère !
Vous ne savez donc pas comment
On agit à Cythère ?
L'amant, modérant sa raison
Dans cette aimable guerre,
Sait bien arroser le gazon
Sans imbiber la terre.

Je voudrais bien, mon cher amant,
Hasarder pour vous plaire ;
Mais, dans ce fortuné moment,
On ne se connaît guères.
L'amour maîtrisant vos désirs,
Vous ne seriez plus maître
De retrancher de nos plaisirs
Ce qui vous donna l'être.

VOLTAIRE.

JAVOTTE

1834

AIR : *Maman, le mal que j'ai*

Je commence à bien pénétrer
Tous les secrets de ma voisine ;
Quand chez elle je vois entrer
Certains fripons à la sourdine,
Je dis d'un ton grivois :
Allons, Javotte,
Trousse ta cotte.
Je dis, d'un ton grivois :
Trousse ta cotte encore une fois.

Épions encore avec soin
Les mystères de sa chambrette.
Bon ! j'y vois l'épicier du coin,
Il chiffonne sa collerette :
Il en paiera l'empois.
Allons, Javotte, etc.

Il sort, un autre ! c'est trop fort :
C'est le vieux cordonnier Grégoire.
Ils vont tous deux tomber d'accord
Pour l'acquit d'un certain mémoire.
Quoiqu'il sente la poix,
Allons, Javotte, etc.

Ce vieux bijoutier colporteur,
Digne sectateur de Moïse,
A ses yeux, pour charmer son cœur,
Vient étaler sa marchandise.
Il offre tout au choix...
Allons, Javotte, etc.

Comme il a bien choisi son jour,
Ce petit clerc de la bazoche !
Avant de peindre son amour,
Il frappe gaiement sur sa poche.
C'est le premier du mois ;
Allons Javotte, etc.

Ce monsieur, souvent rebuté,
Enfin pénètre dans sa chambre.
Toujours éconduit en été,
On ne l'y reçoit qu'en décembre.
C'est un marchand de bois.
Allons, Javotte, etc.

Un quidam qu'elle sut gruger
Donne l'éveil au commissaire :

Ce magistrat vient pour juger
S'il doit donner suite à l'affaire.
Pour adoucir les lois,
Allons, Javotte, etc.

ÉDOUARD HACHIN.

RIPOSTE MÉRITÉE

Je comptois sur toute autre chose,
Disoit Dave en exploitant Rose;
Sans accrocher, un fiacre entreroit là-dedans.
— Vous vous plaignez, Monsieur, dit Rose en femme sage,
De ce que j'ai pour vous ouvert les deux battants
C'est que je vous croyois un plus gros équipage.

(Joujou des Demoiselles, 1757).

CHANSON

Je croyais que la colère
Avait dégagé mon cœur;
Mais, à la moindre douceur
J'ai bien connu le contraire.
Hélas! un fidèle amant
Se propose vainement
De n'aimer plus ce qu'il aime.
S'il se mutine aisément,
Il s'apaise tout de même.

Mme DESHOULIÈRES.

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Je dois trop au beau sexe, il me fait trop d'honneur
De lire ces récits, si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non? C'est assez qu'il condamne en son cœur
Celles qui font quelque sottise.
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve?
S'ils sont faux, ce sont vains discours;
S'ils sont vrais, il les désapprouve.
Iroit-il, après tout, s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie?
Je craindrois bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirants, belles; souffrez mon livre:
Je réponds de vous corps pour corps.
Mais pourquoi les chasser? Ne sauroit-on bien vivre,
Qu'on ne s'enferme avec les morts?
Le monde ne vous connoît guères,
S'il croit que les faveurs sont chez vous familières.
Non pas que les heureux amants
Soient ni phénix ni corbeaux blancs;
Aussi, ne sont-ce fourmilières.
Ce que mon livre en dit doit passer pour chansons.
J'ai servi des beautés de toutes les façons:
Qu'ai-je gagné? Très peu de chose;
Rien. Je m'aviserois, sur le tard, d'être cause
Que la moindre de vous commît le moindre mal!
Contons; mais contons bien, c'est le point principal,
C'est tout; à cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille.
Censurez, tant qu'il vous plaira,
Méchants vers et phrases méchantes:

Mais pour bons tours, laissez-les là,
Ce sont choses indifférentes ;
Je n'y vois rien de périlleux.
Les mères, les maris, me prendront aux cheveux,
Pour dix ou douze contes bleus !
Voyez un peu la belle affaire !
Ce que je n'ai pas fait, mon livre iroit le faire !
Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté.

Mais je voudrois m'être acquitté
De cette grâce par avance.
Que puis-je faire, en récompense ?
Un conte où l'on va voir vos appas triompher :
Nulle précaution ne les put étouffer.
Vous auriez surpassé le printemps et l'aurore
Dans l'esprit d'un garçon, si, dès ses jeunes ans,
Outre l'éclat des cieux et les beautés des champs,
Il eût vu les vôtres encore.
Aussi, dès qu'il les vit, il en sentit les coups ;
Vous surpassâtes tout ; il n'eut d'yeux que pour vous ;
Il laissa les palais, enfin votre personne
Lui parut avoir plus d'attraits
Que n'en auroient, à beaucoup près,
Tous les joyaux de la couronne.
On l'avoit, dès l'enfance, élevé dans un bois.
Là, son unique compagnie
Consistoit aux oiseaux ; leur aimable harmonie
Le désennuyoit quelquefois.
Tout son plaisir étoit cet innocent ramage ;
Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.
En une école si sauvage,
Son père l'amena, dès ses plus tendres ans.
Il venoit de perdre sa mère ;
Et le pauvre garçon ne connut la lumière,
Qu'afin qu'il ignorât les gens.
Il ne s'en figura, pendant un fort long temps,
Point d'autres que les habitants

De cette forêt, c'est-à-dire
Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire
Pour respirer sans plus et ne songer à rien.
Ce qui porta son père à fuir tout entretien,
Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes ;
L'une, la haine des personnes;
L'autre, la crainte; et, depuis qu'à ses yeux
Sa femme disparut, s'envolant dans les cieux,
Le monde lui fut odieux;
Las d'y gémir et de s'y plaindre,
Et partout des plaintes ouïr,
Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,
Et le reste des femmes craindre.
Il voulut être ermite, et destina son fils
A ce même genre de vie.
Ses biens aux pauvres départis,
Il s'en va seul, sans compagnie
Que celle de ce fils, qu'il portoit dans ses bras :
Au fond d'une forêt il arrête ses pas.
(Cet homme s'appeloit Philippe, dit l'histoire).
Là, par un saint motif, et non par humeur noire,
Notre hermite nouveau cache avec très-grand soin
Cent choses à l'enfant, ne lui dit près ni loin
Qu'il fût au monde aucune femme,
Aucuns désirs, aucun amour;
Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
La nourriture de son âme.
A cinq, il lui nomma des fleurs, des animaux,
L'entretint de petits oiseaux,
Et, parmi ce discours aux enfants agréable,
Mêla des menaces du diable,
Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon.
La crainte est aux enfants la première leçon.
Les dix ans expirés, matière plus profonde
Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde
Au jeune enfant fut révélé,
Et de la femme point parlé,

Vers quinze ans, lui fut enseigné,
Tout autant que l'on put, l'auteur de la nature,
Et rien touchant la créature.
C e pro p os n'est alors déjà plus de saison
Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ;
Telle idée, en ce cas, est fort peu nécessaire.
Quand ce fils eut vingt ans, son père trouva bon.
De le mener à la ville prochaine.
Le vieillard, tout cassé, ne pouvoit plus qu'à peine
Aller querir son vivre : et, lui mort, après tout,
Que feroit ce cher fils ? Comment venir à bout
De subsister, sans connoître personne ?
Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône.
Il savoit bien que le garçon
N'auroit de lui pour héritage
Qu'une besace et qu'un bâton :
C'étoit un étrange partage.
Le père, à tout cela, songeoit sur ses vieux ans.
Au reste, il étoit peu de gens
Qui ne lui donnassent la miche.
Frère Philippe eût été riche,
S'il eût voulu. Tous les petits enfants
Le connoissoient, et, du haut de leur tête,
Ils crioient : Apprêtez la quête !
Voila frère Philippe ! Enfin, dans la cité,
Frère Philippe souhaité
Avoit force dévots, de dévotes pas une,
Car il n'en vouloit point avoir.

Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
Le pauvre homme le mène voir
Les gens de bien, et tente la fortune.
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.
Voilà nos ermites partis ;
Ils vont à la cité, superbe, bien bâtie,
Et de tous objets assortie :
Le prince y faisoit son séjour.

Le jeune homme, tombé des nues,
Demandoit : Qu'est-ce là ? — Ce sont des gens de cour.
— Et là ? — Ce sont palais. — Ici ? — Ce sont statues... »
Il considéroit tout, quand de jeunes beautés
Aux yeux vifs, aux traits enchantés,
Passèrent devant lui. Dès lors, nulle autre chose
Ne put ses regards attirer.
Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer !
Voici bien pis, et bien une autre cause
D'étonnement !
Ravi comme en extase à cet objet charmant,
« Qu'est-ce là, dit-il à son père,
Qui porte un si gentil habit ?
Comment l'appelle-t-on ? » Ce discours ne plut guère
Au bon vieillard, qui répondit :
« C'est un oiseau qui s'appelle oie.
— O l'agréable oiseau ? dit le fils plein de joie.
Oie ? hélas ! chante un peu, que j'entende ta voix ?
Peut-on point un peu te connoître ?
Mon père, je vous prie et mille et mille fois,
Menons-en une en notre bois :
J'aurai soin de la faire paître. »

La Fontaine.

MON RÊVE

Je dormais... à ta longue absence
Un songe a fait deux fois succéder ton retour,
Cher Mysis, et deux fois mon cœur en ta présence,
Tout mon cœur a frémi d'amour.
Je t'ai vu, tu versais des larmes,
Je t'ai vu frissonner, tomber à mes genoux,
Et du voile importun qui te célait mes charmes,
Écarter le tissu jaloux.

Moments délicieux ! ta main voluptueuse
Porte le trouble en tous mes sens,
Et tes regards si languissants,
Et tes baisers si caressants
Irritent ma flamme amoureuse.
A ma faiblesse, ô Dieux ! où trouver un soutien ?
Je tombe dans tes bras, j'y demeure éperdue,
Mon œil se trouble et je ne vois plus rien.
Toi-même, cher amant, disparais à ma vue.
Je veux parler, je perds la voix,
Ma bouche en feu respire ton haleine,
Je meurs, et renaissant à peine,
Je meurs une seconde fois.
Mais hélas ! cette ivresse où mon âme se plonge,
M'abandonne avec le sommeil.
Et je gémis à mon réveil
De ne trouver que la trace d'un songe.

Mme la comtesse de Bussy. 1781.

LE GOUT DE BIEN DES GENS

Je fais consister mes délices
A me trouver, mes chers voisins,
Tous les matins entre deux cuisses,
Et tous les soirs entre deux vins.

(*Rec. de Cazin*, tome VIII.)

SUR LES BALLONS

Je fais parfois, et même assez souvent,
Maint voyage à la Montgolfière.
Je vais en dire la manière ;
C'est bien assez, voici comment :

Je prends deux globes en avant,
Deux un peu plus gros par derrière.
Je mets le timon au levant ;
Je glisse dans la barque, et je vole à Cythère.

Boufflers.

LA COLÈRE

Je foutois, le vit courroucé,
Margot, disait Paul à son prêtre ;
Ma sœur vient, Margot fuit ; troussé
Fut son jupon, pour le tour traître.
Ma mère, d'un bras défenseur,
De mon transport sauva ma sœur ;
Mais de l'œuvre elle eut le salaire.
— Votre mère ? un corps décrépit ?
— Oui, mon père. — Quoi, sans répit ?
— Oui. — Vous étiez bien en colère !

(*Constitution de l'hôtel du Roule*, p. 51.)

INVOCATION AUX PARQUES

Je jure, tant que je vivrai,
De vous aimer, Silvie.
Parques, qui dans vos mains tenez
Le fil de notre vie,
Allongez, tant que vous pourrez,
Le mien, je vous en prie.

(*Anthologie franç.*, 1765, tom. IV.)

SUR PATRU

Je l'assistai dans l'indigence ;
Il ne me rendit jamais rien.
Mais, quoiqu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffrait ma présence.
Oh ! la rare reconnaissance !

BOILEAU.

LES LARMES D'UN POËTE

Je l'avoue. Il est vrai : vos charmes
M'ont coûté des torrents de larmes ;
Mais, Philis, vous le savez bien,
Les larmes ne me coûtent rien.

L'abbé MÉNAGE.

L'AGE FUTUR
OU
CE QUE SERONT NOS ENFANTS
1814

Je le dis, sans blesser personne,
Notre âge n'est point l'âge d'or ;
Mais nos fils, qu'on nous le pardonne,
Vaudront bien moins que nous encor.
Pour peupler la machine ronde,
Qu'on est fou de mettre du sien !
Ah ! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

En joyeux gourmands que nous sommes,
Nous savons chanter aux repas;
Mais nos fils, pesants gastronomes,
Boiront et ne chanteront pas.
D'un sot à face rubiconde
Ils feront un épicurien.
Ah! etc.

Grâce aux beaux esprits de notre âge,
L'ennui nous gagne assez souvent;
Mais deux Instituts, je le gage,
Lutteront dans l'âge suivant.
De se recruter à la ronde
Tous deux trouveront le moyen.
Ah! etc.

Nous aimons bien un peu la guerre,
Mais sans redouter le repos.
Nos fils, ne se reposant guère,
Batailleront à tout propos.
Seul prix d'une ardeur furibonde,
Un laurier sera tout leur bien.
Ah! etc.

Nous sommes peu galants, sans doute;
Mais nos fils, d'excès en excès,
Égarant l'amour sur sa route,
Ne lui parleront plus français,
Ils traduiront, Dieu les confonde!
L'Art d'aimer en Italien.
Ah! etc.

Ainsi, malgré tous nos sophistes,
Chez nos descendants on aura
Pour grands hommes des journalistes,
Pour amusement l'Opéra.
Pas une vierge pudibonde,

Pas même un aimable vaurien.
Ah ! etc.

De fleurs, amis, ceignant nos têtes,
Vainement nous formons des vœux,
Pour que notre culte et nos fêtes
Soient en honneur chez nos neveux.
Ce chapitre que Momus fonde,
Chez eux manquera de doyen.
Ah ! etc.

BÉRANGER.

LE REPROCHE INJUSTE

Je me plaignais à la jeune Isabelle,
Qui m'a quitté pour épouser Dupré,
Et je l'appelais infidèle.
— Non, je ne le suis pas, mais si tu veux, dit-elle,
Dès aujourd'hui je le serai.

DAILLANT DE LA TOUCHE.

LE FAUCON

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Je me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare ; et je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en paradis :
Je m'en rapporte à messieurs de Sorbonne.
Il étoit donc autrefois un amant,
Qui dans Florence aima certaine femme.

Comment, aimer? C'étoit si follement,
Que, pour lui plaire, il eût vendu son âme.
S'agissoit-il de divertir la dame,
A pleines mains il vous jetoit l'argent:
Sachant très-bien qu'en amour comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout,
Renverse murs, jette portes par terre,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout,
Fait taire chiens, et, quand il veut, servantes,
Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, et mieux persuadantes;
Bref, ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, et tant forte fût-elle.
Si laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon; Fédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa;
Sans fruit aucun, vendit et fricassa
Tout son avoir, comme l'on pourroit dire:
Belles comtés, beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appeloit messire
A longue queue; enfin, grâce à l'amour,
Il ne fut plus que messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis, même amis Dieu sait comme!
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun de dire: « C'est dommage! »
Chacun le dit, et chacun s'en tint là;
Car, de prêter, à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle: on oublia les dons,
Et le mérite, et les belles raisons
De Fédéric, et sa première vie.
Le protestant de madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet;
De maints tournois elle fut le sujet,

Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon :
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence,
Qui n'employât, pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une, un mot suborneur;
L'autre, un coup d'œil ; l'autre, quelque autre avance :
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable,
Qu'il n'auroit fait Hélène favorable.
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or, en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable
Premièrement; puis, en vint aux comtés,
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faisoit plus de compte.
Delà les monts, chacun veut être comte ;
Ici, marquis; baron, peut-être ailleurs.
Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs;
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé.
Prenez le titre, et laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien ;
Son mari même étoit grand terrien
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux, sans croire, pour cela,
Être obligée à nulle récompense.

S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, et pauvrement bâtie.
Là, Fédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vit sa misère en Florence;

Honteux encor de n'avoir su gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs et de soins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie ; elle n'ouït jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui, ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut,
Pour le servir, qu'une vieille édentée ;
Cuisine froide et fort peu fréquentée ;
A l'écurie, un cheval assez bon,
Mais non pas fin ; sur la perche, un faucon,
Dont, à l'entour de cette métairie,
Défunt marquis s'en alloit, sans valets,
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las ! ne pouvoit mais
Des cruautés de madame Clitie.
Ainsi vivoit le malheureux amant ;
Sage, s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant :
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit : toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui.

Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfants,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toujours considéré sa femme,
Par testament il déclare la dame
Son héritière, arrivant le décès
De l'enfançon, qui peu de temps après
Devint malade. On sait que, d'ordinaire,
A ses enfants, mère ne sait que faire
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux ;

Zèle souvent aux enfants dangereux.
Celle-ci, tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangeroit volontiers de cela,
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose,
Il le refuse, et, pour toute raison,
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Fédéric; pleure et mène une vie
A faire gens de bon cœur détester.
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie,
A cinq cents pas de cette métairie,
Avoit du bien, possédoit un château :
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Ouïr parler. On en disoit merveilles;
On en contoit des choses non pareilles ;
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvoit, et qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée,
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée?
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Fédéric l'unique et seule chose
Qui lui restoit! Et supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritoit-elle rien?
Elle l'avoit payé d'ingratitude ;
Point de faveurs, toujours hautaine et rude
En son endroit. De quel front s'en aller,
Après cela, le voir et lui parler,
Ayant été cause de sa ruine?
D'autre côté, l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout, tient tout pour médecine ;

Afin qu'il mange, il faut l'entretenir
De ce faucon ; il se tourmente, il crie :
S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.

Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Fédéric, la dame, un beau matin,
S'en va sans suite et sans nul équipage.
Fédéric prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux ;
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
« Quoi ! venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendu amoureux,
Un villageois, un hère, un misérable !
C'est trop d'honneur ; votre bonté m'accable.
Assurément, vous alliez autre part ? »
A ce propos, notre veuve repart :
« Non, non, seigneur, c'est pour vous la visite ;
Je viens manger avec vous ce matin.
— Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite :
Que vous donner ? — N'avez-vous pas du pain ?
Reprit la dame. Incontinent, lui-même,
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant, en ce besoin extrême,
Voit son faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, et court de place en place.
Tandis, la vieille a soin du demeurant,
Fouille au bahut, choisit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête,
Met le couvert, va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.

Pour abréger, on sert la fricassée.
La dame en mange, et feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résout
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi : « Je suis folle, seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur.
Encore un coup, il ne m'est guère honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiseau qui fait son seul contentement :
Doit-il pour moi s'en priver un moment ?
Mais excusez une mère affligée :
Mon fils se meurt; il veut votre faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don;
La raison veut que je sois refusée :
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie :
A cet amour, j'ai très-mal répondu ;
Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander... et quoi ? C'est temps perdu...
Votre faucon ! Mais non : plutôt périsse
L'enfant, la mère, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand !
Souffrez, sans plus, que cette triste mère,
Aimant d'amour la chose la plus chère
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, et, pour toute allégeance,
En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien, par votre expérience,
Que c'est d'aimer ; vous le savez, seigneur ?
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
— Hélas ! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus ! vous en avez dîné.
— L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.

— Non, reprit-il : plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon! Mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grâce.
En mon pailler rien ne m'étoit resté :
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t-il, quand on reçoit sa reine?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon faucon : ce n'est chose si rare,
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
— Non, Fédéric, dit-elle ; je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance :
Encore un coup, venez nous visiter? »
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'Amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baisa,
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.

Deux jours après, l'enfant suivit le père.
Le deuil fut grand ; la trop dolente mère
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais, comme il n'est peine d'âme si forte,
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
Deux médecins la traitèrent de sorte
Que sa douleur eut un terme assez court :
L'un fut le Temps, et l'autre fut l'Amour.
On épousa Fédéric en grand'pompe,
Non-seulement par obligation,
Mais, qui plus est, par inclination.

Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple, et qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir :
Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
A cela près, ce sont choses charmantes;
Sous le ciel n'est un plus bel animal.
Je n'y comprends le sexe, en général :
Loin de cela ; j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci, quand elles sont aimantes,
J'ai les desseins du monde les meilleurs :
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

LA FONTAINE.

POINT DE MILIEU

Je mourrai de trop de désir,
Si je la trouve inexorable;
Je mourrai de trop de plaisir,
Si je la trouve favorable;
Ainsi je ne saurais guérir
De la douleur qui me possède :
Je suis assuré de périr
Par le mal ou par le remède.

BENSERADE.

LE LIT DÉSAGRÉABLE

AIR : *Eh! lon lan la, que n'étais-je là*

Je n'ai, disait Lucrèce,
Qu'mon lit pour tout trésor;
Encor,
Quoiqu'il vienn' d'un' princesse
Ou d' quelqu' fill' d'opéra,
Comm' ça,

Mon lit cri' par-ci, mon lit craqu' par-là,
Eh! lon lan la
L'vilain lit qu' c'est là!

Fi de la chicorée;
Du raisin j' n'aim' pas trop
L' sirop;
D' café peur d'êtr' sevrée,
Faut qu'j'me donn' diablement
D' mouvement.
Mon lit, etc.

Un vieux qu' j'avais en vue
Sans m'avertir, un soir,
Vient m'voir;
Il entend que je r'mue
Ecoute et dit : J'en sais
Assez.
Son lit, etc.

J' suis bien loin d'êtr' bégueule,
Mais j' crève, en vérité,
D' santé;
Aussi quand je suis seule
Et qu' certain mal trop grand
Me prend,
Mon lit, etc.

Quoique j'loge au cinquième.
L' portier n'entend-il pas,
D'en bas;
L' voisin du quatrième
A frapper au plafond,
S' morfond.
Mon lit, etc.

BÉRANGER.

LA FEMME CONTRARIANTE

Je n'aimais pas le tabac beaucoup;
J'en prenais peu, et souvent pas du tout;
Mais mon mari me défend cela. (*bis*)
Depuis ce moment-là
Je le trouve piquant
Quand
J'en peux prendre à l'écart;
Car
Un plaisir vaut son prix (*bis*)
Pris
En dépit des maris!

SÉDAINE.

L'ORDRE

Je n'ai qu'un fils et Dieu l'appelle,
Disoit une dame à Boyer.
S'il vous vaquoit quelque chapelle,
Monseigneur, daignez l'employer.
— Auroit-il reçu la tonsure?
— Depuis deux ans, je vous l'assure,
Il a la soutane aux talons.
— Un titre? — Il a, pour être prêtre,
Tout ce qu'il faut. — Oui dà : peut-être...
— Quoi donc? — Un vit et deux couillons.

(*Constitution de l'hôtel du Roule*, p. 55.)

IMPROMPTU

A UNE JOLIE FEMME

Je n'ai rien chanté de ma vie
En impromptu;
Mais que vos yeux ont de vertu!
Ma foi! quand on est si jolie,
On a bien droit d'être servie
En impromptu.

L'abbé de Lattaignant.

LE DIABLE EMPORTE L'AMOUR!

Je ne dors ni nuit ni jour,
Le diable emporte l'amour,
Ses petits frères, sa mère,
Tous ses parents, jeux et ris,
Toute l'île de Cythère,
Et, qui plus est, mon Iris!

Fontenelle.

ÉNIGME

Je ne le veux céler, quand je me trouve à point,
Je vas voir mon amy, je le prends, je l'embrasse,
Et si souvent son nerf entre mes doigts je passe,
Que je le fais roidir, ne le voulust-il point.
Après, le voyant prest, gaillard et bien en point,
Mes deux cuisses s'ouvrant d'un assez large espace,
Je le mets entre deux, et si bien je le place,

Qu'on ne nous diroit qu'un, tant de près il me joint.
Adonc, d'un maniment fretillard et adextre,
Remuant haut et bas, ore à gauche, ore à dextre,
Entre mille douleurs j'accomply mon désir;
Et si parfois son nerf devient lasche et s'abaisse,
Avecques les deux doigts si bien je le redresse,
Que plus qu'auparavant j'en tire du plaisir.

Trad. de l'ital. de *Straparole*, par DE LARIVEY.

« Ce n'est autre chose que la violle, laquelle la dame, pour se récréer, prend et accorde, après la met entre ses cuisses, et avec l'archet, qu'elle remue haut et bas et de tous costez, s'en donne un plaisir. »

(*Facétieuses nuits*, 1857, II, p. 325.)

LA FEMME BIEN AVISÉE.

Je ne m'étonne pas que Calixte diffère
De suivre son époux au lit;
Elle sait que souvent l'on se couche à crédit,
Près d'un mari sexagénaire.

(*Voyage de Bachaumont et de Chapelle*, 1697, p. 126.)

ÉPIGRAMME

Je n'entends pas ces beaux discours
Dont vous voulez qu'on vous cajole;
Car, quand ce vient au jeu d'amour,
Pour moi, je n'ai qu'une parole.
Je fais, des discours me moquant,
Aux fleurs de bien dire la nique.

Je ne sais point de rhétorique,
Mais mon vit est fort éloquent.

MOTIN (*Cabinet satyrique*).

QUATRAIN

Gravé sur le collier du chien de mademoiselle DE MILLY,
pensionnaire à l'abbaye de Pantemont, à Paris

Je ne promets point de largesse
A celui qui me trouvera :
Qu'il me rapporte à ma maîtresse,
Pour récompense il la verra.

L'Abbé DE LA BORERE (*Anth. franç.* 1816).

SUR LES AMOUREUX DE CE TEMPS

Je ne puis m'empêcher de rire
De ces amants tant gracieux,
Qui, cherchant les mots de bien dire,
Se repaissent de voir des yeux.
Ces sots, n'osant passer plus outre,
Regardent leurs dames filer ;
Cependant, ils voudroient les foutre,
Mais ils n'osent leur en parler.
Ah ! que cette humeur est louable !
Mais je ne puis tant badiner.
A quoi sert-il donc d'être à table,
Si ce n'est pour y bien dîner ?

(*Parnasse satyrique.*)

CHANSON

Je ne sais d'où vient, ni quoi,
Qui me démange sans cesse.
J'y ai beau mettre le doigt,
Je ne puis trouver où est-ce ;
Je sens cela jour et nuit
Qui me poinct, qui me démange et me cuit.

Las ! ne pourrais-je trouver
Quelqu'un qui me saurait dire
Ce qu'il faudrait éprouver
Pour apaiser mon martyre ?
Je sens cela, etc.

Ma mère, savez-vous point
Quelque drogue pour éteindre
Cette chaleur qui me poinct,
Qui ne cesse de me poindre ?
Je sens cela, etc.

Garçons, qui savez que c'est,
Voyez ma peine cruelle ;
Secourez-moi, s'il vous plait,
De vos drogues naturelles.
Je sens cela, etc.

Ces taches ne s'en vont point,
Ce dit l'autre, à la lessive,
Si on ne les frotte à point
De savon fait de chair vive.
Je sens cela, etc.

Poussez fort, ne craignez rien.
Si j'échappe, je vous donne
Tout le meilleur de mon bien ;

Si je meurs, je vous pardonne.
Je sens cela jour et nuit,
Qui me poinct, qui me démange et me cuit.

(Fleur des Chansons, 1600.)

LA PETITE OBSTINÉE

Je ne serais pas la plus forte,
Dit Jeanne, la fille à Thomas.
Quand Nicolas vient à ma porte,
Je n'ouvre point à Nicolas.
Je fais toujours à sa tendre semonce
La même réponse :
Nicolas,
Vous perdez vos pas,
Vous n'entrerez pas.

Jeudi, la petite éveillée,
Ayant manqué de s'enfermer,
Laissa la porte entre bâillée,
Et Nicolas vint pour l'aimer.
Elle, oubliant que sa porte est ouverte,
Elle lui dit : Certes,
Nicolas, etc.

— Je suis dans ta chambre, et j'admire,
Lui dit-il, ton air assuré.
Je n'entrerai pas! c'est pour rire:
Comment!... Ne suis-je pas entré?
— Non! je sais, dit-elle avec un sourire,
Ce que je veux dire.
Nicolas, etc.

S'obstinant dans la négative,
Jeanne soutenait le pari,

Quand une douleur assez vive
Lui fit jeter un petit cri.
Malgré cela, son esprit de chicane
Faisait dire à Jeanne :
Nicolas, etc.

Lorsque l'on entend crier Jeanne,
Et qu'on voit son entêtement,
Il ne faut pas qu'on la condamne ;
Cela n'est pas sans fondement.
Non, ce n'est point par pure singerie
Que cet enfant crie :
Nicolas, etc,

COLLÉ.

L'ENCULEUR SANS REPROCHE

Couplets énigmatiques dédiés à ma Commère la Dévote

Je ne suis pas le grand Tonnant, (1)
Pourtant sachez-le, ma commère,
De Ganymèdes, j'en ai tant,
Que le nombre ne peut s'en faire :
Pour l'âge, le sexe et le rang
Sans égard comme sans scrupule,
Roturiers ou nobles de sang,
Pauvre ou riche, je les encule.

J'encule le petit garçon,
J'encule la petite fille,
Et le jeune homme et le barbon,
J'encule toute une famille.
Quelque grave qu'on soit, vraiment,
A personne je ne fais grâce ;

(1) Jupiter.

Le grand papa, la grand'maman,
Je dis qu'il faut que tout y passe.

Même en présence du mari
J'encule sa très-chaste épouse,
Sans qu'il en soit du tout marri,
Sans qu'il en ait l'humeur jalouse :
Bien plus, dans l'opération
Lui-même devient mon complice ;
Pour aider ma direction
Ses doigts me prêtent leur service.

Rois, reines, comtes et marquis,
Sénateurs et grands du royaume,
Gros prélats, comme abbés petits,
Moines, nonnains, aucun n'en chôme :
Je les encule, et ces soldats
Vaillans, et dont l'honneur guerrière
Tient ferme au plus fort des combats,
Devant moi tournent leur derrière.

Personne ne souffre de moi,
Et si j'encule tout le monde,
Commère, voici le pourquoi :
Je suis poli, de forme ronde ;
Et pour vous mettre au fait de tout,
Tiède liqueur, douce rosée,
Me trouvant percé par le
Coule, et vous êtes arrosée.

Herculé auprès de moi n'est rien :
Que fit-il avec sa massue ?
Il fit ceci, cela, fort bien !
C'est fable adroitement tissue.
Viennent des monstres infernaux
Pour attérer l'espèce humaine,
Qu'une main me serve à propos,
Leur défaite alors est certaine.

Il est bon que le patient,
Lorsque je cherche à m'introduire,
S'abstienne de tout mouvement,
Sans quoi je pourrais bien lui nuire.
Or, commère, à mauvais dessein
N'imputez pas mon savoir-faire :
Pour le salut du genre humain
Je le garantis nécessaire.

Maintenant, j'attends le censeur
Dont l'humeur est atrabilaire.
Déjà, dit-il, fi de l'auteur !
Ah ! qu'il eût bien fait de se taire.
Malgré lui je veux l'obliger :
Que je sois canon ou canule,
De sa bile pour le purger
Dans l'instant même je l'encule.

CARON (dans le *Plat de Carnaval*. Le mot de l'énigme est *seringue*.)

— — —

LA JEUNE FILLE QUI SE FORME

Je ne suis plus dans l'ignorance,
Je sais mon *ba, be, bi, bo, bu :*
Déjà mon petit cœur ému,
Près d'un jeune berger, commence
A faire *ta, te, ti, to, tu.*

Faites-moi donc présent, ma mère,
D'un mari *da, de, di... dodu,*
Qui soit sémillant, vif et dru,
Surtout d'un âge à pouvoir plaire ;
Non un vieux *pa, pe, pi, po...pu.*

Si pour moi sa tendresse dure,
J'aurai toujours de la vertu;
Mais s'il est brutal et bourru,
Ma bonne maman, je vous jure
Qu'il sera *ca, ce, ci,... cocu.*

PANARD.

LES DEVISES

Je ne trouve rien de charmant
Comme les belles :
Je ne pourrois un seul moment
Vivre sans elles.
Mais, sans jamais trop m'engager,
Je les courtise ;
Toujours aimer, souvent changer,
C'est ma devise.

Belles, quand un perfide amant
Vous sacrifie,
Si vous pleurez son changement,
Quelle folie !
Pour moi, loin d'en prendre souci,
Je le méprise.
De même qu'il te fait, fais lui :
C'est ma devise.

Ne jugeons jamais d'un amant
Par la figure ;
Un beau dehors est rarement
D'un bon augure.
Quelque mérite qui d'abord
Chez eux reluise,
Belle montre et peu de rapport ;
C'est leur devisé.

Beau sexe, contre nous suspends
Ton vain murmure;
Si nous trompons, tu nous le rends
Avec usure.
Ton cœur, plus que nous, aguerri,
Bien mieux déguise.
A trompeur, trompeur et demi:
C'est ta devise.

Au tems jadis tous les époux
Étoient sévères;
De l'honneur ils étaient jaloux;
Quelles chimères!
Ceux de nos jours ont un esprit
Qui s'humanise.
Moins d'honneur et plus de profit;
C'est leur devise.

Avec Bacchus et les Amours,
On me voit rire;
Mais ma raison garde toujours
Tout son empire.
Chaque plaisir flatte mon goût
Sans qu'il me nuise.
Rien par excès, un peu de tout;
C'est ma devise.

(*Anthologie franç.*, 1765.)

CHANSON A DANSER

Je n'euss' jamais laissé faire
Un autre que le curé!
D'un autre que du vicaire
Je ne l'euss' pas enduré.

C'est la faute du vicaire!
C'est la faute du curé!

Le premier fut le vicaire;
Non, c'est, je crois, le curé;
Si je l' sais, je ne l' sais guère;
Mais ce fut contre mon gré!
C'est la faute, etc.

Ça me fit bobo, ma mère.
Pour un rien j'aurais juré,
J'eus beau crier : Queu manière,
Pour un prêtre tonsuré!
C'est la faute, etc.

Respect de leur caractère,
Leur enfant m'est demeuré!
Cet enfant est du vicaire,
Si ce n'est pas du curé.
C'est la faute, etc.

Sans ce diable de vicaire,
Et sans ce chien de curé,
J'épousais l'apothicaire
Qui m'allait bien à mon gré!
C'est la faute, etc.

COLLÉ.

L'ACCOUTREMENT (1).

Je ne vois rien qui vous puisse étranger
De mon amour que mon accoutrement:

(1) Mellin de S[t]-Gelais, ayant été nommé abbé de Reclus, portait un costume ecclésiastique.

Or, s'il ne tient sinon à le changer,
Nous aurons tôt fait notre appointement.
Mais, je vous prie, éprouvez l'instrument
Qui le plus cher des dames est tenu,
Et vous saurez, le cas tout bien connu,
Que rien au monde à l'homme ne ressemble
Mieux qu'un bon moine en chemise ou tout nu,
Et qu'un plaisir est plus doux quand on l'amble.

MELLIN DE St-GELAIS.

LE RÉCIT DU CAPORAL

Je pars;
Déjà de toutes parts,
La nuit sur nos remparts
Etend son ombre
Sombre.
Chez vous,
Dormez, époux jaloux,
Dormez, tuteurs, pour vous
La patrouille
Se mouille.

Au bal
Court un original
Qui, d'un faux pas fatal,
Redoutant l'infortune,
Marche d'un air contraint,
S'éclabousse... et se plaint
D'un réverbère éteint
Qui comptait sur la lune.

Un luron
Que l'instinct gouverne,

A défaut de sa raison,
Va frapper à chaque taverne,
La prenant pour sa maison.
J'examine
Cette mine
Qu'enlumine
Un rouge bord,
Quand au poste.
Qui l'accoste
Il riposte :
Verse encor!

Je vois
Revenir un bourgeois
Qui, charmé de sa voix,
Sort gaiement du parterre.
Il chante et, plus heureux qu'un Dieu,
Il écorche avec feu
Un air de Boyeldieu.
Plus loin,
Près du discret cousin,
En modeste sapin,
Rentre la financière;
Quand sa couturière
Sort de Tivoli,
Dans le galant wiski
Que prêta son mari.
A mes yeux s'ouvre une fenêtre
Que lorgnait un amateur,
Mais je crois le reconnaître,
Et ce n'est point un voleur.

Je m'efface
Pour qu'on fasse
Volte face
A l'instant,
Car la belle.

Peu cruelle,
Était celle
Du sergent.

Jugeant
En chef intelligent,
Que rien n'était urgent
Quand la ville
Est tranquille,
Je rentre, et voici, général,
Le récit littéral
Que fait le caporal.

1815. SCRIBE.

ÉPIGRAMME

Je perds mon temps et mes discours,
De vous raconter mes amours
Et la rigueur de mon martyre.
Mon désir ne peut se borner;
Je veux ce que je n'ose dire
Et ce que n'osez me donner.

(Parnasse satyrique.)

VERS IMPROVISÉS

à Nohant, sur les rimes : chambre, noix, ambre, choix

Je pète souvent dans ma chambre,
Surtout quand j'ai mangé des noix.
Ça sent la merde et jamais l'ambre :
On n'a pas l'embarras du choix.

C. MARCHAL (*Parnasse XIXe siècle*).

AVIS

Je porte un cœur fidèle et tendre;
Mais à qui veut le posséder
Il faut des charmes pour le prendre,
Et des faveurs pour le garder.

LA FARE.

LES ŒUFS

Je pris hier ce pinson aux gluaux,
Disait un gars à fillette imbécile.
Je vous le donne; et, levant les drapeaux,
Non sans combat, dans le nid de Paphos,
Ribaud logea le gaillard volatile.
Dans les accès du plaisir amoureux,
La belle prend deux boules qu'elle trouve;
Elle s'écrie : Vraiment, ce sont des œufs!
Fais-les entrer pour que l'oiseau les couve.

(*Recueil des poésies de M. B****, 1756.)

ON TROUVE

ASSEZ D'AVENTURES SANS COURIR

Je revenais d'Angleterre;
Chloé me dit en riant :
Faut-il, chevalier errant,
Parcourir ainsi la terre,
Pour avoir, chemin faisant,
Quelque aventure piquante,

Ou pour trouver en passant
Quelque rencontre plaisante,
Quelque étrange événement,
Lorsqu'à moi, moi casanière,
Il en arrive souvent
Sans sortir de ma bergère!

GUDIN.

ÉPIGRAMME

Je ris de ces froids amoureux
Qui n'osent demander à foutre,
Et s'estiment assez heureux
D'être bien vus, sans pousser outre.
Que sert de faire tant de morgue,
Flatter, baiser, amadouer?
Autant vaudrait souffler de l'orgue
Et cependant n'en point jouer.

DE SYGOGNES *(Parn. satyrique)*.

LA BONNE FILLE

OU LES MŒURS DU TEMPS

AIR : *Toujours, toujours, il est toujours le même*

Je sais fort bien que sur moi l'on babille,
Que soi-disant
J'ai le ton trop plaisant;
Mais cet air amusant
Sied si bien à Camille!
Philosophe par goût,
Et toujours et de tout
Je ris, je ris, tant je suis bonne fille.

Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,
A mon début,
Craignant quelque rebut,
Je me livre en tribut
Au censeur Mascarille;
Et ce çuistre insolent
Dénigre mon talent;
Mais moi, j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un sénateur, qui toujours apostille,
Dit : Je voudrais
Servir tes intérêts.
Lors j'essaye à grands frais
D'échauffer le vieux drille.
Quoi qu'il fît espérer,
Je n'en pus rien tirèr;
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un chambellan, qui de clinquant pétille,
Après qu'un jour
Il m'eut fait voir la cour,
Enrichit mon amour
De ce jonc qui scintille.
J'en fais voir le chaton :
C'est du faux, me dit-on ;
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un bel esprit, beau de l'esprit qu'il pille,
Grâce à môi, fut
Nommé de l'Institut.
Quand des voix qu'il me dut
Vient l'éclat dont il brille,
Avec moi, que de fois
Il a manqué de voix!
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un lycéen qui sort de sa coquille,
Tout triomphant,

Dans ses bras m'étouffant,
De me faire un enfant
Me proteste qu'il grille;
Et le petit morveux,
Au lieu d'un, m'en fait deux;
Mais moi, j'en ris, tant je suis bonne fille.

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille,
Soupe avec nous;
Que nous fassions les fous.
J'étais seule avec tous;
L'un d'eux me déshabille,
Puis le vin met dedans
Nos petits intendants;
Et moi, j'en ris, tant je suis bonne fille.

Telle est ma vie, et sur mainte vétille,
J'aurais ici
Pu glisser, Dieu merci!
Dans ses jupons aussi
Je sais qu'on s'entortille;
Mais les restrictions,
Mais les précautions,
Moi, je m'en ris, tant je suis bonne fille.

BÉRANGER.

LE NON

Je sais qu'en mainte occasion
Toute femme doit dire non,
Et de cette négation
Je sens quel est tout l'avantage;
Mais un oui quelquefois est bon,
On peut très-bien en faire usage.
A cela Claudine répond

Que qui veut oui, doit dire non,
E que la contradiction
Anime bien plus le courage,
Que ne fait l'approbation.
Je n'en sais rien, cela peut être :
Sur ce sujet qui me confond,
Mon savoir n'est pas bien profond.
Claudine doit mieux s'y connaître ;
Elle a de l'érudition.
Hier aussi me conta-t-elle
La noble histoire d'une belle
Qui gagna fort à dire non ;
Or, voici sa narration.

Non loin des rives de la Seine,
Dans un labyrinthe de fleurs,
Bocage où le jour entre à peine,
Loin de l'œil des observateurs,
Valère un jour trouva Climène.
— Vous avez de charmans appas,
Lui dit-il, et dans la nature
Rien n'est plus beau. — Non, je n'ai pas
Tant de beauté. — Je vous le jure,
Vos yeux, vos traits, votre figure,
Votre air, tout est céleste en vous,
Et rien ne guérit la blessure
Que fait ce regard vif et doux.
— Non, Valère, vous voulez rire ;
Je suis laide, je me fais peur.
Mon œil ne blesse ni n'inspire,
Et je n'ai nul adorateur.
— Exceptez-moi du moins, madame,
Je brûle, je meurs, et mon âme
Se fond et s'élance vers vous.
— Discours qu'on tient à toute femme,
Discours qui se ressemblent tous ;
Est-ce ainsi que l'on persuade ?

— Il est vrai, le propos est fade ;
Il faut un objet plus certain.
De tout ce que j'ai dit, madame,
Voici la preuve en votre main ;
Vous le voyez, je suis en flamme.
— Monsieur, cela ne prouve rien.
— Il vous faut la preuve complète,
Madame, et vous pensez très-bien :
L'affaire sera bientôt faite.
— Non, Monsieur, je ne le veux pas.
Finissez donc! — Belle Climène,
Souffrez qu'un amant dans vos bras....
— Non, jamais.... — Résistance vaine!...
— Jamais je n'y consentirai.
— Oh! malgré vous j'y passerai.
J'y suis. — Vous vous trompez, vous dis-je ;
Non, jamais vous n'y parviendrez...,
— Si je n'y suis pas, où donc suis-je ?
C'est lui.... j'y suis.... vous l'avouerez.
— Non, non, non, non : c'est un prestige....
L'amant agit et ne répond
Aucun mot à ces quatre non.
Mais quand de son âme enflammée
La fureur fut un peu calmée :
— Eh bien ! dit-il à la beauté....
En viens-je, et l'avez-vous été ?
— Non, point du tout, en vérité.
— Quoi ! je ne vous ai pas, madame...
Songez y bien. — Non, sur mon âme.
— Oh, parbleu, vous le serez donc
Plus que femme ne le fut onc.
Je ne veux pas, quoiqu'il en coûte,
Sur ce point vous laisser de doute.
Il dit : la dame se défend,
Et lui résiste, et toujours nie
Les faits qu'allègue son amant.
Mais quand sa course fut finie,

De la lice il ne sortit pas;
Et la pressant entre ses bras,
Il dit: Qu'en pensez-vous, la belle?
Sans sortir du poste où je suis,
Faisons une course nouvelle,
Tous vos doutes seront détruits.
Il part, il fournit sa carrière,
Puis s'élançant de la barrière:
—Eh bien! dit-il, beauté si fière?
Avez-vous bien passé le pas?
L'êtes-vous? — Je ne le suis pas.
Votre extravagance est trop grande;
Ne croyez pas que je me rende.
— Eh quoi! vous osez soutenir...
Quand votre œil est encore humide
De ces pleurs qu'arrache un plaisir
Si doux, si vif et si rapide?.....
— Cela ne prouve rien du tout.
— Ah! c'est trop me pousser à bout;
Et je vais encor de plus belle.....
— Non, c'en est assez, lui dit-elle;
Demain vous pourrez revenir:
Je serai seule en ce bocage.
J'excuse tout ce badinage.
Ne croyez pas mieux réussir:
Toujours habile à me défendre,
Quoique vous puissiez entreprendre,
Non, jamais, jamais à me rendre
Vous ne me ferez consentir.

GUDIN.

CHANSON

Je sais une jolie chanson.
C'est de Robin et Jeanneton;

Ils ont couché ensemble, da,
Dame, ne vous déplaise, da,
Dame, ne vous déplaise.

Robin a dit à Jeanneton :
Çà, que je baise ton téton ;
Je te ferai tant aise, da,
Dame, etc.

Quand Robin voit que Jeanneton
Se laisse baiser le téton,
La jette à la renverse, da,
Dame, etc.

Or sus, Robin, recommençons ;
Ce jeu-ci me semble bien bon,
Et meilleur que des fraises, da,
Dame, etc.

Robin, si j'eusse bien pensé
Que tu te fusses sitôt lassé,
Je fusse encore pucelle, da,
Dame, etc.

GAULTIER GARGUILLE.

LA CHAUDEPISSE

Je sers Phœbus et le Dieu de Cythère :
Dans mes écrits ces deux Dieux sont festés,
Déjà Phœbus m'a donné mon salaire
Quand du public mes écrits sont goûtés.
L'Amour aussi, pour quelque sacrifice,
Qu'à ses autels a fait mon jeune cœur,

A répandu sur moi quelque faveur :
Dieu soit loué : j'en ai la chaudepisse.

(*Légende joyeuse*. 1764, III, 95.)

LE SONGE

Je songeais cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé.
Moi, qui ne pus souffrir ce fâcheux voisinage,
En Mort de qualité je lui tins ce langage :
« Retire-toi, coquin! va pourrir loin d'ici.
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi. »
— Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
Ici tous sont égaux ; je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

PATRIX.

LE GASCON

Je soupçonne fort une histoire,
Quand le héros en est l'auteur.
L'amour-propre et la vaine gloire
Rendent souvent l'homme menteur.
On fait toujours si bien son compte,
Qu'on tire de l'honneur de tout ce qu'on raconte.

A ce propos, un Gascon, l'autre jour,
A table, au cabaret, avec un camarade,
De gasconnade en gasconnade,
Tomba sur ses exploits d'amour.
Dieu sait si là-dessus il en avoit à dire!

Une grosse servante, à quatre pas de là,
Prêtoit l'oreille à tout cela,
Et faisoit de son mieux pour s'empêcher de rire.
A l'entendre conter, il n'étoit, dans Paris,
De Chloris,
Dont il ne connût la ruelle,
Dont il n'eût eu quelques faveurs:
Son air étoit le trébuchet des cœurs.
Il aimoit celle-là, parce qu'elle étoit belle;
Celle-ci payoit ses douceurs :
Il avoit chaque jour des garnitures (1) d'elle;
De plus, il étoit fort heureux;
Il n'étoit pas moins vigoureux :
Telle dame en étoit amplement assurée.
A telle autre, en une soirée,
Il avoit su donner jusques à dix assauts.
Ah! pour le coup, notre servante
Ne put pas s'empêcher de s'écrier tout haut :
« Malepeste! comme il se vante!
Par ma foi! je voudrois avoir ce qu'il s'en faut. »

Conte attribué tantôt à La Fontaine
et tantôt à Autreau.

LA BONNE

Air : *Moi je flâne*

Je suis bonne *(bis)*,
Pour cent écus je me donne,
Je suis bonne,
Et surtout,
Je sais faire un peu de tout.

(1) Rubans pour garnir l'épée, le haut-de-chausse ; dentelles pour garnir les manchettes, la chemise, etc.

Sur le pavé de Paris,
J'ai vingt-cinq ans de service.
A l'antichambre, à l'office,
Ah! que de choses j'appris!
Dieu merci! je dois connaître
Tout ce qu'il faut essuyer!
Dans son ménage, un bon maître
A tout pourra m'employer.
Je suis bonne, etc.

Dans mon entier dévouement,
Je ne crains pas la fatigue.
Je sais conduire une intrigue,
Et brusquer son dénouement.
De Monsieur ou de Madame,
Protégeant les rendez-vous,
J'ai souvent, par bonté d'âme,
Trompé la femme et l'époux.
Je suis bonne, etc.

Fidèle dans mon métier,
Je sais gagner mon salaire;
Jamais on ne m'a vu faire
Danser l'anse du panier.
A ma mine peu riante
On me croirait un démon;
Pourtant je suis peu méchante,
Lorsqu'on me connaît à fond.
Je suis bonne, etc.

J'ai porté plus d'un enfant,
Ainsi qu'une tendre mère;
Et j'ai même à la lisière
Mené plus d'un innocent.
Adroite et prudente fille,
Donnant la correction,
De plusieurs fils de famille

J'ai fait l'éducation.
Je suis bonne, etc.

Faut voir de quelle façon,
Ou cuisinière ou soubrette,
Je remue une omelette,
Ainsi qu'un lit de garçon.
Fiez-vous à ma cuisine,
Célibataires blasés,
Pour remonter la machine,
Et flatter vos goûts usés.
Je suis bonne, etc.

On peut avec sûreté
Croire à mon obéissance :
Je garantis ma décence
Ainsi que ma propreté.
Pour le prouver, je suis prête
A montrer ce que je sais.
Même une personne honnête
Pourrait me prendre à l'essai.
Je suis bonne, etc.

De certificats timbrés
Ma cassette est toute pleine
Et j'ai servi, non sans peine,
Trois courtiers et six curés,
Deux emballeurs, un ermite,
Deux fourreurs, un cabotin.
Enfin l'homme que je quitte
Etait, je crois, Florentin.
Je suis bonne, etc.

Louis Festeau.

MA CONVERSION

Je suis changé, trop insensible Hortense,
Je ne suis plus volage en mes amours;
Cessez, cessez d'éprouver ma constance :
Je vous adore, hélas! depuis deux jours.

Depuis deux jours! songez que je soupire,
Que vos rigueurs aggravent mes ennuis;
Mettez donc fin à ce cruel martyre,
Et je vous aime, Hortense, encor deux nuits.

LAUS de BOISSY (*Autant en emporte le vent*).

APOLLON ET DAPHNÉ

Je suis, criait jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine, il courait après elle,
Et lui contait pourtant la longue kyrielle
Des rares qualités dont il était orné ;
Je suis le Dieu des vers, je suis bel esprit né....
— Mais les vers n'étaient point le charme de la belle,
Je sais jouer du luth, arrêtez! — Bagatelle.
Le luth ne pouvait rien sur ce cœur obstiné.
—Je connais la vertu de la moindre racine,
Je suis, par mon savoir, Dieu de la médecine :
Daphné fuyait plus vite à ce mot si fatal.
Mais s'il eût dit: Voyez quelle est votre conquête,
Je suis un jeune Dieu, beau. galant, libéral,
Daphné, sur ma parole, aurait tourné la tête.

FONTENELLE.

RLUTUTU CHAPEAU POINTU

OU

LE FIFRE GALANT

Air : *J'ons un curé patriote.*

Je suis fifre volontaire :
Turlututu, c'est mon nom ;
Et dans la troupe légère
Je jouis d'un beau renom ;
Mon talent est bien connu,
Partout je suis répandu,
Rlututu, rlututu,
Rlututu, chapeau pointu,
Chapeau pointu, chapeau pointu.

La musique instrumentale
Est mon fort, et maintenant
Qui que ce soit ne m'égale,
Pour le fifre, au régiment.
De mon petit rlututu
Je vais chanter la vertu,
Rlututu, etc.

Un jour gente vivandière
Vint me trouver au quartier.
« Que me voulez-vous, ma chère !
— » Moi ?.... Je voudrais solfier....
» Et je viens vous inviter
» A m'apprendre à bien tâter
» Rlututu, etc.

— » Volontiers, beauté lutine ;
» Mais c'est à condition
» Que ta petite cantine
» Me paîra de ma leçon. »

Ce bon marché lui sourit,
Et dès l'instant elle prit
Rlututu, etc.

Bientôt elle apprit la gamme,
Et je le dis, sur ma foi,
En fort peu de temps la dame
En sut presqu'autant que moi;
Elle y prit un si grand goût,
Qu'elle préférait à tout
Rlututu, etc.

Si quelquefois, tout en nage,
Je voulais me reposer,
Elle criait: « Prends courage;
» Quoi ! peux-tu déjà cesser !
» Ah! méchant, si tu m'aimais,
» Tu n'enfermerais jamais
» Rlututu, etc. »

Ranimé par sa cantine,
Bientôt je recommençais;
Mais ma débile poitrine
Se sentit de ces excès;
Car, à force de souffler,
Je n'entendais plus siffler
Rlututu, etc.

Quant à la pauvre fillette,
Elle en joua tant de fois,
Qu'hélas! comme une musette,
Elle enfla pendant neuf mois.
Je la plaignis tendrement,
En lui disant : « Mon enfant,
» Que veux-tu, que veux-tu?
» Prends garde à Turlututu,
« Turlututu, chapeau pointu. »

MORALE

Filles, craignez l'influence
De tout instrument à vent ;
Vous voyez la conséquence
Qu'il en résulte souvent.
Profitez de la leçon,
Et chantez à l'unisson :
Rlututu, rlututu,
Vous ne nous y prendrez plu',
Turlututu, chapeau pointu.

LASSAGNE.

SONNET

FAIT APRÈS UN SERMON, LE JOUR DE LA TRINITÉ, 1548.

Je suis jaloux, je le veux confesser,
Non d'autre amour qui mon cœur mette en crainte,
Mais des amis de la parole sainte
Pour qui j'ai vu madame me laisser.
Je commençais à propos lui dresser
Du jeune archer dont mon âme est atteinte,
Quand s'éloignant de moi et de ma plainte,
A un prêcheur elle alla s'adresser.
Qu'eussé-je fait, fors souffrir et me taire?
Il devisa du céleste mystère,
De trois en un, et de la passion ;
Mais je ne crois qu'elle y sut rien comprendre,
Quand l'union de deux ne sait apprendre,
Ni de ma croix avoir compassion.

MELLIN DE St-GELAIS.

LE CONSEIL

« Je suis lassé d'être célibataire
J'aime à causer, surtout dans la saison
Où l'âpre hiver vient fondre sur la terre,
Et très souvent je languis solitaire.
De m'affliger n'ai-je pas bien raison? »
— Un sien ami, touché de sa misère,
Par ce conseil cherche à le consoler :
Demain épouse Araminte ou Glycère,
Et tu pourras trouver à qui parler.

V. E. Pillet.

L'ÉGALITÉ

· Je suis l'égal du grand Montmorenci
Et de tous les nobles de France,
Disait dans sa boutique un cordonnier. — Ainsi,
En suivant votre conséquence,
Lui répondit son confrère Laurence,
Le savetier du coin est votre égal. — Ah ! fi!

(*Anthologie franç.*, 1816.)

LA FEMME DU MITRON

Je suis, messieurs, bien malheureuse :
V'là près d'un grand mois environ
Qu'simple et candide blanchisseuse,
J'ai pris pour époux un mitron.
Quand j'ai dit OUI d'vant monsieur l'maire,

C'était dans l'espoir d'un bonheur,
Qui, je l'vois, n'était qu'une chimère :
C'est comm' si j'avais dit: mon cœur !
Si l'on croit qu'ça m'arrange,
On s'y trompe un peu bien:
Sapristi ! faut qu'ça change,
Ou je n'réponds de rien!

Je n'suis pourtant pas par trop laide,
Et, sans vanter mes agréments,
Je puis vous jurer que j'possède
Un vrai trésor comm' sentiments.
Mon homme est dans la force d'l'âge,
Mais ça m'fait un joli mollet.
A peine d'puis not' mariage
Si je sais comme il a l'nez fait.
Si l'on croit, etc.

C'est pourtant vous autres la cause
Que mon pauv' cœur souffre et pâtit,
Car enfin jamais je n' dispose
De mon mari, ni jour ni nuit.
Je n'dis pas qu'il m' fait des sottises;
Mais pendant qu'il pétrit vot' pain,
Je rêve, hélas ! un tas d'bêtises,
Et c'est moi qui suit dans l' pétrin.
Si l'on croit, etc.

Dans l' jour, il dort comme un' marmotte.
Moi, dam! je suis à mon lavoir:
Et que j' te frotte, et que j' te frotte;
Puis, quand je rentre vers le soir,
Il est d'jà parti qui travaille ;
Et j' vis tout' seule en attendant.
S'il nous vient jamais d' la marmaille,
Ce s' ra bien sûr par accident.
Au diable la boulange !

En c' monde chacun l' sien:
Sapristi! faut qu' ça change,
Ou je n' réponds de rien!

L. Houssot.

MADAME BARBE-BLEUE

OU

L'OGRESSE

Air : *Voilà, voilà la petite laitière*

Je suis, morbleu! madame Barbe-Bleue.
Têtebleu! corbleu! ventrebleu! } *(bis)*

Tubleu, damoiseaux étourdis,
Redoutez-moi, je suis ogresse.
Des ogresses du temps jadis,
J'ai l'appétit et la tendresse.
Jurant, sacrant comme un démon,
A ma barbe je dois mon nom.
Je suis, morbleu! etc.

Pour bien juger de quels morceaux
Il faut que ma faim se repaisse,
Galant, qui crains les longs assauts,
Contemple cette barbe épaisse.
Sans trembler, l'on ne peut la voir :
Elle défierait le rasoir.
Je suis, morbleu! etc.

Voulant vous détruire en un jour,
Petits blondins, faibles espèces,
Que Vénus batte le tambour,
Et lève un régiment d'ogresses;

Pour vous faire de belles peurs,
Je commanderai les sapeurs.
Je suis, morbleu ! etc.

Malgré mes appétits gloutons,
Jamais de jour qu'il ne me vienne
Des barbes de tous les cantons,
Pour se mesurer à la mienne.
Barbe de prêtre et de robin,
Barbe de Turc et de rabbin.
Je suis, morbleu ! etc.

Mais, quoi qu'on fasse, je pâtis,
Et tout m'est bon lorsque je souffre.
Deux mille amants, grands et petits,
N'ont encor pu combler ce gouffre.
Bien d'autres, non moins échauffés,
De ma barbe mourront coiffés.
Je suis, morbleu ! etc.

J'avalerais, sans les mâcher,
En un jour, deux abbés, trois carmes.
Les six gros garçons du boucher,
Huit porte-faix et dix gendarmes.
Quand tout un bataillon viendrait,
Par ma barbe ! il y passerait.
Je suis, morbleu ! madame Barbe-Bleue.
Têtebleu ! corbleu ! ventrebleu !

BÉRANGER.

ÉNIGME

Je suis une plaisante chose
Qui peut avoir environ
Six à sept pouces de long.

Je ne sers point quand on repose :
Quand je pends je suis hors d'emploi.
Dès qu'on veut se servir de moi,
Alors une main féminine
Me prend, me secoue et badine,
Puis, après le jeu, me conduit,
Ainsi que mon fidèle guide,
Dans une fente fort humide
Comme en mon naturel réduit.
Là, j'entre autant que l'on me pousse.
Après mainte et mainte secousse,
Quand on me retire dehors,
Je suis tout mouillé quand je sors.
C'est par ce plaisant exercice
Qu'au genre humain je rends service ;
Mais si par malheur rebuté,
Ou trop vainement excité,
On ne peut me mettre en usage,
C'est alors grand bruit au ménage.
O vous tous qui lisez ici
Le détail de mon savoir faire,
Si vous me devinez, vous pouvez sans mystère
Me nommer, car de moi vous vous êtes servi.

(Le mot est *le hochet.*)

(Almanach des cocus, 1741.)

ÉNIGME

Je suis un quelque chose
A nul autre pareil,
Au dedans tout bordé de rose,
Appétissant, vermeil.
Je suis grand ou petit, ma figure est ovale.
Pour donner du plaisir, il n'est rien qui m'égale.

Je suis chéri de l'homme, et je gis sous un mont
Au bas couvert de poils et qu'on nomme le ....
Certes, tu dois savoir, ô folâtre jeunesse,
Que, venant à porter sur moi le bout du doigt,
Je deviens tout mouillé, tu peux juger pourquoi.
Feignant de pratiquer une austère sagesse,
Lise, plus d'une fois, me cacha de sa main.
Enfin, je suis utile à tout le genre humain.

(*Le Plat de carnaval.*)

Le mot est *œil*. Les points qui terminent le huitième vers signifient *front*, qui rime avec *mont*.

L'AMOUR MOUILLÉ

IMITATION D'ANACRÉON

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid et l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
« Ouvrez, dit-il, je suis nu. »
Moi, charitable et bonhomme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
« Je te le dirai tantôt,
Repartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'essuie. »
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu

Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe; et dans moi-même
Je dis : « Pourquoi craindre tant?
Que peut-il? C'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polyphème? »
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
« Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène,
Et de l'Amour, c'est mon nom.
— Ah! je vous connais, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon!
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon.
Amour fit une gambade,
Et le petit scélérat
Me dit : — Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade.

LA FONTAINE.

LE DIABLE AU CORPS

J'étais en tête à tête avec la prude Orphise;
C'était, comme on voit, le moment
De presser un peu d'argument

Une place déjà plus d'une fois conquise :
Aussi j'argumentais comme un homme d'église.
La pauvre Orphise était dans un grand embarras ;
Elle défendait mal sa cause
Et plus mal encore ses appas.
Il faudrait, disait-elle en soupirant tout bas,
Il faudrait, avant toute chose,
Monsieur, bien distinguer les cas.
De deux amours on peut sentir la flamme :
L'un est un ange, il épure mon âme ;
L'autre un diable... A ce mot, cédant à mes transports...
« Eh mais! mais, s'écria soudain la bonne dame,
Vous avez donc le diable au corps! »

Par B. *(Choix d'anecdotes*, 1830, II).

BOUQUET A MARIE

Je te salue, adorable Marie,
Et que surtout ton ventre fructifie :
Tel fut à peu près le jargon
Que Gabriel adressoit sans façon
A la beauté dont tu portes le nom.
Cette oraison fut accomplie,
Et le ventre fructifia.
Après neuf mois on accoucha,
Bientôt au miracle on cria ;
Mais sans se piquer de magie,
On peut expliquer tout cela :
Marion étoit fort jolie.
Le beau Gabriel s'approcha,
Et de sa verge la toucha.
Il n'est rien en cela d'étrange ;
Car, sans trop faire l'important,

Je pourrois t'en promettre autant,
Tu sais que je fous comme un ange.

(*Mém. de Bachaumont*, 9 sept. 1770.)

SALUT A LA PORTE DE LA VIE

Je te salue, ô vermeillette fente,
Qui vivement entre ces flancs reluit !
Je te salue, ô bienheuré pertuis,
Qui rend ma vie heureusement contente !
C'est toi qui fais que plus ne me tourmente
L'archer volant qui causait mes ennuis :
T'ayant tenu seulement quatre nuits,
Je sens sa force en moi déjà plus lente.
O petit trou ! trou mignard, trou velu,
D'un poil follet mollement crespelu,
Qui à ton gré domptes les plus rebelles,
Tous verts galants doivent, pour t'honorer,
A deux genoux te venir adorer,
Tenant en main leurs flambantes chandelles !

RONSARD.

LE CADENAS

A MADAME DE B....

Je triomphois ; l'amour étoit le maître,
Et je touchois à ces moments trop courts
De mon bonheur et du vôtre peut-être ;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours ;
C'est votre époux. Geôlier sexagénaire,
Il a fermé le libre sanctuaire

De vos appas ; et, trompant nos désirs,
Il tient la clef du séjour des plaisirs.
Pour éclaircir pleinement ce mystère,
D'un peu plus haut reprenons notre affaire.

Vous connoissez la déesse Cérès.
Or, en son temps, Cérès eut une fille
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Belle et sensible, honneur de sa famille,
Brune surtout, partant pleine d'attraits.
Ainsi que vous, par le dieu d'hyménée,
La pauvre enfant fut assez malmenée.
Le roi des morts fut son barbare époux.
Il étoit louche, avare, hargneux, jaloux.
Il fut cocu, c'étoit bien la justice.
Pyrithoüs, son fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage ; or ne demandez pas
Comment un homme, avant sa dernière heure,
Put pénétrer dans la sombre demeure.
Cet homme aimoit, l'Amour guida ses pas.
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes.
Pluton sut tout; certain de son malheur,
Pestant, jurant, pénétré de douleur,
Ce dieu donna sa femme à tous les diables.
Premiers transports sont un peu pardonnables.
Bientôt après, devant son tribunal,
Il convoqua le sénat infernal.
A son conseil viennent les saintes âmes
De ces maris dévolus aux enfers,
Qui, dès longtemps, en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
L'un d'eux lui dit : Mon confrère et seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre altesse a fait l'expérience,

Occir sa femme est toujours le meilleur,
Mais las! seigneur, la vôtre est immortelle!
Je voudrois donc, pour votre sûreté,
Qu'un cadenas de structure nouvelle
Fût le garant de sa fidélité.
A la vertu par la force asservie,
Lors vos plaisirs borneront son envie;
Plus ne sera d'amant favorisé!
Eh! plût aux dieux que quand j'étois en vie,
D'un tel secret je me fusse avisé!
A ce discours les damnés applaudirent,
Et sur l'airain les cocus l'écrivirent.
En un moment, fers, enclumes, fourneaux
Sont préparés aux gouffres infernaux.
Tysiphoné, de ces lieux serrurière,
Au cadenas met la main la première!
Elle l'achève, et des mains de Pluton
Proserpina reçoit le triste don.
On m'a conté qu'essayant son ouvrage,
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié:
Que je vous plains! vous allez être sage.

Or ce secret, aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté,
Et depuis ce, dans Venise et dans Rome,
Il n'est pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui, pour garder l'honneur de sa maison,
N'ait en tout temps cadenas à foison.
Là, tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,
Met sous la clé la vertu de sa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté,
Chez les méchants on se gâte sans peine,
Et le galant vit fort à la romaine;
Mais son trésor est-il en sureté?
A ses projets l'amour sera funeste;
Ce dieu charmant sera notre vengeur,

Car vous m'aimez, et quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reste.

VOLTAIRE.

LE NŒUD COULANT

Jeune blondine aimoit jeune garçon;
Mais un vieillard l'acquit en hyménée
Pour ses écus, et, par force menée
Au sacrement, elle eut longue leçon
Sur ses devoirs. Il falloit voir le prêtre
La sermonner : Aimez bien votre maître;
C'est à lui seul que vous joint l'Éternel,
Par un saint nœud, par un nœud solennel,
Un nœud divin, le plus grand nœud du monde.
Elle en pâlit, encor plus son galant;
Mais en sortant, lui dit tout bas la blonde :
« Console-toi, ce n'est qu'un nœud coulant. »

GRÉCOURT.

LE GRAND ROI

Jeune et déjà despote, un Bourbon dont Voltaire
A, d'un crayon flatteur, tracé le caractère,
Souriait au récit qu'un de ses courtisans
Lui faisait du pouvoir des princes ottomans.
— Chez eux, le peuple est nul et, suivant leur envie,
Ils peuvent disposer des biens et de la vie.
Jamais de remontrance. Un seul signe fait loi.
— C'est ainsi, dit Louis, que l'on doit être roi.
— Mais, Sire, permettez . un semblable monarque
Ne meurt que rarement de la main de la Parque.

J'en vis étrangler trois. Le despote, à ces mots,
L'air sombre et glacial, tourne au conteur le dos.

Camus (*Amusements sérieux et badins*).

MON RÊVE

Air : *Avec les jeux dans le village*

Jeune Iris, pourriez-vous bien croire,
Ah ! que n'est-ce la vérité !
Ce que tous deux dans l'ombre noire,
Tour à tour nous avons été ?
Morphée en fermant ma paupière,
Fit de moi l'acier le plus doux ;
D'aimant vous étiez une pierre,
Et vous m'entraîniez après vous.

Ce dieu, par un doux stratagème,
De cet aimant fit un écho ;
J'étois couplet, je disois : j'aime,
Et vous me répétiez ce mot.
Par un caprice plus insigne,
Il me rendit petit poisson :
A mes yeux vous parûtes ligne,
Et je mordis à l'hameçon.

Le bon Morphée, à ma prière,
M'ayant fait voyager par eau,
Vous devîntes une rivière,
Et je vous fis porter bateau.
Le froid prît, vous voilà de glace,
Pour tirer parti de ce tour,
Sur deux semelles je pris place,
Et je patinois tout le jour.

Pour dernière métamorphose,
Devenu nectar des plus doux,

J'étois dans un vase de rose,
Iris, et je coulois pour vous.
Une goutte sur vous s'attache,
Vous étiez alors tout satin ;
A mon réveil j'ai vu la tache,
Mais j'ai cherché l'étoffe en vain.

BOUFFLERS.

HUITAIN

Jeune, j'aimai : ce temps de mon bel âge,
Ce temps si court, l'amour seul le remplit.
Quand j'atteignis la saison d'être sage,
Encor j'aimai ; la raison me le dit.
Me voici vieille, et le plaisir s'envole ;
Mais le bonheur ne me quitte aujourd'hui ;
Car j'aime encor, et l'amour me console :
Rien n'aurait su me consoler de lui.

Mme D'HOUDETOT.

L'EMBARRAS DU CHOIX

Jeune pucelle ayant deux amoureux,
Tant à son goût trouvoit ce couple d'homme
Que, prétendant les épouser tous deux,
A ce dessein elle écrivit à Rome.
Sur quoi : Prenez, lui dit quelque gaillard,
Celui qui mieux paroît mordre à la grappe,
Et l'autre, après, pour le faire cornard.
Besoin n'aura de dispense du pape.

Par DES BIES (*Passe-temps des Mousquetaires.*)

LA BONNE AVENTURE

Jeunes filles qui portez
Blonde chevelure,
L'amour vient de tous côtés
Rendre hommage à vos beautés!
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Longue souffrance en aimant
Est chose bien dure;
Mais lorsqu'un heureux amant
Plait au premier compliment;
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Voir sans obstacle un ami,
Bagatelle pure!
Mais pour un amant chéri,
Tromper tuteur et mari;
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Si l'amour, d'un trait malin,
Vous a fait blessure,
Prenez-moi pour médecin
Quelque joyeux boute-en-train.
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Suivons un penchant flatteur
Sans peur de murmure.
Est-il plus grande douceur
Que celle que donne au cœur
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

DANCOURT.

LA PREMIÈRE COUCHE

Jeune tendron, pour la première fois,
Goûtoit des fruits amers de l'hyménée :
La pauvre enfant se vit presqu'aux abois,
Quand mit au jour sa trop chère lignée.
L'époux, ému de la voir tant souffrir,
Lui dit : Ma chère, en honneur, je te jure,
Que, dans la suite, aimerois mieux mourir,
Qu'ainsi te faire endurer la torture.
La dame alors regardant son époux,
Lui repartit : Ah ! pourquoi jurez-vous ?
Faut-il que tant cela vous effarouche !
Je n'ai besoin de si grande pitié.
Chacun me dit qu'à la seconde couche,
Mal ne sera si vif de la moitié.

De Rochambeau.

TOUT UNE HISTOIRE

J'eus bien du bonheur un jour :
Je demandais son amour
A fillette blanche et rose,
Mam'zelle Rose !
— Mam'zelle Rose,
Me donna *la chose*.

Jules Choux.

LA MARCHANDE DE CONS

Parodie de l'Opéra de Zaïde

Je vends des cons
Bruns, noirs et blonds,

Châtains-mêlés,
Gris-pommelés,
Rasés,
Frisés,
Barbus,
Crépus,
Tondus,
Dodus,
Et peu fendus.

J'en ai d'unis
A juste prix;
D'autres, garnis
De clitoris,
Qui vont
Au fond,
Et vous le font!
Je garantis
Qu'ils sont petits,
Et, dans tous temps,
Je les reprends,
Quand les gens
Les trouvent trop grands!
Je vends, etc.

COLLÉ.

MAITRESSE COMME IL LA FAUT

Je veux avoir, et je l'aimerai bien,
Maîtresse libre et de façon gentille,
Qui soit joyeuse et de plaisant maintien,
De rien n'ait cure, et sans cesse frétille;
Qui sans raison toujours cause et babille,
Et n'ait de livre autre que son miroir;

Car ne trouver, pour s'ébattre le soir,
Qu'une maîtresse honnête, prude et sage,
En vérité, ce n'est maîtresse avoir;
C'est prendre femme, et vivre en son ménage.

J. B. Rousseau.

ÉPIGRAMME

Je veux mourir, nous dit Sylvie.
Avecque ma virginité.
C'est grand dommage, en vérité,
Que cette charmante beauté
Veuille sitôt perdre la vie.

De Cailly.

L'INCONSTANCE FIDÈLE

Je veux une femme accomplie,
Qui, pour plaire, se multiplie
Avec tant d'art et d'agrément,
Qu'on puisse éprouver, quand on l'aime,
Tous les plaisirs du changement,
Jusques dans la constance même.

J. B. Rousseau.

LE VOISIN

Air : *Eh ! qu'est-c' que ça m' fait à moi ?*

Je veux, voisin et voisine,
Quitter le ton libertin ;

J'ai pour oncle un sacristain,
Et pour sœur une béguine.
Mais le diable est bien fin ;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Mais le diable est bien fin :
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Paul, docteur en médecine,
Craint pour le fil de nos jours,
Que le vin et les amours,
N'usent trop tôt la bobine.
Eh! fi du médecin ;
Qu'en dites-vous, etc.

L'embonpoint de Joséphine
Fait demander ce que c'est ;
Moi, je crois que son corset
Lui rend la taille moins fine.
C'est l'effet du basin ;
Qu'en dites-vous, etc.

Mademoiselle Justine
Met au monde un gros poupon :
L'un dit que c'est un dragon,
L'autre un soldat de marine.
Je le crois fantassin ;
Qu'en dites-vous, etc.

Depuis peu, chez ma cousine
Qui jeûnait en carnaval,
Je vois certain cardinal,
Et trouve bonne cuisine :
Serait-il mon cousin?
Qu'en dites-vous, etc.

Une actrice qu'on devine,
Veut pour plaire à dix rivaux,

Inventer des coups nouveaux
Au doux jeu qui les ruine.
  C'est un fort beau dessein;
Qu'en dites-vous, etc.

Faut-il qu'une affreuse épine
Se mêle aux fleurs de Cypris !
Pour ce poison de Paris
Que n'est-il une vaccine!
  Cela serait divin;
Qu'en dites-vous, etc.

D'aucun mal, je l'imagine,
Notre quartier n'est frappé :
Là, point de mari trompé,
Point de femme libertine.
  C'est un quartier fort sain;
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
  C'est un quartier fort sain;
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

LES CORDELIERS DE CATALOGNE

NOUVELLE TIRÉE DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Je veux vous conter la besogne
Des cordeliers de Catalogne :
Besogne où ces frères en Dieu
Témoignèrent en certain lieu,
Une charité si fervente
Que mainte femme en fut contente
Et crut y gagner paradis.
Telles gens, par leurs bons avis,
Mettent à bien les jeunes âmes,
Tirent à soi filles et femmes,

Se savent emparer du cœur,
Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent, ainsi qu'on peut croire
Et qu'on verra par cette histoire.

•

Au temps que le sexe vivoit
Dans l'ignorance, et ne savoit
Gloser encor sur l'Evangile
(Temps à noter fort difficile),
Un essaim de frères dîmeurs,
Pleins d'appétit et beaux dîneurs,
S'alla jeter dans une ville
En jeunes beautés très fertile.
Pour des galants, peu s'en trouvoit;
De vieux maris, il en pleuvoit.
A l'abord, une confrérie
Par les bons pères fut bâtie.
Femme n'étoit, qui n'y courût,
Qui ne s'en mît, et qui ne crût
Par ce moyen être sauvée :
Puis, quand leur foi fut éprouvée,
On vint au véritable point.
Frère André ne marchanda point,
Et leur fit ce beau petit prêche :
« Si quelque chose vous empêche
D'aller tout droit en paradis,
C'est d'épargner pour vos maris
Un bien, dont ils n'ont plus que faire,
Quand ils ont pris leur nécessaire,
Sans que jamais il vous ait plu
Nous faire part du superflu.
Vous me direz que notre usage
Répugne aux dons du mariage :
Nous l'avouons; et, Dieu merci,
Nous n'aurions que voir en ceci,
Sans le soin de vos consciences.
La plus griève des offenses,

C'est d'être ingrate ; Dieu l'a dit :
Pour cela Satan fut maudit.
Prenez-y garde ; et de vos restes
Rendez grâce aux bontés célestes,
Nous laissant dîmer sur un bien
Qui ne vous coûte presque rien.
C'est un droit, ô troupe fidèle !
Qui vous témoigne notre zèle ;
Droit authentique et bien signé,
Que les papes nous ont donné ;
Droit enfin, et non pas aumône :
Toute femme doit en personne
S'en acquitter trois fois le mois
Vers les frères Catalanois.
Cela fondé sur l'Écriture :
Car il n'est bien dans la nature
(Je le répète, écoutez-moi !)
Qui ne subisse cette loi
De reconnoissance et d'hommage.
Or, les œuvres de mariage
Étant un bien, comme savez,
Ou savoir chacune devez,
Il est clair que dîme en est due.
Cette dîme sera reçue
Selon notre petit pouvoir :
Quelque peine qu'il faille avoir,
Nous la prendrons en patience :
N'en faites point de conscience ;
Nous sommes gens, qui n'avons pas
Toutes nos aises ici-bas.
Au reste, il est bon qu'on vous dise
Qu'entre la chair et la chemise
Il faut cacher le bien qu'on fait :
Tout ceci doit être secret
Pour vos maris et pour tout autre.
Voici trois mots d'un bon apôtre,
Qui sont à notre intention :

Foi, charité, discrétion. »

Frère André, par cette éloquence,
Satisfit fort son audience,
Et passa pour un Salomon :
Peu dormirent à son sermon.
Chaque femme, ce dit l'histoire,
Garda très-bien dans sa mémoire,
Et mieux encor dedans son cœur,
Le discours du prédicateur.
Ce n'est pas tout, il s'exécute :
Chacune accourt; grande dispute
A qui la première paiera :
Mainte bourgeoise murmura
Qu'au lendemain on l'eût remise.
La gent qui n'aime pas la bise,
Ne sachant comme renvoyer
Cet escadron prêt à payer,
Fut contrainte enfin de leur dire :
« De par Dieu, souffrez qu'on respire !
C'en est assez pour le présent ;
On ne peut faire qu'en faisant.
Réglez votre temps sur le nôtre ;
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre :
Tout avec ordre ; et, croyez-nous,
On en va mieux quand on va doux. »
Le sexe suit cette sentence :
Jamais de bruit pour la quittance,
Trop bien quelque collation,
Et le tout par dévotion ;
Puis, de trinquer à la commère,
Je laisse à penser quelle chère
Faisoit alors frère Frapart.
Tel d'entre eux avoit pour sa part
Dix jeunes femmes bien payantes,
Frisques, gaillardes, attrayantes :
Tel au douze et quinze passoit ;

Frère Roch, à vingt se chaussoit.
Tant et si bien, que les donzelles,
Pour se montrer plus ponctuelles,
Payoient deux fois assez souvent :
Dont il avint que le couvent,
Las enfin d'un tel ordinaire,
Après avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou six mois entiers,
Eût fait crédit bien volontiers :
Mais les donzelles, scrupuleuses,
De s'acquitter étoient soigneuses,
Croyant faillir, en retenant
Un bien à l'Ordre appartenant.
Point de dîmes accumulées.
Il s'en trouva de si zélées,
Que par avance elles payoient.
Les beaux-pères n'expédioient
Que les fringantes et les belles,
Enjoignant aux sempiternelles
De porter en bas leur tribut;
Car, dans ces dîmes de rebut,
Les lais trouvoient encore à frire.
Bref, à peine il se pourroit dire
Avec combien de charité
Le tout étoit exécuté.

Il avint qu'une de la bande,
Qui vouloit porter son offrande,
Un beau soir, en chemin faisant,
Et son mari la conduisant,
Lui dit : « Mon Dieu! j'ai quelque affaire
Là-dedans avec certain frère;
Ce sera fait dans un moment. »
L'époux répondit brusquement :
« Quoi? quelle affaire? Êtes-vous folle?
Il est minuit, sur ma parole !
Demain vous direz vos péchés :

Tous les bons pères sont couchés.
— Cela n'importe, dit la femme.
— Hé, par Dieu, si, dit-il, madame,
Je tiens qu'il importe beaucoup.
Vous ne bougerez pour ce coup.
Qu'avez-vous fait? et quelle offense
Presse ainsi votre conscience?
Demain matin, j'en suis d'accord.
— Ah! monsieur, vous me faites tort,
Reprit-elle; ce qui me presse,
Ce n'est pas d'aller à confesse,
C'est de payer, car, si j'attends,
Je ne le pourrai de longtemps;
Le frère aura d'autres affaires.
— Quoi payer? — La dîme aux bons pères.
— Quelle dîme? — Savez-vous pas?
— Moi, je le sais! — C'est un grand cas,
Que toujours femme aux moines donne...
— Mais cette dîme, ou cette aumône,
La saurai-je point, à la fin?
— Voyez, dit-elle, qu'il est fin!
N'entendez-vous pas ce langage?
C'est des œuvres de mariage.
— Quelles œuvres? reprit l'époux.
— Eh! là! monsieur, c'est ce que nous...
Mais j'aurois payé depuis l'heure,
Vous êtes cause qu'en demeure
Je me trouve présentement,
Et cela, je ne sais comment,
Car toujours je suis coutumière
De payer toute la première. »

L'époux, rempli d'étonnement,
Eut cent pensers en un moment;
Il ne sut que dire et que croire.
Enfin, pour apprendre l'histoire,
Il se tut, il se contraignit;

Du secret, sans plus, se plaignit;
Par tant d'endroits tourna sa femme,
Qu'il apprit que mainte autre dame
Payoit la même pension :
Ce lui fut consolation.
« Sachez, dit la pauvre innocente,
Que pas une n'en est exempte :
Votre sœur paie à frère Aubry;
La Baillie au père Fabry;
Son Altesse à frère Guillaume,
Un des beaux moines du royaume.
Moi, qui paie à frère Girard,
Je voulois lui porter ma part. »
Que de maux la langue nous cause!
Quand ce mari sut toute chose,
Il résolut premièrement
D'en avertir secrètement
Monseigneur, puis les gens de ville.
Mais comme il étoit difficile
De croire un tel cas dès l'abord,
Il voulut avoir le rapport
Du drôle à qui payoit sa femme.
Le lendemain, devant la dame,
Il fait venir frère Girard,
Lui porte à la gorge un poignard,
Lui fait conter tout le mystère.
Puis, ayant enfermé ce frère
A double clef, bien garrotté,
Et la dame d'autre côté,
Il va partout conter sa chance.
Au logis du prince, il commence;
Puis il descend chez l'échevin;
Puis il fait sonner le tocsin.
Toute la ville en est troublée;
On court en foule à l'assemblée,
Et le sujet de la rumeur
N'est point su du peuple dlmeur.

Chacun opine à la vengeance.
L'un dit qu'il faut en diligence
Aller massacrer ces cagots;
L'autre dit qu'il faut de fagots
Les entourer dans leur repaire,
Et brûler gens et monastère;
Tel veut qu'ils soient à l'eau jetés,
Dedans leurs frocs empaquetés,
Afin que cette pépinière,
Flottant ainsi sur la rivière,
S'en aille apprendre à l'univers
Comment on traite les pervers.
Tel invente un autre supplice,
Et chacun selon son caprice;
Bref, tous conclurent à la mort.
L'avis du feu fut le plus fort.
On court au couvent tout à l'heure;
Mais, par respect de la demeure,
L'arrêt ailleurs s'exécuta;
Un bourgeois sa grange prêta.
La penaille, ensemble enfermée,
Fut en peu d'heures consumée,
Les maris sautant à l'entour,
Et dansant au son du tambour.
Rien n'échappa de leur colère,
Ni moinillons, ni béat père,
Robes, manteaux, coqueluchons,
Tout fut brûlé comme cochons,
Tous périrent dedans les flammes.
Je ne sais ce qu'on fit des femmes.
Pour le pauvre père Girard,
Il avait eu son fait à part.

LA FONTAINE.

A UNE DAME SOLLICITEUSE

Je viens d'apprendre ce matin,
Et cet avis est très certain,
Que le roi, de sa grâce,
Eh bien !
Ordonne qu'on vous fasse,...
Vous m'entendez bien.

Qu'on vous fasse au trésor royal,
Toucher de ce puissant métal,
Qui de la plus farouche,
Eh bien !
Fait qu'aisément l'on touche,
Vous m'entendez bien.

Jupin, aux amours dévoué,
Par ce métal, chez Danaé,
Sût gagner la cohorte,
Eh bien !
Qui défendait la porte,
Vous m'entendez bien.

Cette cohorte était, dit-on,
L'honneur, la vertu, la raison.
Mais une honnête somme,
Eh bien !
La sût adoucir comme...
Vous m'entendez bien.

Malheur à l'amant indigent.
Quant à moi qui n'ai point d'argent
Pour fléchir une ingrate,
Eh bien !
A loisir je me gratte...
Vous m'entendez bien.

Pour n'être point trop ennuyeux,
Je vais vous faire mes adieux.
Bon vêpres je vous donne,
Eh bien!
Et suis plus que personne,
Vous m'entendez bien.

VERGIER.

COMPLAINTE DE L'HOMME-FEMME

AIR : *de Fualdès*

Je viens de lire avec âme,
L'*Homme-femme* de Dumas.
Depuis cett' lecture, hélas!
Je n' suis plus ni homme, ni femme.
Je me tâte et je sens bien....
Je sens... que je n' sens plus rien.

Il nous apprend, par exemple,
Qu' les femm's subiss'nt maint chang'ment.
D'abord et premièrement,
Elles sont femmes du temple,
En second, femm's de foyer,
Femm's de la rue en dernier.

La femme du temple est courue,
Et dès qu'ell' vient de s' marier,
Ell' passe femm' de foyer,
Et devient femm' de la rue,
Quand elle a pris un amant,
C' qui lui arriv' journell'ment.

L'auteur dit que c'est l'usage,
Qu' la femme était née, hélas !

Pour changer d'homm' comm' de bas;
Et qu' les lois du mariage
N'ont vraiment pas l' sens commun
De n' lui en permettre qu'un.

Elle est née pour êtr' noceuse :
C'est de ce point de départ,
Qu'Alexandre Dumas part,
Pour la vouloir vertueuse.
On ne peut, assurément,
Raisonner plus logiqu'ment.

D'abord, il nous montre comme
L'homme se conduit bêt'ment.
Il prouve que, journell'ment,
C' que fait la femm' dépend d' l'homme;
Et vrai, j' m'en doutais déjà
Bien avant d'avoir lu ça.

S'il faut en croire ce livre,
Quand, pour la première fois,
Même au mari de son choix,
La pauvre femme se livre,
Pour elle c'est un moment
Dénué de tout agrément.

Et que fait-elle en cachette
Pendant ce moment fatal?
Trouvant son mari brutal,
Laid, cruel et même bête,
Maligne, ell' se dit à part :
Tu me pay'ras ça plus tard!

Dumas dit qu'il est deux hommes :
L'homm' qui sait, l'homm' qui n' sait pas.
Voyez dans quel embarras
Depuis ce temps-là nous sommes!

Que faut-il savoir, hélas !
Pt'-être que lui-même ne l' sait pas.

S'il le savait, d' nous instruire
Il se ferait un devoir.
Donc, il ne doit pas savoir....
D'ailleurs il a soin d' nous dire
Qu' ceux qui sav'nt sont ici-bas
Trompés comme ceux qui n' sav'ent pas.

Ce n'est pas seul'ment d' la femme
Que doute Alexandre l' Grand ;
Son livre encor nous apprend
Qu' très peu d'hommes ont une âme.
Sur cent hommes, Dumas fils
N'en compte que cinq ou six.

Et pourtant il se proclame
Rempli de dévotion...
Eh bien ! la religion
A chaque homme, donne une âme.
Oh ! mon Dieu, qu'est-ce qu'a raison
De Dumas ou d' la religion ?

Moi, j' crois qu' c'est Dumas — Ah ! dame
Tout c' qu'on voit, tout c' qu'on entend
Prouve assez à chaque instant
Qu' beaucoup d'hommes n'ont pas d'âme.
Témoins... mais, comme Dumas,
Prudemment, n' les nommons pas.

Et revenons à la femme
Qui, dès son premier enfant,
A son pauvr' mari défend
De lui parler de sa flamme ;
Ce qui, dans mainte occasion,
Lui cause une privation.

Mais v'là la question, en somme,
Quand un' femm' nous fait, hélas !
C' qu' Hélèn' fit à Ménélas,
Et mam' Du Bourg à son homme,
Devons-nous la tuer, ou
Ne lui rien faire du tout ?

A la fin de son ouvrage,
Alexandre Dumas fils
Profite qu'il n'a pas d' fils
Pour lui tenir ce langage :
Marie-toi, tu s'ras heureux ;
N'te marie pas, tu f'ras mieux.

Mais enfin, d'un' femm' du temple
Si tu deviens le mari,
Afin d'en être chéri,
Tâch' de lui donner l'exemple,
Et sois digne d' partager
Son bouquet d' fleurs d'oranger.

Pour peu qu' tu la ravigotes,
Sois sage en te mariant ;
Et même après, mon enfant,
Ne fréquent' pas les cocottes.
Evit' de telles amours ;
A l'homme il en cuit toujours.

Qu'elle ait toute ta tendresse.
N' la quitt' pas. Suis-la partout ;
Même à l'église, et surtout
Qu'ell' n'aille pas à confesse !
Pour savoir tout c' qu'elle pensera,
Toi-même confesse-là.

Et si, malgré tant de peines,
Après tant d' privations,

Ell' cédait à ses passions....
Ne pouvant rompre tes chaînes,
Si tu la surprends, — voilà
Le grand mot lâché : — Tu'-là !

IMMORALITÉ

Mais sapristi ! c'est contraire
A la r'ligion que vous suivez
Jésus, que vous approuvez,
Sauva la femme adultère
Et jamais il ne pensa
Qu'on mérit' la mort pour ça.

D' plus, il faut qu'un homm' conduise
Sa femme au confessionnal.
Qu' ce soit bien ou qu' ce soit mal,
C'est les command'ments de l'Église.
Un mari mêm' tonsuré,
Ne remplac' pas un curé.

CLAIRVILLE.

LA CONFESSION

LA PÉNITENTE

Je viens devant vous,
A deux genoux,
Je viens, mon père,
En dévotion,
Vous faire ma confession.
Pour amant j'ai le jeune Valère.
Ah ! qu'il m'a su plaire !
Il vint l'autre jour
M'entretenir sur la fougère ;
Il vint l'autre jour
Me tenir cent propos d'amour.

LE DIRECTEUR

Que vous disait donc le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA PÉNITENTE

Il me comparait
A la déesse de Cythère,
Et ce qu'il disait,
Dans ses yeux mon cœur le lisait.

LE DIRECTEUR

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA PÉNITENTE

Il me prit la main
De la plus galante manière,
Et, d'un air lutin,
Le fripon la baisa soudain.

LE DIRECTEUR

Que fit ensuite, etc.

LA PÉNITENTE

De son autre main
Il ne resta pas sans rien faire,
De son autre main
Il osa caresser mon sein.

DE DIRECTEUR

Que fit ensuite, etc.

LA PÉNITENTE

Il m'apprit un jeu
Où l'esprit n'est pas nécessaire;
Il m'apprit un jeu
Où je me sentis toute en feu.

LE DIRECTEUR

Que fit ensuite, etc.

LA PÉNITENTE

Il recommença
De nouveau ce tendre mystère!
Il recommença,
Et je me plûs fort à cela.

LE DIRECTEUR

Que fit ensuite, etc.

LA PÉNITENTE

Il fut se cacher
Dans un bois sombre et solitaire,
Il fut se cacher
Et moi je courus l'y chercher.

LE DIRECTEUR

Que fit ensuite, etc.

LA PÉNITENTE

A son air confus,
Quoique je ne sois qu'écolière,
Bientôt je connus
Que ce jeu ne lui plaisait plus.

LE DIRECTEUR

N'est-ce pas ce qui vous désespère?
Répondez, ma chère.

DA PÉNITENTE

Dans mon déplaisir,
Hélas! ce n'est qu'à vous, mon père,
Dans mon déplaisir,
Qu'il m'est permis de recourir.

LE DIRECTEUR

Ma sœur, je ne puis vous satisfaire.
Il vous faut un frère
Jeune et vigoureux,
Fort et nerveux,
Prêt à bien faire.
Je vois dans vos yeux
Que vous me trouveriez trop vieux.

Qu'on m'appelle de ce monastère
Le plus digne frère.
Son secret est sûr.
Il vous consolera, ma chère.
Son secret est sûr.
Allez, partez ; *remittuntur*.

(*Chansonnier françois*, XIVe recueil. 1774.)

LE GRENIER

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons.
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
De francs amis et l'amour des chansons.
Bravant le monde, et les sots et les sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux, je montais six étages,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
Là fut mon lit, bien chétif et bien dur.
Là fut ma table, et je retrouve encore,
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon jeune âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le temps,

Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Lisette ici doit surtout apparaître.
Vive, jolie, avec un frais chapeau.
Déjà sa main, à l'étroite fenêtre,
Suspend son châle en guise de rideau.
Sa robe aussi va parer ma couchette.
Respecte, amour, ses plis longs et flottants.
J'ai su depuis qui payait sa toilette.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

A table, un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur,
Quand jusqu'à nous monte un cri d'allégresse,
A Marengo Bonaparte est vainqueur.
Le canon gronde, un autre chant commence.
Nous célébrons tant de faits éclatants.
Les rois jamais n'envahiront la France.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.
Oh ! qu'ils sont loin, ces jours tant regrettés.
J'échangerais ce qu'il me reste à vivre,
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

BÉRANGER.

OUI ET NON

Je viens vous consulter, compère
Sur un point des plus délicats :

Je veux me marier, Lucas;
Me conseillez-vous de le faire?
— Eh! oui, mariez-vous, Colas.
— Si j'allais faire une sottise?
Si, quand j'aurai sauté le pas,
J'en allais enrager tout bas!
Parlez-moi donc avec franchise.
— Eh bien, ne vous mariez pas.
— J'en ai cependant grande envie;
Mon amoureuse est si jolie!
C'est Babet, la fille à Thomas;
Morgué! je l'aime à la folie.
— Ah! ah! mariez-vous, Colas.
— Oui! mais de ma femme peut-être,
Un grivois lorgnant les appas...
J'honore les cocus, Lucas,
Mais pour rien je ne voudrais l'être.
— Oh! ne vous mariez donc pas.
— Fort bien, les bras croisés, je gèle,
La nuit, tout seul entre deux draps:
Si j'avais Babet dans mes bras,
Jarny! je pense qu'avec elle,
Je ne... — Mariez-vous, Colas.
— Mais, si Babet du haut en bas
Me traite, et fait le diable à quatre,
Moi, qui n'aime pas les débats,
Je serai forcé de la battre.
— J'entends. Ne vous mariez pas.
— Aussi quel plaisir quand on baise
Deux ou trois marmots gros et gras
De sa façon!... J'en mourrais d'aise.
— Allons! mariez-vous, Colas.
— Mais, si ma femme, trop féconde,
En mettait dix ou douze au monde,
Voici bien un autre embarras!
— Peste! ne vous mariez pas.
— Ecoutez donc, Lucas, j'espère

Que, quand je serai vieux et las,
Ces enfants nourriront leur père.
— C'est vrai. Mariez-vous, Colas.
— Mais la mort, qui frappe à toute heure,
N'a qu'à me rendre veuf... hélas!
Compère, il faudra que j'en meure.
— Parbleu! ne vous mariez pas :
Adieu. — Peste du gros Lucas!
Or çà, messieurs les avocats,
Conseillez-moi donc, je vous prie ;
A loisir discutez le cas :
En attendant, je me marie.

COLLIN D'HARLEVILLE.

LA FEMME COMPATISSANTE

Je viens vous conter mon chagrin,
Dit Perrette à son médecin ;
Mon mari devient asthmatique.
Notre Esculape lui réplique :
Rassurez-vous, on voit cette espèce de gens
Souffrir beaucoup, mais vivre très longtemps.
Pour s'en débarrasser il faut qu'on les assomme.
Perrette aussitôt s'écria :
Monsieur, faites que mon pauvre homme
Souffre le moins qu'il se pourra!

HOUILLIER DE St-RÉMY.

LA FUITE DE L'AMOUR

Je vois déjà se déployer tes ailes,
Amour, adieu! mon bel âge est passé.

D'un air moqueur les grâces infidèles,
Montrent du doigt mon réduit délaissé.
S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes,
Savais-je, hélas! que tu m'en punirais?
Ah ! plus, amour, tu nous causes de larmes,
Plus quand tu fuis tu laisses de regrets.

Je reposais du sommeil de l'enfance
Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts.
Dans la beauté j'adorais ta puissance
Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.
Si jeune encor, j'ignorais tes alarmes,
Tes sombres feux, le poison de tes traits.
Ah ! etc.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie,
Tous les baisers que Rose me donna;
Mais non les pleurs versés pour Eulalie,
Non les soupirs perdus près de Nina.
Pour bien aimer, l'une avait trop de charmes,
Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets.
Ah! etc.

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire.
Fuis! car déjà tu souris de pitié.
De mes ennuis pénétrant le mystère,
Les bras tendus vers moi vient l'amitié.
Pour l'éloigner fais luire encor tes armes;
Ses soins sont doux, mais j'en abuserais,
Car plus, amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

BÉRANGER.

LAÏS

Je vois, disoit un jour la fameuse Laïs,
Que l'on vante partout nos savants et nos sages.
On dit qu'aux passions ils ne sont point soumis,
Que du vice ils sont ennemis,
Et qu'enfin ces grands personnages
Distingués des hommes communs,
Hors la seule vertu ne trouvent rien d'aimable.
Je le crois ; cependant rien n'est plus véritable
Qu'ils frappent à ma porte aussi souvent qu'aucuns.

BARATON.

LE REPENTIR

Je voudrois, à mon âge,
(Il en seroit tems)
Être moins volage
Que les jeunes gens,
Et mettre en usage,
D'un vieillard bien sage,
Tous les sentimens.
Je voudrois, du vieil homme,
Être séparé :
Le morceau de pomme
N'est pas digéré.
Gens de bien, gens d'honneur,
A votre savoir faire
Je livre mon cœur ;
Mais laissez entière,
Et libre carrière
A ma belle humeur.

DE COULANGES (à 80 ans).

JE VOUDRAIS ÊTRE CHIEN

Je voudrais être chien,
Car, du soir au matin,
Je pourrais me sucer la pine.

Franchement, Dieu, lorsqu'il nous fit,
Nous a bougrement mal construit ;
C'est surtout lorsqu'il fit l'échine.
Les quadrupèdes ont les reins
Bien plus souples que les humains.
Je voudrais être chien, etc

Les largues nous pompent le nœud,
Mais nous nous le pomperions mieux,
Si, comme la race canine,
Nous pouvions, sans gêne et sans mal,
Nous gamahucher le canal.
Je voudrais être chien, etc.

Les hommes, lorsqu'ils ont foutu
A double couillon rabattu,
Se lavent dans une terrine.
En cela, moins bêtes que nous,
Les chiens se lèchent ; c'est plus doux.
Je voudrais être chien, etc.

Avec mon nez, bien qu'il soit long,
Je ne puis me fair' postillon,
Et voilà ce qui me chagrine.
Avant ma mort, j'aurais voulu
Foutre mon nez dans l' trou d' mon cul.
Je voudrais être chien,
Car, du soir au matin,
Je pourrais me sucer la pine.

Dumoulin-Darcy.

L'AMATEUR DE MUSIQUE

Je voudrais, ma belle brunette,
Voyant votre sein rondelet,
Jouer dessus de l'épinette,
Et, au dessous, du flageolet.

(Parnasse satyrique.

LE JUBILÉ

Je voulais, en homme sage,
Au jubilé, selon l'usage,
Faire mes dévotions.
Suivant l'ordre du Saint-Père,
J'avais commencé de faire
Trois ou quatre stations.
Allant d'église en église;
Quand d'un air de convoitise
Une catin m'aborda.
A cette attaque imprévue,
D'abord je baissai la vue,
Mais le diable me tenta.
Je la conduisis chez elle,
Et j'y fus de la donzelle
Passablement régalé.
Si bien qu'en cet exercice,
J'ai perdu le jubilé
Et gagné la chaudepisse.

GRÉCOURT.

DÉCLARATION

Je vous aime de bonne foi;
Mais, quand l'Amour à vous me donne,
Pourquoi refuser d'être à moi,
Si votre père ne l'ordonne?
Églé, rompons dès aujourd'hui :
J'aimerais mieux, Dieu me pardonne,
Vous devoir au diable qu'à lui.

REGNIER DESMARAIS.

LA DIFFICULTÉ VAINCUE

Je vous aime et vous m'estimez,
J'en suis à ce régime.
Depuis un an vous m'assommez,
Iris, de votre estime.
Aimez, aimez, belle Iris, aimez.
L'amour est-il un crime?

Votre œil est tendre, il est humain,
Promet-il sans qu'il tienne?
Non, je suis dans le bon chemin;
Que l'amour m'y maintienne!
Je tiens, je tiens, je tiens votre main
Et vous serrez la mienne.

— Monsieur, je ne vous serre rien,
Je le sais bien, peut-être!
Mais, fi, l'horreur! ah! quel maintien!
J'apprends à vous connaître.
Eh bien! eh bien! arrêtez! eh bien!
C'est un monstre; ah! le traître!

— Je touche à ma félicité,
Et vous l'avez voulue.
Quoi! serais-je encor arrêté
Quand vous êtes rendue?
Je sens, je sens la difficulté,
Mais la voilà vaincue!

COLLÉ.

RAISON DE L'AMITIÉ DES FEMMES

POUR LES MOINES

J'interrogeois un moine à barbe grise,
Et lui disois : Pourquoi l'œuvre de chair
Plait-elle au sexe avec les gens d'Eglise
Mieux qu'avec nous? — Eh! de par Lucifer,
Dit le paillard, il n'est rien de plus clair.
Voyez-vous pas que ces races maudites
Toujours au cul brûlent du feu d'enfer,
Et que, pour ce, il faut couilles bénites?

(Légende joyeuse. 1764, I, 81.)

LA NOCE DE MADEMOISELLE GIBOU

(Parlé.) Madame Pochet et mademoiselle sa fille, jeune personne qui fait ses études pour débuter dans la danse à l'Opéra, ont été invitées au mariage de Mlle Gibou, fille d'une fruitière du quartier. Mme Pochet, encore fatiguée des plaisirs de la veille, descend pour chercher des provisions. Elle fait à la laitière le récit détaillé de tout ce qui s'est passé à la noce et s'exprime en ces termes :

J' n'en peux pus, c'te gueus' de mariage
M'a cassé les jamb's et les bras.

Danser toute la nuit-z-à mon âge,
L' lendemain, l'on ne peut plus faire un pas.
Mais j' m'en suis donné-z-un' fièr' bosse.
J'ai bu comme quéqu'un qu'à l' moyen.
Ah! qu' c'était bien! ah! qu' c'était bien!

(Parlé.) Dieux! laitière, que c'était bien!

Quel plaisir d'aller à la noce,
Surtout quand il n'en coûte rien! } *(bis)*
Quel plaisir! quel plaisir! surtout quand il n'en coûte rien.

Faut qu' mam' Gibou soye généreuse
Pour donner un pareil repas.
Sa pauvr' fill' mérite d'êt' heureuse,
Ou ben c'est qu' je n' m'y connais pas.
Jusqu'aux oranges dans son écosse,
Au dessert, il ne manquait rien.
Ah! qu' c'était bien! Dieu! qu' c'était bien.

(Parlé.) On peut dire que c'était un repas bien satisfaisant en légumes, salade et toutes sortes de fricots.

Quel plaisir, etc.

J'avais n'emprunté d' la portière
Un chapeau qu' mamselle Badouillard
Ly avait donné la s'main' dernière,
Pour la pein' qu'elle l'attend si tard.
Avec ça qu' ma fille est précoce;
Ça r'levait fièrement son maintien.
Qu'elle était bien! qu'elle était bien!

(Parlé.) Ah! laitière, qu'elle était belle. Palmyre, fraîche comme la rose, y' m' semblait qu' je m' voyais à son âge.

Quel plaisir, etc.

La mariée était dans un fiacre,
Ous que j'étais à son côté;

Ell' brillait comme un morceau d'nacre,
J'étais mis' comme une volupté.
Qu' c'est donc bon d'aller en carrosse!
On s'sent rouler, ça fait du bien.
Ah! qu' j'étais bien! ah! qu' j'étais bien!

(Parlé.) Dieux! comme j'étais à mon aise! j' m'étendais là d'dans quasiment comm' un' princesse.

Quel plaisir, etc.

Y a du poulet qu'a mis d' la graisse
A la poch' de mon tablier;
Car j'ai z'évu la maladresse
De n' pas l'serrer dans du papier.
Mais tant pir', ça s'lave ou ça s'brosse;
J' m'ai régalé, je n' connais rien.
Ah! qu' c'était bien! Dieux! qu' c'était bien!

(Parlé.) Y avait un très fort civet de sept lapins, et des vrais, j'ai vu les têtes!

Quel plaisir, etc.

La mèr' Gavet qu'est si godiche
Avec son bonnet rapiesté,
Avait n'amené son chien caniche
Qu'incommodait la société.
C'était vraiment une chose atroce!
Y a des gens qui ne respectent rien!
Mais à ça près, c'était fort bien.

(Parlé.) Ah! que c'te femm' là est bête avec son chien; n'y a pas d'bon sens. Elle y a fait manger au moins pour quatre personnes.

Quel plaisir, etc.

L' bal était beau, mais ce que je r'grette
Et c' qu'on aurait bien pu d'mander,

C'est l' violon z'et la clarinette
Qui n'ont pas voulu s'accorder.
L'un nous f'sait danser : *Roul' ta bosse,*
Et l'autr' l'air : *Ça vous va t'y bien.*
Mais à ça-près, Dieux ! qu' c'était bien !

(*Parlé.*) Voyez-vous, laitière, y faut croire que les musiciens eusse un peu trop bu. Pas moins, j'ai dansé tout d' même avec le garçon d' mam' Frémin, qu'est pompier... vous savez...

Quel plaisir, etc.

Mais faut qu' je r'monte chez ma fille,
Car v'là bientôt l'heur' de sa l'çon.
Qu'elle a bon cœur ! qu'elle est gentille !
Elle dans', c'est comm' un p'tit poisson.
Si j' voulais, l' fils à monsieur Josse
L'épous'rait sans qu' j'y mett' du mien...
Et p'tét' qu'un jour ça s'pourra bien.

(*Parlé.*) Vous savez ? l' fils de M. Josse, le dégraisseur ; un bon p'tit enfant, très rangé, et qui mord joliment à la tâche. C'est des gens qui ont du certain pour l'avenir. Ils f'ront de la dépense ; ça fait que j' pourrai dire, le jour du mariage de ma fille, comme aujourd'hui :

Quel plaisir, etc.

JAIME.

LE GALANT ET ISABEAU

Joli tendron, sur l'herbette couché,
Laissoit voir un charmant corsage :
Un beau galant, par ses yeux alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Eh, bonjour, charmante Isabeau,
Que vous avez d'appas, que votre corps est beau !

Avec ce parfait assemblage,
Si votre humeur n'est point sauvage,
Vous êtes le phénix des belles de ces bois.
A ces mots, Isabeau ne se sent pas de joie;
Et, soit par faiblesse ou par choix,
Elle devient du jeune amant la proie.
Le galant refroidi, lui dit : Mon petit cœur,
Sachez que tout flatteur
Vit aux dépens de celle qui l'écoute.
Cette leçon déplut beaucoup sans doute.
Le tendron honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Mme Vatry (*Amusements du cœur*, etc. 1741)

LYCORIS

EN COLÈRE CONTRE L'AMOUR

Jupiter, prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour;
Donne : que je réduise en poudre,
Le temple où j'ai connu l'amour.

Alcide, que ne suis-je armée,
De ta massue ou de tes traits,
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un Dieu que je hais!

Médée, enseigne-moi l'usage
De tes plus noirs enchantemens;
Formons pour lui quelque breuvage
Egal au poison des amans.

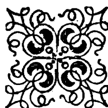
Ah! si, dans ma fureur extrême,
Je tenais ce monstre odieux....

Le voici, lui dit l'Amour même,
Qui soudain parut à ses yeux.

Venge-toi, punis, si tu l'oses.
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roses
Pour corriger le jeune Amour.

On dit même que la bergère,
Dans ses bras n'osait le presser;
Et frappant d'une main légère,
Craignait encor de le blesser.

GENTIL BERNARD.





LES MÉRITES DE L'ABBÉ MAURY

L'abbé Maury n'a point l'air impudent;
L'abbé Maury n'a point le ton pédant;
L'abbé Maury n'est point homme d'intrigue;
L'abbé Maury n'aime l'or ni la brigue;
L'abbé Maury n'est point un envieux;
L'abbé Maury n'est point un ennuyeux;
L'abbé Maury n'est cauteleux ni traître;
L'abbé Maury n'est point un mauvais prêtre;
L'abbé Maury du mal n'a jamais ri;
Dieu soit en aide au bon abbé Maury!

Ecouchard Le Brun.

L'AUMONIER ACCOMMODANT.

L'abbé Prévôt, le romancier,
Sollicitait près d'une Altesse
L'honneur d'être son aumônier.
— L'abbé, je n'entends point de messe.
— Nous serons d'accord sur ce point,
Répartit l'autre avec finesse;
Car, monseigneur, je n'en dis point.

Bruzen de la Martinière.

L'HONNÊTE FEMME

ENNEMIE DU CLERGÉ

L'abbé, si je ne me rends pas
Vous savez bien pourquoi : c'est que
Vous voilà prêtre, et dans le cas
De devenir évêque ;
Déjà je vous en trouve la
Mine majestueuse.
Ne parlons donc plus de cela,
Je suis vertueuse !

Quand vous me promîtes, un jour
D'abjurer vos séminaires,
Je vous accordai de l'amour
Tous les préliminaires.
Vous auriez eu tout le surplus,
Sans cette robe affreuse.
Allez chanter vos *premus ;*
Je suis vertueuse !

Oh ! tenez-vous, monsieur l'abbé,
Je m'en vais prendre la mouche.
Vous m'avez encor dérobé
Ce baiser sur la bouche ?
Cette façon de baiser là
Est trop voluptueuse ;
Je ne veux plus souffrir cela :
Je suis vertueuse !

Ces libertés, je les bannis
Du ressort des gens d'église.
Comment ! vos vilains doigts bénis
Tentent quelqu' entreprise !
Finissez ce petit jeu-là ;
Il me rend furieuse.

Je ne veux plus souffrir cela :
Je suis vertueuse !

Il cesse... et c'est pour faire mieux ;
Son impertinence augmente :
Celle qu'il me met sous les yeux
Est encor plus saillante.
Il croit son idée en cela
Vraiment ingénieuse ;
Mais, l'abbé, je vous plante là :
Je suis vertueuse !

Je fuis... ciel ! j'ai fait un faux pas !
Ah ! le juif en profite !
Comment me dérober des bras
De ce chien de lévite ?
L'abbé, de grâce ! holà ! holà !
La chose est monstrueuse !
Ah ! malgré moi, que sens-je là ?
Je suis vertueuse !

COLLÉ.

LA BELLE BOURBONNAISE

Chanson chantée par Mlle Déjazet dans : LES PRÉS SAINT-GERVAIS.

La belle Bourbonnaise,
La fille de Nicaise, (*bis.*)
Elle est mal à son aise,
Ell' pousse des hélas !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Pour lui venir en aide,
Chacun offre un remède,
C'est l'eau froid', c'est l'eau tiède !....

C'est ceci, c'est cela.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
C'est l'eau froid', c'est l'eau tiède!...
C'est ceci, c'est cela.

On cherche par la ville
Un médecin habile. (*bis*)
Il s'écrie : c'est la bile ;
Nous allons purger çà.
Ah! ah! ah! ah!
Un autre qui ricane
Dit tout bas : — C'est un âne!
Ni purge, ni tisane...
C'est le sang, saignons-la...
Ah! ah! etc.

Mais tout à coup, silence!...
Un troisième s'avance, (*bis*)
D'énorme corpulence,
Et des ch'veux jusque-là.
Ah! ah! ah! ah!
— V'là ma fille, dit le père,
Docteur, qu'allez-vous faire?
— Commencez par vous taire,
Et magnétisons-la!
Ah! ah! etc.

La belle Bourbonnaise
Saute en l'air, très à l'aise! (*bis*).
En s'écriant : — C'est Blaise!
Ah! maman! ah! papa!
Ah! ah! ah! ah!
Tiens, c'te farce! dit Nicaise,
Puisque tu voulais d' Blaise!
Fallait l' dir', petit' niaise!
Tu s'rais mariée déjà,
Ah! ah! etc.

La moral' de l'histoire,
Gardez-en la mémoire! (*bis*)
C'est qu'il ne faut pas croire,
Quand une fill' fait : Ah!
Ah! ah! ah! ah!
Que le sang ou la bile
La rendent si débile.
Moi j'dis, en homme habile,
Qu' sa maladie est là!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Moi j' dis, en homme habile,
Qu' sa maladie est là!

VICT. SARDOU.

ÉPIGRAMME

La belle Iris sans cesse bâille.
Tu sais ce qu'il lui faut bailler,
Amour ; permets que je lui baille
De quoi l'empêcher de bâiller.

ANT. L. LEBRUN.

LA FILLE RAISONNABLE

La blonde aussi bien que la brune,
Lorsque vient certain jour du mois,
De l'influence de la lune
Subit les rigoureuses lois.
Un amoureux pressait sa belle :
Il est arrêté tout à coup...

« J'aime le plaisir, lui dit-elle,
Mais..., les affaires avant tout. »

Attribué à M. Mahiet de la Chesneraye,
chansonnier contemporain *(Petite
Revue*, 31 déc. 1864*)*.

LA BOULANGÈRE

La boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère :
Elle en a, car je les ai vus,
J'ai vu la boulangère
Aux écus,
J'ai vu la boulangère.

— D'où te viennent tous ces écus,
Charmante boulangère ?
— Ils me viennent d'un gros Crésus,
Dont je fais bien l'affaire,
Vois-tu !
Dont je fais bien l'affaire.

A mon four aussi sont venus
De galants militaires ;
Mais e préfère es Crésus
A ous es gens de guerre,
Vois-tu !
A tous es gens de guerre.

es petits-maîtres sont venus,
En me disant : « Ma chère,
Vous êtes plus bell' que Vénus. »
Je n' les écoutais guère,
Vois-tu !
Je n' les écoutais guère.

Des abbés coquets sont venus :
Ils m'offraient, pour me plaire,
Des fleurettes au lieu d'écus ;
Je les envoyais faire. .
Vois-tu !
Je les envoyais faire...

— Moi, je ne suis pas un Crésus,
Abbé, ni militaire ;
Mais mon talent est bien connu
Boulanger de Cythère,
Vois-tu !
Boulanger de Cythère.

Je pétrirai, le jour venu,
Notre pâte légère,
Et la nuit, au four assidu,
J'enfournerai, ma chère,
Vois-tu !
J'enfournerai, ma chère.

— Eh bien ! épouse ma vertu,
Travaill' de bonn' manière,
Et tu ne seras pas... déçu,
Avec la boulangère
Aux écus !
Avec la boulangère.

GALLET.

LA BRUNE THÉRÈSE

La brune Thérèse
A vingt amoureux,
Et j'en suis bien aise,
Car je suis l'un d'eux.
Elle est si gentille,

Nous sommes si fous!
Elle est bonne fille
Et nous aime tous.

Mais c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Savez-vous la cause
De vingt amoureux?

C'est qu'elle a pour plaire
De si noirs cheveux
Tombant jusqu'à terre,
Et de si grands yeux!
Prunelles de flamme
Et contours d'argent;
Des grâces de femme
Et des pieds d'enfant.

Non, c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Vous savez la cause
De vingt amoureux.

C'est que son corsage
Est bien arrondi,
Fripon son visage,
Son air étourdi,
Sa taille comprise
Entre les dix doigts;
C'est qu'elle se grise
Quinze fois par mois.

Non, c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Vous savez la cause
De vingt amoureux.

C'est qu'elle est si bonne,
La gentille enfant!

C'est qu'elle pardonne
Ce qu'elle défend ;
C'est que sa voix chante
La nuit et le jour;
C'est qu'elle est savante
Aux jeux de l'amour.

Non, c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Vous savez la cause
De vingt amoureux.

Le don invisible
Qui la fait aimer,
C'est chose impossible,
Hélas ! à nommer.
L'homme de la fable
En jugeait ainsi,
Qui disait au diable :
« Défrise ceci. »

Et voilà la chose
Qui nous rend heureux :
Vous savez la cause
De vingt amoureux.

Chasseurs, en campagne !
Battons les forêts ;
Parcourons montagne,
Taillis et marais !
Thérèse, ma brune,
Toujours je te vois,
Quand je vois la lune
Au milieu du bois.

GUSTAVE NADAUD.

LE COLLÉGE DES JÉSUITES

Laschons icy nostre esguillette
En mémoire de ce saint fou,
Qui se fit casser le genou
Pour avoir la jambe bien faicte (1).
C'estoit un plaisant rossignol,
Que ce patriarche espagnol,
Mais que ses héritiers sont rogues !
D'où vient qu'estant si triomphans,
Ils sont devenus pédagogues,
Et fouetteurs de petits enfans.

C'est ce que tout le monde explique
Selon son animosité :
L'un dit que c'est par vanité ;
L'autre que c'est par politique.
Pour moy, qui suis sans passion,
Je jugeray cette action
Avecque plus de prud'hommie,
Et soutiens plus probablement
Que c'est par pure sodomie,
Et ce n'est pas sans fondement.

Cl. Le Petit (*Chronique scandaleuse*).

LE PETIT CHIEN

QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIERRERIES

La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même.
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs :

(1) Ignace Loyola.

Amour doit à ce stratagème
La plus grand' part de ses exploits.
A-t-il épuisé son carquois,
Il met tout son salut en ce charme suprême.
Je tiens qu'il a raison ; car qui hait les présents?
Tous les humains en sont friands,
Princes, rois, magistrats. Ainsi, quand une belle
En croira l'usage permis,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire, sans celle-là.
Un juge mantouan belle femme épousa.
Il s'appeloit Anselme; on la nommoit Argie :
Lui, déjà vieux barbon ; elle, jeune et jolie,
Et de tous charmes assortie.
L'époux, non content de cela,
Fit si bien par sa jalousie,
Qu'il rehaussa de prix celle-là, qui d'ailleurs
Méritoit de se voir servie
Par les plus beaux et les meilleurs.
Elle le fut aussi : d'en dire la manière,
Et comment s'y prit chaque amant,
Il seroit long : suffit, que cet objet charmant
Les laissa soupirer et ne s'en émut guère.

Amour établissoit chez le juge ses lois,
Quand l'État mantouan, pour chose de grand poids,
Résolut d'envoyer ambassade au saint-père.
Comme Anselme étoit juge, et de plus magistrat,
Vivoit avec assez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas, sans résister,
Qu'au choix qu'on fit de lui, consentit le bonhomme.
L'affaire étoit longue à traiter ;
Il devoit demeurer dans Rome

Six mois, et plus encor; que savoit-il combien?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien.
Longue ambassade et long voyage
Aboutissent à cocuage.
Dans cette crainte, notre époux
Fit cette harangue à la belle :
« On nous sépare, Argie : adieu, soyez fidèle
A celui qui n'aime que vous.
Jurez-le-moi; car, entre nous,
J'ai sujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte
Cette soupirante cohorte?
Vous me direz que jusqu'ici
La cohorte a mal réussi .
Je le crois; cependant, pour plus grande assurance,
Je vous conseille, en mon absence,
De prendre pour séjour notre maison des champs.
Fuyez la ville et les amants
Et leurs présents;
L'invention en est damnable;
Des machines d'amour, c'est la plus redoutable.
De tout temps, le monde a vu Don
Être le père d'Abandon.
Déclarez-lui la guerre ; et soyez sourde, Argie,
A sa sœur la Cajolerie.
Dès que vous sentirez approcher les blondins,
Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera; je vous fais la maîtresse
De tout ce que le ciel m'a donné de richesse :
Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers;
Faites-vous payer des fermiers;
Je ne vous demande aucun compte.
Suffit que je puisse sans honte
Apprendre vos plaisirs; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers pour son retour de Rome.
C'en étoi trop pour le bonhomme;

Hélas! il permettoit tous plaisirs, hors un point
Sans lequel seul il n'en est point.
Son épouse lui fit promesse solennelle
D'être sourde, aveugle et cruelle,
Et de ne prendre aucun présent;
Il la retrouveroit, au retour, toute telle,
Qu'il la laissoit en s'en allant,
Sans nul vestige de galant.
Anselme étant parti, tout aussitôt Argie
S'en alla demeurer aux champs;
Et tout aussitôt les amants
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya; ces gens l'embarrassoient,
L'attiédissoient, l'affadissoient,
L'endormoient, en contant leur flamme;
Ils déplaisoient tous à la dame,
Hormis certain jeune blondin
Bien fait, et beau par excellence,
Mais qui ne put, par sa souffrance,
Amener à son but cet objet inhumain.
Son nom étoit Atis; son métier, paladin.
Il ne plaignit, en son dessein,
Ni les soupirs ni la dépense.
Tout moyen par lui fut tenté :
Encore si des soupirs il se fût contenté!
La source en est inépuisable;
Mais de la dépense, c'est trop.
Le bien de notre amant s'en va le grand galop;
Voilà mon homme misérable.
Que fait-il? il s'éclipse, il part, il va chercher
Quelque désert pour se cacher.
En chemin, il rencontre un homme,
Un manant, qui, fouillant avecque son bâton,
Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson.
Atis s'enquit de la raison.
« C'est, reprit le manant, afin que je l'assomme.
Quand j'en rencontre sur mes pas,

Je leur fais de pareilles fêtes.
— Ami, reprit Atis, laisse-le; n'est-il pas
Créature de Dieu, comme les autres bêtes? »
Il est à remarquer que notre paladin
N'avoit pas cette horreur, commune au genre humain,
Contre la gent reptile et toute son espèce.
Dans ses armes il en portoit
Et de Cadmus il descendoit,
Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.
Force fut au manant de quitter son dessein;
Le serpent se sauva. Notre amant, à la fin,
S'établit dans un bois écarté, solitaire:
Le silence y faisoit sa demeure ordinaire,
Hors quelque oiseau qu'on entendoit,
Et quelque écho qui répondoit.
Là, le bonheur et la misère
Ne se distingueient point, égaux en dignité,
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté,
Atis n'y rencontra nulle tranquillité;
Son amour l'y suivit; et cette solitude,
Bien loin d'être un remède à son inquiétude,
En devint même l'aliment,
Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle.
« Retournons, se dit-il, puisque c'est notre sort.
Atis, il est plus doux encor
De la voir ingrate et cruelle
Que d'être privé de ses traits.
Adieu, ruisseaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomèle;
Mon inhumaine seule attire à soi mes sens.
Éloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends.
L'esclave fugitif se va remettre encore
En ses fers, quoique durs, mais, hélas! trop chéris. »

Il approchoit des murs qu'une fée a bâtis,

Quand, sur les bords du Mince (1), à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,
Une nymphe, en habit de reine,
Belle, majestueuse, et d'un regard charmant,
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant,
Qui rêvoit alors à sa peine.
« Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux :
Je le veux, je le puis, étant Manto la fée,
Votre amie et votre obligée.
Vous connoissez ce nom fameux ;
Mantoue en tient le sien : jadis, en cette terre,
J'ai posé la première pierre
De ces murs, en durée égaux aux bâtiments
Dont Memphis voit le Nil laver les fondements.
La Parque est inconnue à toutes mes pareilles.
Nous opérons mille merveilles :
Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir,
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine.
Nous devenons serpents un jour de la semaine.
Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci,
Vous en tirâtes un de peine ?
C'étoit moi, qu'un manant s'en alloit assommer.
Vous me donnâtes assistance :
Atis, je veux, pour récompense,
Vous procurer la jouissance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir : je vous donne assurance
Qu'avant qu'il soit deux jours de temps,
Vous gagnerez, par vos présents,
Argie et tous ses surveillants.
Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde,
A pleines mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point ; c'est pour vous le trésor

(1) Le fleuve du Mincio, sur lequel Mantoue est située. Une vieille légende attribue la fondation et le nom de cette ville à une fée *Manto*.

Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.
Votre belle saura quel est notre pouvoir.
Même, pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faisant mille tours sur l'herbette;
Et vous, en pèlerin jouant de la musette,
Me pourrez, à ce son, mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté. »

Aussitôt fait que dit; notre amant et la fée
Changent de forme en un instant:
Le voilà pèlerin chantant comme un Orphée,
Et Manto, petit chien, faisant tours et sautant.
Ils vont au château de la belle.
Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux :
Le petit chien fait rage; aussi, fait l'amoureux.
Chacun danse, et Guillot fait sauter Perronnelle.
Madame entend ce bruit, et sa nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour
Le roi des épagneuls, charmante créature,
Et vrai miracle de Nature :
Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours.
Madame en fera ses amours;
Car, veuille ou non son maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La nourrice en fait la demande.
Le pèlerin, sans tant tourner,
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose;
Et voici ce qu'il lui propose :
« Mon chien n'est point à vendre; à donner, encor moins.
Il fournit à tous mes besoins;
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant,
Au lieu de puces, des pistoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant.
C'est un prodige enfin. Madame, cependant

En a, comme on dit, la monnoie.
Pourvu que j'aie cette joie
De coucher avec elle une nuit seulement,
Favori sera sien, dès le même moment. »

La proposition surprit fort la nourrice.
« Quoi! madame l'ambassadrice!
Un simple pèlerin! Madame à son chevet
Pourroit voir un bourdon! Et si l'on le savoit!
Si, cette même nuit, quelque hôpital avoit
Hébergé le chien et son maître! »
Mais ce maître est bien fait, et beau comme le jour;
Cela fait passer en amour
Quelque bourdon que ce puisse être.
Atis avoit changé de visage et de traits:
On ne le connut pas, c'étoient d'autres attraits.
La nourrice ajoutoit: « A gens de cette mine,
Comment peut-on refuser rien?
Puis, celui-ci possède un chien
Que le royaume de la Chine
Ne paieroit pas de tout son or.
Une nuit de Madame aussi, c'est un trésor. »
J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à son chien feignit de parler bas:
Il tombe aussitôt dix ducats
Qu'à la nourrice offre le sire.
Il tombe encore un diamant:
Atis, en riant, le ramasse.
« C'est, dit-il, pour Madame; obligez-moi, de grâce,
De le lui présenter avec mon compliment.
Vous direz à Son Excellence,
Que je lui suis acquis. » La nourrice, à ces mots,
Court annoncer en diligence
Le petit chien et sa science,
Le pèlerin et son propos.
Il ne s'en fallut rien qu'Argie
Ne battit sa nourrice. Avoir l'effronterie

De lui mettre en esprit une telle infamie!
Avec qui? Si c'étoit encor le pauvre Atis!
« Hélas! mes cruautés sont cause de sa perte!
Il ne me proposa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un roi cette chose soufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir,
Et d'un porte-bourdon je la pourrois souffrir,
Moi qui suis une ambassadrice!
— Madame, reprit la nourrice,
Quand vous seriez impératrice,
Je vous dit que ce pèlerin
A de quoi marchander, non pas une mortelle,
Mais la déesse la plus belle.
Atis, votre beau paladin,
Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.
— Mais mon mari m'a fait jurer...
— Eh! quoi? de lui garder la foi du mariage?
Bon! jurer! Ce serment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait? Qui l'ira déclarer?
Qui le saura? J'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,
Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer
Que telle chose est arrivée.
Cela nous fait-il empirer
D'un ongle ou d'un cheveu? Non, madame, il faut être
Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé son temps et ses appas,
D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire.
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce sera toujours même affaire.
Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour?
Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guère;
Vous n'aurez pas grand peine à fêter son retour. »

La fausse vieille sut tant dire,
Que tout se réduisit seulement à douter
Des merveilles du chien et des charmes du sire.

Pour cela, l'on les fit monter :
La belle étoit au lit encore.
L'univers n'eut jamais d'Aurore
Plus paresseuse à se lever.
Notre feint pèlerin traversa la ruelle,
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints.
Son compliment parut galant et des plus fins.
Il surprit et charma la belle.
« Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A Saint-Jacques de Compostelle ? »
Cependant, pour la régaler,
Le chien à son tour entre en lice.
On eût vu sauter Favori
Pour la dame et pour la nourrice,
Mais point du tout pour le mari.
Ce n'est pas tout : il se secoue :
Aussitôt perles de tomber,
Nourrice de les ramasser,
Soubrettes de les enfiler,
Pèlerin de les attacher
A de certains bras, dont il loue
La blancheur et le reste. Enfin il fait si bien,
Qu'avant que partir de la place,
On traite avec lui de son chien.
On lui donne un baiser pour arrhes de la grâce
Qu'il demandoit, et la nuit vint.
Aussitôt que le drôle tint
Entre ses bras madame Argie,
Il redevint Atis. La dame en fut ravie.
C'étoit, avec bien plus d'honneur,
Traiter monsieur l'ambassadeur.
Cette nuit eut des sœurs, et même en très bon nombre.
Chacun s'en aperçut ; car d'enfermer sous l'ombre
Une telle aise, le moyen ?
Jeunes gens font-ils jamais rien,
Que le plus aveugle ne voie ?

A quelques mois de là, le saint-père renvoie
Anselme avec force pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens et les honneurs pleuvoient sur sa personne.
De son vice-gérant il apprend tous les soins :
Bons certificats des voisins.
Pour les valets, nul ne lui donne
D'éclaircissements sur cela.
Monsieur le juge interrogea
La nourrice avec les soubrettes,
Sages personnes et discrètes ;
Il n'en put tirer ce secret.
Mais, comme parmi les femelles
Volontiers le diable se met,
Il survint de telles querelles,
La dame et la nourrice eurent de tels débats,
Que celle-ci ne manqua pas
A se venger de l'autre, et déclarer l'affaire :
Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.
D'exprimer jusqu'où la colère
Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,
Je ne tiens pas qu'il soit possible.
Ainsi je m'en tairai : on peut par les effets
Juger combien Anselme étoit homme sensible.
Il choisit un de ses valets,
Le charge d'un billet, et mande que Madame
Vienne voir son mari malade en la cité.
La belle n'avoit point son village quitté :
L'époux alloit, venoit, et laissoit là sa femme.
« Il te faut en chemin écarter tous ses gens,
Dit Anselme au porteur de ses ordres pressants.
La perfide a couvert mon front d'ignominie :
Pour satisfaction, je veux avoir sa vie.
Poignarde-là, mais prends ton temps.
Tâche de te sauver, voilà pour ta retraite ;
Prends cet or ! Si tu fais ce qu'Anselme souhaite,
Et punis cette offense-là,

Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.

Le valet va trouver Argie,
Qui par son chien est avertie.
Si vous me demandez comme un chien avertit,
Je crois que par la jupe il tire;
Il se plaint, il jappe, il soupire,
Il en veut à chacun : pour peu qu'on ait d'esprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus; et tout bas il apprit
Un tel péril à sa maîtresse.
« Partez pourtant, dit-il ; on ne vous fera rien :
Reposez-vous sur moi; j'en empêcherai bien
Ce valet à l'âme traîtresse. »

Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit
Souvent aux voleurs de refuge :
Le ministre cruel des vengeances du juge
Envoie un peu devant le train qui les suivoit,
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La dame disparoît aux yeux du personnage ;
Manto la cache en un nuage.
Le valet étonné retourne vers l'époux,
Lui comte le miracle ; et son maître, en courroux,
Va lui-même à l'endroit. O prodige! ô merveille!
Il y trouve un palais, de beauté sans pareille :
Une heure auparavant, c'étoit un champ tout nu.
Anselme, à son tour éperdu,
Admire ce palais bâti, non pour des hommes,
Mais apparemment pour des dieux ;
Appartements dorés, meubles très précieux,
Jardins et bois délicieux.
On auroit peine à voir, en ce siècle où nous sommes,
Chose si magnifique et si riante aux yeux.
Toutes les portes sont ouvertes;
Les chambres sans hôte et désertes ;
Pas une âme en ce louvre ; excepté qu'à la fin

Un More très lippu, très hideux, très vilain,
S'offre aux regards du juge, et semble la copie
D'un Ésope d'Éthiopie.
Notre magistrat, l'ayant pris
Pour le balayeur du logis,
Et croyant l'honorer, lui donnant cet office :
« Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quel dieu
Appartient un tel édifice?
Car de dire un roi, c'est trop peu.
— Il est à moi, reprit le More. »
Notre juge, à ces mots, se prosterne, l'adore,
Lui demande pardon de sa témérité.
« Seigneur, ajouta-t-il, que votre déité
Excuse un peu mon ignorance.
Certes, tout l'univers ne vaut pas la chevance
Que je rencontre ici. » Le More lui répond :
« Veux-tu que je t'en fasse un don?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
A certaine condition.
Je ne ris point; tu pourras être
De ces lieux absolu seigneur,
Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.
...Entends-tu ce langage?
Et sais-tu quel est cet usage?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'échanson du monarque des dieux?

ANSELME.

Ganymède?

LE MORE.

Celui-là même.
Prends que je sois Jupin, le monarque suprême,
Et que tu sois le jouvenceau :
Tu n'es pas tout à fait si jeune ni si beau.

ANSELME.

Ah! seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sûre :
Regardez la vieillesse et la magistrature?

LE MORE.

Moi, railler! Point du tout.

ANSELME.

Seigneur...

LE MORE.

Ne veux-tu point?

ANSELME.

Seigneur... »

Anselme, ayant examiné ce point,
Consent à la fin au mystère.
Maudit amour des dons, que ne fais-tu pas faire?
En page incontinent son habit est changé :
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausses troussé ;
La barbe seulement demeure au personnage.
L'enfant d'honneur Anselme, avec cet équipage,
Suit le More partout. Argie avoit ouï
Le dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'étoit Manto la fée ;
Par son art métamorphosée,
Et par son art ayant bâti
Ce louvre en un moment; par son art, fait un page
Sexagénaire et grave. A la fin, au passage
D'une chambre en une autre, Argie à son mari
Se montre tout à coup : « Est-ce Anselme, dit-elle,
Que je vois ainsi déguisé?
Anselme! Il ne se peut; mon œil s'est abusé.
Le vertueux Anselme à la sage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon?
C'est lui pourtant. Oh! oh! monsieur notre barbon,
Notre législateur, notre homme d'ambassade,
Vous êtes à cet âge homme de mascarade!
Homme de... La pudeur me défend d'achever.
Quoi! vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultère!
Du moins, n'ai-je pas pris un More pour galant.
Tout me rend excusable, Atis et son mérite,

Et la qualité du présent.
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite
Peut résister un seul moment.
More, devenez chien. » Tout aussitôt le More
Redevint petit chien encore.
« Favori, que l'on danse ! » A ces mots, Favori
Danse, et tend la patte au mari.
« Qu'on fasse tomber des pistoles ! »
Pistoles tombent à foison.
« Eh bien ! qu'en dites-vous ? Sont-ce choses frivoles ?
C'est de ce chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maison.
Puis, faites-moi trouver au monde une Excellence,
Une Altesse, une Majesté,
Qui refuse sa jouissance
A dons de cette qualité,
Surtout quand le donneur est bien fait, et qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé !
En échange du chien, l'on me vouloit moi-même :
Ce que vous possédez de trop, je l'ai donné,
Bien entendu, monsieur ; suis-je chose si chère ?
Vraiment, vous me croiriez bien pauvre ménagère,
Si je laissois aller tel chien à ce prix-là.
Savez-vous qu'il a fait le louvre que voilà ?
Le louvre, pour lequel... Mais oublions cela,
Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
Moi, qu'Atis seulement en ses lacs a fait choir :
Je le donne à Lucrèce, et voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattue.
Touchez là, mon mari : la paix ! car, aussi bien,
Je vous défie, ayant ce chien :
Le fer ni le poison pour moi ne sont à craindre ;
Il m'avertit de tout ; il confond les jaloux.
Ne le soyez donc point : plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'assurer de nous. »
Anselme accorda tout. Qu'eût fait le pauvre sire ?

On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été page. Un tel cas étant tu,
Cocuage, s'il eût voulu,
Auroit eu ses franches coudées.
Argie en rendit grâce; et, compensations
D'une et d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.

Que devint le palais? dira quelque critique.
— Le palais? que m'importe? Il devint ce qu'il put.
A moi ces questions! Suis-je homme qui se pique
D'être si régulier? Le palais disparut.
— Et le chien? — Le chien fit ce que l'amant voulut.
— Mais que voulut l'amant? — Censeur, tu m'importunes!
Il voulut, par ce chien, tenter d'autres fortunes.
D'une seule conquête est-on jamais content?
Favori se perdoit souvent:
Mais chez sa première maîtresse
Il revenoit toujours. Pour elle, sa tendresse
Devint bonne amitié. Sur ce pied, notre amant
L'alloit voir fort assidûment;
Et même en l'accommodement;
Argie à son époux fit un serment sincère
De n'avoir plus aucune affaire.
L'époux jura, de son côté,
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage,
Et qu'il vouloit être fouetté,
Si jamais on le voyoit page.

LA FONTAINE.

DÉFENSE DE L'INCONSTANCE

La Constance et la Foi ne sont que de vains noms.
Dont les laides et les barbons
Tâchent d'embarrasser la jeunesse crédule,

Pour retenir toujours, dans leurs liens affreux,
Par le charme d'un faux scrupule,
Ceux qu'un juste dégoût a chassés de chez eux.
Cupidon, sous les loix de la simple nature,
Régit tout ce qu'il fait soupirer ici-bas ;
Il ne punit jamais rebelle ni parjure.
C'est un empire qui ne dure
Qu'autant que les sujets y trouvent des appas.
Dès qu'un objet cesse de plaire,
Le commerce amoureux aussitôt doit finir.
Le respect des sermens n'est plus qu'une chimère :
La perte des plaisirs qui nous les a fait faire,
Nous dispense de les tenir.
L'amour de son destin est toujours le seul maître,
Et sans que nous sachions ni pourquoi, ni comment,
Comme dans notre cœur à toute heure il peut naître,
Il en peut, malgré nous, sortir à tout moment.
Ulysse, qui, pour sa sagesse,
Fut si célèbre dans la Grèce,
Quoiqu'amoureux et bien traité,
Refusa, malgré sa tendresse,
D'accepter l'immortalité,
A la charge d'aimer toujours une Déesse.
Aimez, tant que l'Amour unira vos esprits ;
Mais ne vous piquez pas d'une fausse constance,
Et n'attendez pas que l'absence,
Ou les dégoûts, ou les mépris,
Vous fasse faire pénitence
Des plaisirs que vous aurez pris.
Quand on sent mourir sa tendresse,
Qu'on bâille auprès d'une maîtresse,
Et que le cœur n'est plus content,
Que servent les efforts qu'on fait pour le paraître ?
L'honneur de passer pour constant
Ne vaut pas la peine de l'être.

Etienne Pavillon. 1705

POUR LE PORTRAIT D'UNE PRUDE

La dame dont voici l'image,
Sut joindre, jusqu'à son trépas,
A l'honneur de passer pour sage,
Le plaisir de ne l'être pas.

S. E. Géraud.

ÉPIGRAMME

La délicate Eglé, parlant à sa commère
De l'insupportable tourment
Qui lui fait acheter le doux titre de mère,
Contre le pauvre hymen s'emporte injustement.
De sa mémoire elle a perdu l'usage,
Ou le mal passager qu'elle souffre à présent,
Ne peut lui sembler différent
Du mal qu'elle a souffert avant son mariage.

(*Encyclopédie comique*, 1803, tome III.

IMPROMPTU [1]

A Mme LA DUCHESSE DU MAINE, EN JOUANT CHEZ ELLE, AU SECRET.

La Divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma Muse :
Elle serait Thétis, et le jour finirait.

Saint-Aulaire.

ÉPIGRAMME, IMITÉE D'OWEN

La façon de parler commune
Veut que femme et mari ne soient que deux moitiés.
Bêtes sont donc les mariés :
Deux moitiés à deux pieds chacune
Faisant un tout à quatre pieds.

St-Glas, abbé de St-Ussans.

MACETTE,

OU

L'HYPOCRISIE DÉCONCERTÉE

La fameuse Macette à la cour si connue,
Qui s'est aux lieux d'honneur en crédit maintenue,
Et qui, depuis dix ans jusqu'en ses derniers jours,
A soutenu le prix en l'escrime d'amours;
Lasse enfin de servir au peuple de quintaine,
N'étant passe-volant, soldat, ni capitaine,
Depuis les plus chétifs jusques aux plus fendants,
Qu'elle n'ait déconfit, et mis dessus les dents;
Lasse, dis-je, et non soûle, enfin s'est retirée,
Et n'a plus d'autre objet que la voûte éthérée.
Elle qui n'eut, avant que pleurer son délit,
Autre ciel pour objet que le ciel de son lit,
A changé de courage, et, confite en détresse,
Imite avec ses pleurs la sainte pécheresse;
Donnant des saintes lois à son affection,
Elle a mis son amour à la dévotion.
Sans art elle s'habille ; et, simple en contenance,
Son teint mortifié prêche la continence.
Clergesse, elle fait jà la leçon aux prêcheurs :

Elle lit saint Bernard, le Guide des Pêcheurs,
Les Méditations de la mère Thérèse;
Sait que c'est qu'hypostase avecque synderèse;
Jour et nuit elle va de couvent en couvent;
Visite les saints lieux, se confesse souvent;
A des cas réservés grandes intelligences;
Sait du nom de Jésus toutes les indulgences;
Que valent chapelets, grains bénits enfilés,
Et l'ordre du cordon des pères Récollez.
Loin du monde elle fait sa demeure et son gîte:
Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau bénite.
Enfin, c'est un exemple, en ce siècle tortu,
D'amour, de charité, d'honneur et de vertu.
Pour béate partout le peuple la renomme;
Et la gazette même a déja dit à Rome,
La voyant aimer Dieu, et la chair maîtriser,
Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser.
Moi-même, qui ne crois de léger aux merveilles,
Qui reproche souvent mes yeux et mes oreilles,
La voyant si changée en un temps si subit,
Je crus qu'elle l'étoit d'âme comme d'habit;
Que Dieu la retiroit d'une faute si grande;
Et disois à part moi: Mal vit qui ne s'amende.
Jà déjà tout dévot, contrit et pénitent,
J'étois, à son exemple, ému d'en faire autant:
Quand, par arrêt du ciel, qui hait l'hypocrisie,
Au logis d'une fille, où j'ai ma fantaisie,
Cette vieille chouette, à pas lents et posés,
La parole modeste, et les yeux composés,
Entra par révérence; et, resserrant la bouche,
Timide en son respect, sembloit sainte Nitouche;
D'un Ave-Maria lui donnant le bonjour,
Et de propos communs, bien éloignés d'amour,
Entretenoit la belle, en qui j'ai la pensée
D'un doux imaginer si doucement blessée,
Qu'aimants, et bien aimés, en nos doux passe-temps,
Nous rendons en amour jaloux les plus contents.

Enfin, comme en caquet ce vieux sexe fourmille,
De propos en propos, et de fil en aiguille,
Se laissant emporter au flux de ses discours,
Je pensai qu'il fallait que le mal eut son cours.
Feignant de m'en aller, d'aguet je me recule,
Pour voir à quelle fin tendait son préambule;
Moi qui, voyant son port si plein de sainteté,
Pour mourir, d'aucun mal ne me fusse douté.
Enfin, me tapissant au recoin d'une porte,
J'entendis son propos, qui fut de cette sorte :
— Ma fille, Dieu vous garde et vous veuille bénir!
Si je vous veux du mal, qu'il me puisse advenir!
Qu'eussiez-vous tout le bien dont le ciel vous est chiche!
L'ayant, je n'en serai plus pauvre, ni plus riche :
Car n'étant plus du monde, au bien je ne prétends ;
Ou bien si j'en désire, en l'autre je l'attends;
D'autre chose ici-bas le bon Dieu je ne prie.
A propos, savez-vous? on dit qu'on vous marie.
Je sais bien votre cas : un homme grand, adroit,
Riche, et Dieu sait s'il a tout ce qu'il vous faudroit.
Il vous aime si fort! Aussi pourquoi, ma fille,
Ne vous aimeroit-il? Vous êtes si gentille,
Si mignonne et si belle, et d'un regard si doux,
Que la beauté plus grande est laide auprès de vous.
Mais tout ne répond pas aux traits de ce visage,
Plus vermeil qu'une rose, et plus beau qu'un rivage.
Vous devriez, étant belle, avoir de beaux habits,
Eclater de satin, de perles, de rubis.
Le grand regret que j'ai! non pas, à Dieu ne plaise,
Que j'en aie de vous voir belle et bien à votre aise :
Mais pour moi je voudrois que vous eussiez au moins
Ce qui peut en amour satisfaire à vos soins;
Que ceci fut de soie et non pas d'étamine.
Ma foi! les beaux habits servent bien à la mine.
On a beau s'agencer, et faire les doux yeux,
Quand on est bien parée, on en est toujours mieux :
Mais, sans avoir du bien, que sert la renommée?

C'est une vanité confusément semée
Dans l'esprit des humains, un mal d'opinion,
Un faux germe, avorté dans notre affection.
Ces vieux contes d'honneur dont on repaît les dames
Ne sont que des appas pour les débiles âmes,
Qui, sans choix de raison, ont le cerveau perclus.
L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.
Il ne sert plus de rien, sinon d'un peu d'excuse,
Et de sot entretien pour ceux-là qu'on amuse,
Ou d'honnête refus, quand on ne veut aimer.
Il est bon en discours pour se faire estimer ;
Mais au fond c'est abus, sans excepter personne.
La sage se sait vendre où la sotte se donne.
— Ma fille, c'est par là qu'il vous en faut avoir.
Nos biens, comme nos maux, sont en notre pouvoir.
Fille qui sait son monde a faveur opportune.
Chacun est artisan de sa bonne fortune.
Le malheur, par conduite, au bonheur cédera.
Aidez-vous seulement, et Dieu vous aidera.
Combien, pour avoir mis leur honneur en sequestre,
Ont-elles en velours échangé leur limestre,
Et dans les plus hauts rangs élevé leurs maris !
Ma fille, c'est ainsi que l'on vit à Paris ;
Et la veuve, aussi bien comme la mariée,
N'est chaste en ses amours que n'étant point priée.
Toutes, au fait d'amour, se chaussent en un point.
Jeanne, que vous voyez, dont on ne parle point,
Qui fait si doucement la simple et la discrète,
Elle n'est pas plus sage, ains elle est plus secrète,
Elle a plus de respect, non moins de passion,
Et cache ses amours sous sa discrétion.
Moi-même, croiriez-vous, pour être plus âgée,
Que ma part, comme on dit, en fût déjà mangée ?
Non, ma foi ; je me sens et dedans et dehors,
Et mon bas peut encore user deux ou trois corps.
Mais chaque âge a son temps. Selon le drap la robe,
Ce qu'un temps on a trop, en l'autre on le dérobe,

Étant jeune, j'ai su bien user des plaisirs :
Ores, j'ai d'autres soins en semblables désirs.
Je veux passer mon temps et couvrir le mystère.
On trouve bien la cour dedans un monastère ;
Et, après maint essai, enfin j'ai reconnu
Qu'un homme comme un autre est un moine tout nu.
Puis, outre le saint vœu, qui sert de couverture,
Ils sont trop obligés au secret de nature,
Et savent, plus discrets, apporter en aimant,
Avecque moins d'éclat, plus de contentement.
C'est pourquoi, déguisant les bouillons de mon âme,
D'un long habit de cendre enveloppant ma flamme,
Je cache mon dessein aux plaisirs adonné.
Le péché que l'on cache est demi pardonné.
La faute seulement ne gît en la défense.
Le scandale, l'opprobre, est cause de l'offense.
Pourvu qu'on ne le sache, il n'importe comment.
Qui peut dire que non ne pèche nullement.
Puis, la bonté du ciel nos offenses surpasse.
Pourvu qu'on se confesse, on a toujours sa grâce.
Il donne quelque chose à notre passion ;
Et qui, jeune, n'a pas grande dévotion,
Il faut que, pour le monde, à la feindre il s'exerce.
C'est entre les dévots un étrange commerce,
Un trafic par lequel, au joli temps qui court,
Toute affaire fâcheuse est facile à la cour.
Je sais bien que votre âge, encore jeune et tendre,
Ne peut, ainsi que moi, ces mystères comprendre :
Mais vous devriez, ma fille, en l'âge où je vous vois,
Être riche, contente, avoir fort bien de quoi ;
Et, pompeuse en habits, fine, accorte et rusée,
Reluire de joyaux, ainsi qu'une épousée.
Il faut faire vertu de la nécessité.
Qui sait vivre ici-bas n'a jamais pauvreté.
Puisqu'elle vous défend des dorures l'usage,
Il faut que les brillants soient en votre visage ;
Que votre bonne grâce en acquière pour vous.

Se voir du bien, ma fille, il n'est rien de si doux.
S'enrichir de bonne heure est une grand' sagesse.
Tout chemin d'acquérir se ferme à la vieillesse,
A qui ne reste rien, avec la pauvreté,
Qu'un regret épineux d'avoir jadis été.
Où, lorsqu'on a du bien, il n'est si décrépite,
Qui ne trouve (en donnant) couvercle à sa marmite.
Non, non, faites l'amour, et vendez aux amants
Vos accueils, vos baisers, et vos embrassements.
C'est gloire, et non pas honte, en cette douce peine,
Des acquets de son lit accroître son domaine.
Vendez ces doux regards, ces attraits, ces appas :
Vous-même vendez-vous, mais ne vous livrez pas!
Conservez-vous l'esprit; gardez votre franchise;
Prenez tout, s'il se peut; ne soyez jamais prise.
Celle qui, par amour, s'engage en ces malheurs,
Pour un petit plaisir, a cent mille douleurs.
Puis un homme au déduit ne vous peut satisfaire,
Et quand, plus vigoureux, il le pourroit bien faire,
Il faut tondre sur tout, et changer à l'instant.
L'envie en est bien moindre, et le gain plus comptant.
Surtout soyez de vous la maîtresse et la dame.
Faites, s'il est possible, un miroir de votre âme,
Qui reçoit tous objets, et tout comptant les perd ;
Fuyez ce qui vous nuit, aimez ce qui vous sert.
Faites profit de tout, et même de vos pertes.
A prendre sagement ayez les mains ouvertes;
Ne faites, s'il se peut, jamais présent ni don,
Si ce n'est d'un chabot pour avoir un gardon.
Parfois on peut donner pour les galants attraire.
A ces petits présents je ne suis pas contraire,
Pourvu que ce ne soit que pour les amorcer.
Les fines, en donnant, se doivent efforcer
A faire que l'esprit, et que la gentillesse
Fasse estimer les dons, et non pas la richesse.
Pour vous, estimez plus qui plus vous donnera.
Vous gouvernant ainsi, Dieu vous assistera.

Du reste, n'épargnez ni Gaultier, ni Garguille.
Qui se trouvera pris, je vous prie, qu'on l'étrille.
Il n'est que d'en avoir : le bien est toujours bien.
Et ne vous doit chaloir ni de qui, ni combien ;
Prenez à toutes mains, ma fille, et vous souvienne
Que le gain a bon goût, de quelque endroit qu'il vienne.
Estimez vos amants selon le revenu :
Qui donnera le plus, qu'il soit le mieux venu.
Laissez la mine à part ; prenez garde à la somme.
Riche vilain vaut mieux que pauvre gentilhomme.
Je ne juge, pour moi, les gens sur ce qu'ils sont,
Mais selon le profit et le bien qu'ils me font.
Quand l'argent est mêlé, l'on ne peut reconnaître
Celui du serviteur avec celui du maître.
L'argent d'un cordon-bleu n'est pas d'autre façon
Que celui d'un fripier, ou d'un aide à maçon.
Que le plus et le moins y mette différence,
Et tienne seulement la partie en souffrance,
Que vous rétablirez du jour au lendemain ;
Et toujours retenez le bon bout à la main .
De crainte que le temps ne détruise l'affaire,
Il faut suivre de près le bien que l'on diffère,
Et ne le différer qu'en tant que l'on le peut,
Ou se puisse aisément rétablir quand on veut.
Tous ces beaux suffisants dont la cour est semée
Ne sont que triacleurs et vendeurs de fumée.
Ils sont beaux, bien peignés, belle barbe au menton :
Mais quand il faut payer, au diantre le teston !
Et, faisant des mourants, et de l'âme saisie,
Ils croient qu'on leur doit pour rien la courtoisie.
Mais c'est pour leur beau nez ! Le puits n'est pas commun :
Si j'en avois un cent, ils n'en auroient pas un.
— Et ce poète crotté, avec sa mine austère,
Vous diriez à le voir que c'est un secrétaire.
Il va mélancolique, et les yeux abaissés,
Comme un sire qui plaint ses parents trépassés.
Mais Dieu sait, c'est un homme aussi bien que les autres.

Jamais on ne lui voit aux mains des patenôtres,
Il hante en mauvais lieux : gardez-vous de cela!
Non, si j'étois de vous, je le planterois là.
Eh bien! il parle livre; il a le mot pour rire :
Mais au reste, après tout, c'est un homme à satire.
Vous croiriez à le voir qu'il vous dût adorer.
Gardez, il ne faut rien pour vous déshonorer.
Ces hommes médisants ont le feu sous la lèvre;
Ils sont matelineurs, prompts à prendre la chèvre;
Et tournent leurs humeurs en bizarres façons;
Puis, ils ne donnent rien, si ce n'est des chansons.
Mais non, ma fille, non : qui veut vivre à son aise,
Il ne faut simplement un ami qui vous plaise,
Mais qui puisse au plaisir joindre l'utilité.
En amours, autrement, c'est imbécillité.
Qui le fait à crédit n'a pas grande ressource :
On y fait des amis, mais peu d'argent en bourse.
Prenez-moi ces abbés, ces fils de financiers,
Dont, depuis cinquante ans, les pères usuriers,
Volant à toutes mains, ont mis en leur famille
Plus d'argent que le roi n'en a dans la Bastille.
C'est là que votre main peut faire de beaux coups.
Je sais de ces gens-là qui languissent pour vous :
Car étant ainsi jeune, en vos beautés parfaites,
Vous ne pouvez savoir tous les coups que vous faites;
Et les traits de vos yeux haut et bas élancés,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous blessez.
Tel s'en vient plaindre à moi, qui n'ose vous le dire;
Et tel vous rit de jour, qui toute nuit soupire,
Et se plaint de son mal, d'autant plus véhément,
Que vos yeux sans dessein le font innocemment.
En amour l'innocence est un savant mystère,
Pourvu que ce ne soit une innocence austère,
Mais qui sache, par art, donnant vie et trépas,
Feindre avecque douceur qu'elle ne le sait pas.
Il faut aider ainsi la beauté naturelle.
L'innocence autrement est vertu criminelle,

Avec elle il nous faut et blesser et guérir,
Et parmi les plaisirs faire vivre et mourir.
Formez-vous des desseins dignes de vos mérites.
Toutes basses amours sont pour vous trop petites.
Ayez dessein aux dieux : pour de moindres beautés,
Ils ont laissé jadis les cieux déshabités.

Durant tous ces discours, Dieu sait l'impatience!
Mais comme elle a toujours l'œil à la défiance,
Tournant deçà delà vers la porte où j'étois,
Elle vit en sursaut comme je l'écoutois.
Elle trousse bagage ; et faisant la gentille :
« Je vous verrai demain ; adieu, bonsoir ma fille. »
— Ah! vieille, dis je alors, qu'en mon cœur je maudis,
Est-ce là le chemin pour gagner paradis?
Dieu te doint pour guerdon de tes œuvres si saintes,
Que soient avant ta mort tes prunelles éteintes;
Ta maison découverte, et sans feu tout l'hiver,
Avecque tes voisins jour et nuit étriver;
Et traîner, sans confort, triste et désespérée,
Une pauvre vieillesse, et toujours altérée!

MATH. REGNIER.

ÉPIGRAMME

La femme de Martin, dans le lit conjugal,
Pétait si fortement que le malheureux homme,
Tourmenté chaque nuit par ce bruit infernal,
Ne pouvait plus goûter la douceur d'un bon somme.
Enfin, las d'endurer cette mauvaise odeur,
Et de ces pets nombreux l'affreuse puanteur,
Il s'avise un beau soir de compisser sa femme.
La commère s'éveille en sentant la liqueur
Qui l'arrose à longs flots : — Que fais-tu donc, infâme?
Quoi! tu pisses sur moi. Mais lui tranquillement,

De répondre aussitôt : — Tu l'as dit, sur mon âme.
Oui, j'ai pissé sur toi ; c'est bien simple vraiment.
Mais pourquoi pétais-tu d'une si forte gamme ?
Laisse donc la fureur qui te point et t'enflamme.
Femme, ne sais-tu pas qu'on dit communément
Qu'une petite pluie abat souvent grand vent ?

(Fantaisiste. 1873.)

LE SCANDALE

La femme du gros Valère
N'étoit jamais sans galant.
L'en ayant repris souvent,
Et ne sachant plus que faire,
Il l'accusa d'adultère,
Et la mit dans un couvent :
Puis prit une concubine
Avec lui dans sa maison,
Bravant le qu'en dira-t-on.
Sur quoi la vieille Nérine
Disoit assez plaisamment :
Valère publiquement
Vit dans un commerce infâme,
En impie, en libertin.
Eh quoi ! putain pour putain,
Que ne gardoit-il sa femme ?

(Poésies diverses de Baraton. 1704.)

ÉPIGRAMME

La femme est, plus que nous, ferme en sa volonté.
En parure, en habit, si double est sa dépense,

Quadruple est sa dextérité,
Sextuple sa persévérance;
Mais octuple est son goût pour la lubricité.

GUDIN.

LE PROVERBE

La fille du cirier de Poissi,
Loin de l'amant dont elle est éprise,
Calmait un jour son tendre souci
Avec sa marchandise :
Dans ce délit sa sœur la surprit.
— Quoi? s'écria-t-elle,
Pour ce jeu-là,
Gâter la plus belle!
Ah! mademoiselle,
Papa le saura.
Sa sœur alors l'instruisit un peu.....
— Vraiment, bientôt s'écria la belle,
J'avais grand tort, ah! le joli jeu :
Il vaut bien la chandelle.

(CAZIN, *Nouv. Rec. de chansons*, 1785, tom. IV.)

ÉPITAPHE

D'UNE JEUNE FILLE MORTE DE LA JAUNISSE

La fille qui cause nos pleurs
Est morte des pâles couleurs,
Au plus bel âge de sa vie.
Pauvre fille, que je te plains

De mourir d'une maladie
Dont il est tant de médecins!

FR. DE MAUCROIX.

LA FILLE RECONNAISSANTE

La fille unique d'une veuve
S'étant mariée à Lucas,
Se flattait, tant elle était neuve,
D'être toujours entre ses bras.
Quelque temps après l'hyménée
Bonnement elle se plaignit
Que, tant que durait la journée,
Rien ; le soir rien, et rien la nuit.
Ma foi, lui dit le bon apôtre,
Tout ne peut pas toujours servir :
Il faut en acheter un autre ;
La foire va bientôt tenir.
Selon l'argent la marchandise :
Si j'avais dix écus comptant,
J'en aurais un de bonne mise,
Et je m'en reviendrais content.
Claudine, aux dépens de son homme,
Épargne si bel et si bien,
Qu'elle épargne la dite somme.
Tiens, mon mari, n'épargne rien.
Le drôle court vite à la foire,
N'en revient qu'au troisième jour ;
Là, ne faisant que rire et boire,
Il fit un magasin d'amour.
De retour auprès de sa femme,
Il en fut bien complimenté.
Elle s'aperçut jusqu'à l'âme
De ce qu'il avait acheté.

— Du vieux, qu'en as-tu fait? dit-elle,
On pourrait en avoir besoin.
— Pargué, tu me la bailles belle!
S'il court toujours, il est bien loin;
En le troquant j'ai cru bien faire.
— Mon fils, tu n'as pas eu raison;
Pour amuser ma pauvre mère,
Il aurait encore été bon.

GRÉCOURT.

FLEURS DE CHATAIGNIER

CONTE

La floraison du châtaignier
Offre une odeur particulière
Et difficile à désigner.
Essayons pourtant. — Maître Pierre,
Certain soir, avec sa fermière
Et son garçon, rentraient de loin
Sur une charrette de foin.
Pierre dormait. Sa bonne femme
Dormait aussi près du garçon.
Le garçon tâtonnait la dame
Qui, sans faire trop de façon,
Se laissait pousser une gamme;
Si bien que, dans un doux frisson,
Jaillit la liqueur sans pareille
Qui fait les rois et les fermiers.
— Tiens! dit le mari qui s'éveille,
En dressant le nez et l'oreille,
Nous passons sous les châtaigniers.

PROSPER BLANCHEMAIN.

A MADEMOISELLE G***

La foi, l'espoir, la charité,
Sont les plus riches dons que la Divinité
Fit descendre sur nous de son trône céleste :
Ils serviront à mon bonheur.
La foi vous convaincra de ma sincère ardeur :
L'espoir animera mon cœur ;
La charité fera le reste.

L'abbé LE BEAU DE SCHOSNE.

L'ANTI-PHILOSOPHE

ROMANCE DÉDIÉE AUX NOUVEAUX CONVERTIS

AIR : *Comment goûter quelque repos ?*

La grâce enfin touche mon cœur :
Je me retire aux Camaldules ;
Des libertins, des incrédules,
Je braverai l'esprit moqueur.
Malgré mes tristes catastrophes,
Chrétiens, soyez-en convaincus,
Je vais prier pour les cocus,
Les catins et les philosophes.

O vous ! qui blâmez mes douleurs,
Sachez que j'adorais Sophie ;
Le goût pour la philosophie
A seul causé tous mes malheurs.
Elle ne faisait point ses pâques
Et sans cesse philosophait.
Depuis peu, même, elle avait fait
Un frère aux enfants de Jean-Jacques.

Un matin, j'obtins, par trois fois,
Le prix de l'ardeur la plus pure,
En lui parlant de la nature,
Tout comme en parle un bon bourgeois.
Mais cette fille trop pensante,
Qu'amour d'innover consumait,
Prit le dessus, tant elle aimait
La philosophie agissante.

Que cette manière a d'appas !
Qu'à ce jeu Sophie était forte !
Mais mon lit est près de ma porte,
Et ma porte ne fermait pas.
Or, un Socrate en embuscade,
Voit ce tendron des mieux tournés,
Entre sans gêne, et, sous mon nez,
Il s'en fait un Alcibiade.

Au bruit que fit ce voisin-là,
En emménageant dans son gîte,
J'ouvre les yeux et je m'agite
Pour le précipiter de là.
Il s'y tient avec assurance,
Et ma belle me dit fort bien,
Que pour mettre en bas ce païen,
Elle avait trop de tolérance.

Après semblable trahison,
A qui veut-on que je me fie ?
D'abjurer la philosophie
Notre grand siècle a bien raison.
O vous ! qu'instruit une coquette,
Et qui l'aimez comme j'aimais,
Ne philosophez donc jamais,
Et baisez toujours en levrette.

BÉRANGER.

ÉPIGRAMME

La Grèce, si féconde en fameux personnages
Que l'on vante tant parmi nous,
Ne put jamais trouver chez elle que sept sages :
Jugez du nombre de ses fous !

GRÉCOURT.

LA PERMISSION DE FAIRE GRAS

AIR *de la belle Bourbonnaise.*

La grosse Catherine,
Fraîche et de bonne mine,
Un jour après Matine
Vint à Sainte-Apolline
Demander le curé...
Hé ! hé ! hé ! hé ! hé !
Parlez sans nul dilemne,
Dit le curé tout blême.
La fille, à l'instant même
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
J' demand' pour le carême
La permission d' fair' gras.

Or, contre l'observance
De ladite abstinence,
Pour avoir sa dispense,
Catherine, on le pense,
S'en va chez son curé.
Hé ! hé ! hé ! hé ! hé !
Le curé, sec et maigre,
Séduit, d'une voix aigre,
La grosse fille allègre

Et la prend dans ses bras !...
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Si bien que, ma foi...
La fillette fit maigre,
Et le curé fit gras.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(Chanson extraite de la *Papesse Jeanne*, vaudeville de Benjamin Antier, Simonin et Théod. Nezel, joué en 1831.)

LA RIGUEUR JUSTIFIÉE

Laïs, insensible à mes larmes,
Naïvement me disait l'autre jour :
Je n'attache, mon cher, d'autre prix à l'amour,
Que celui qu'on met à mes charmes.

(*Encyclopédie comique*, 1803.)

CONTE QUI N'EN EST PAS UN

Laissez-moi prendre un doux baiser
Sur cette bouche si vermeille,
Disait un chevalier l'autre jour à l'oreille
D'un tendron très-connu pour ne pas refuser.
— Non, je ne puis, monsieur, vous l'accorder, dit-elle ;
Cette bouche que vous voyez
Promit à mon époux d'être toujours fidèle.
Ce serment qu'elle a fait, quoique vous en croyez,
En se livrant à vous, la rendrait criminelle.
Mais il en est tout autrement
D'une bouche couleur de rose,

Qui ne parle qu'à bouche close,
Et qui ne cède point à l'autre en agrément.
Or, celle-ci, pour bonne cause,
N'a jamais fait pareil serment.
Ah! contre mon devoir, c'est en vain qu'on me tente.
La bouche qui jura, monsieur, n'est plus mon bien.
Vous vouliez un baiser, donnez-en plutôt trente
A celle qui ne promit rien.

(*Contes théologiques.*)

UN PACTE MAL OBSERVÉ

La jeune Alix, aimable et gente fille,
Morceau friand, valant bien le péché,
Colin, beau gars, poussant bien une bille,
Se rencontrant, d'amour firent marché.
Colin devait n'enfoncer de la quille
Que deux bons doigts qu'on avait eu grand soin
De bien marquer. Lors, sur un tas de foin,
Il vous la jette à l'envers, l'équarquille,
Et monte sus pour y voir de plus loin.
En moins de rien, le drôle ouvre la voie.
Alix lui crie, en soupirant de joie :
— Va, mets-y tout, enfonce, ne crains point.
— Ah! dit Colin, de l'ordre n'ai besoin.
Depuis longtemps j'avais passé la raie.

(*Rec. de poésies de M. B.*, p. 116)

LA NOUVELLE PÉNÉLOPE

La jeune Églé, quoique très peu cruelle,
D'une honeste veut avoir le renom ;

Prudes, pédans vont travailler chez elle
A réparer sa réputation.
Là, tout le jour, un cercle misanthrope
Avec Églé médit, fronde l'Amour :
Hélas ! Églé, semblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du jour.

SAINT-LAMBERT.

LE SECRET DE LA NOCE

La jeune Lise épouse le vieux Luc.
A Cupidon son âge était rebelle.
Or, il ne put, de son amour caduc
Donner, hélas ! qu'une preuve à la belle.
Puis, il lui dit : — Voilà tout le secret !
En femme ainsi l'on vous métamorphose.
Cent fois, madame, on recommencerait,
Que ce serait toujours la même chose.

(*Muses du foyer de l'Opéra*. 1783)

ÉPIGRAMME

La joie est encor dans Paris,
Malgré le temps et la misère,
Et subsiste sous deux abris
Qui sont cocus et gens d'affaire.
Dans l'un est gentille commère ;
En l'autre sont bons cuisiniers.
Pourtant, cocus et maltotiers
Sont gens qu'il est bon de connaître ;

Aussi, les vois-je volontiers,
Mais pour rien ne le voudrais être.

J.-B. Rousseau.

SUR UN PORTRAIT DE LA JUSTICE

La Justice a la balance
Non pas, comme chacun pense,
Pour juger selon les lois ;
Mais afin de voir, en somme,
Si les écus du bon homme
Sont légers ou bien de poids.

(*Anthologie franç.*, 1816.)

LA FEMME DU MINISTRE

La larme à l'œil, le repentir dans l'âme,
Jean s'accusoit au bon père Remi,
Que d'un ministre il bricoloit la femme :
Console-toi, lui dit-il, mon ami,
Si ç'eut été femme d'un catholique,
Tu n'aurois eu d'*absolvo*, ni demi;
Mais puisque c'est femme d'un hérétique,
Va, c'est autant de pris sur l'ennemi.

Légende joyeuse, I, 86.)

COUPLET

Air : *Déjà dans la plaine.*

L'amant que j'adore,
Prêt à me quitter,

D'un instant encore
Voulait profiter.
Félicité vaine
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir.

Mme d'Houdetot.

CHANSON A L'USAGE DES FEMMES
DE LA COUR, A LA FIN D'UN SOUPER

L'amant trop vif et sans art
Part, part, part,
Sans qu'on puisse y prendre part.
C'est ne savoir pas vivre,
C'est là manquer d'égards,
Car, car, car,
L'amant poli part plus tard !

Il emploie avant cela,
Là, là, là,
Le précurseur que voilà !
Ce doigt toujours honnête
Qui prépare tout ça
Va, va, va,
Avant que l'on n'entre là !

Un homme un peu complaisant
Sent, sent, sent,
Qu'il est civil et décent
De bien limer sa dame ;
Et le galant attend
Tant, tant, tant,
Qu'ils partent au même instant !

Collé.

COMPARAISON

La mariée, au saut du lit, jasait
Sur l'instrument de la paix du ménage,
Et discourant, du marié disait :
De son fétu neuf pouces sont l'aunage.
Neuf tout en gros ; quelle honte, à son âge !
Car, entre nous, il a vingt ans et plus ;
Et notre ânon, qui n'a pas davantage
Que dix-huit mois, porte un bon tiers de plus.

Piron.

LE MAIRE D'EU

CHANSONNETTE FAITE SUR LES LIEUX

Air : *Les anguilles, les jeunes filles*

L'ambition, c'est des bêtises,
Ça nous rend toujours soucieux ;
Mais, dans le vieux manoir des Guises,
Qui ne serait ambitieux ?
Tourmenté du besoin de faire...
Quelque chose sur ce beau lieu,
J'ai brigué l'honneur d'être maire,
Et l'on m'a nommé maire d'Eu.

Mon origine n'est pas claire...
Rollon nous gouverna jadis ;
Mais César fut-il notre père,
Ou descendons-nous de Smerdis ?
Dans l'embarras de ma pensée,
Un mot peut tout concilier :
Nous sommes issus de Persée...
Voyez plutôt mon mobilier.

Je ne suis pas fort à mon aise;
Ma mairie est un petit coin,
Mon trône une petite chaise,
Qui me sert en cas de besoin.
Mes habits ne sentent pas l'ambre,
Mon équipage brille peu ;
Mais que m'importe ? un pot de chambre
Suffit bien pour un maire d'Eu.

Cette garde-robe modeste
Me suffit et remplit mes vœux ;
Fasse le ciel qu'elle me reste,
Et je sérai toujours heureux.
Puisse le prince, dont sans cesse
La France bénit les bontés,
Me conserver dans ma vieillesse
Mes petites commodités.

On vante partout ma police,
Ce qu'on fait... ne m'échappe pas,
A tous je rends bonne justice,
J'observe avec soin tous les cas:
On ne peut ni manger ni boire
Sans que tout passe sous mes yeux ;
Mais c'est surtout les jours de foire
Qu'on me voit toujours sur les lieux.

Des flatteurs vantent leur science
Et la beauté de leurs budgets ;
Mais souvent leur peu de finance
Compromet tous nos intérêts.
Moi, j'ai la visière plus nette ;
Car, vous en serez étonnés,
Lorsque je me sers de lunettes,
Je ne les mets pas sur mon nez.

Grâces aux roses que l'on cueille
Dans mon laborieux emploi,

Je préfère mon portefeuille
A celui des agents du roi.
Je brave les ordres sinistres
Qui brisent ce pouvoir tout net;
Et, plus puissant que les ministres,
J'entre en tous temps au cabinet.

Je me complais dans mon empire,
Il ne me cause aucun souci;
Moi, j'aime l'air qu'on y respire :
On voit, on sent la mer d'ici.
Partout l'aisance et le bien-être,
Ma vie est un bouquet de fleurs;
Aussi j'aime beaucoup mieux être
Maire d'Eu que maire d'ailleurs.

Vieux château bâti par les Guises,
Mer d'azur baignant le Tréport,
Lieux où Lauzun fit des bêtises,
Je suis à vous jusqu'à la mort.
Je veux, sous l'écharpe française,
Mourir en sénateur romain,
Calme et tranquille sur ma chaise,
Tenant mes papiers à la main.

VATOUT.

LES DEUX GALANTS

L'ami Pascal, après cinq ans de soins,
Et menus frais pour certaine commère,
Un jour enfin demanda son salaire,
Et le galant ne requérait pas moins
Que payé fut au tarif de Cythère.
Je n'en puis tant, dit la belle à Pascal.
Non que pour toi je sois ingrate et fière;

Mais le devant est tout à ton rival.
Pour l'autre voie, est à toi toute entière.
Lors, dit l'ami, passons, il est égal
Que Pascal soit ou devant ou derrière.

(*Légende joyeuse*. 1764.

A MADEMOISELLE DE LA MOTHE

DÉGUISÉE EN DIANE

La Mothe, votre air gracieux
Charme le plus farouche,
Quel teint! quelle taille! quels yeux!
Quelles dents! quelle bouche!
La Mothe, vous avez le don
De faire qu'on désire :
Il n'est pas, jusqu'à votre nom,
Qui des désirs n'inspire.

VERGIER.

ÉPIGRAMME

L'amour est un dieu mercenaire;
Les dames vendent leur beauté,
Et leur industrie ordinaire
Joint le gain à la volupté.
Il faut que la finance joue,
Autrement, elles font la moue
Aux amants qu'elles ont vaincus.
Vive, vive la maquerelle,
Que vulgairement on appelle
Une bourse pleine d'écus!

MAYNARD.

ÉPIGRAMME

L'amour est une affection
Qui par les yeux dans le cœur entre ;
Puis, par une défluxion,
Il s'écoule par le bas-ventre.

MATH. REGNIER.

PORTRAIT DE L'AMOUR

AIR : *C'est un enfant*

L'amour est un traître, un parjure,
Le tyran de tous les cœurs.
De pleurs il fait sa nourriture,
Et se rit de nos douleurs.
Par quelqu'imposture,
Toujours il surprend,
Et sous la figure
D'un enfant,
C'est un serpent. (*bis*)

FAVART.

DÉFINITION DE L'AMOUR

L'amour, fils de l'Illusion,
Est élevé par l'Espérance,
Entretenu par l'Ignorance,
Ruiné par l'Expérience,
Tué par la Possession.

DE JOUY.

BIOGRAPHIE

L'amour m'a touché de son aile
A l'heure ordinaire, et j'ai su
Comme on triomphe d'une belle,
Et comme on aime à son insu.

J'aurais pu souffrir davantage;
Mais de bonne heure, plein d'orgueil,
J'ai toujours eu le vrai courage
De cacher les pleurs de mon œil.

Le principal étant de vivre,
Fidèle au : *tel père tel fils :*
Ma ressource devint le livre,
Mon père en vendait; moi j'en fis.

MONSELET

MAXIMES

L'amour se soutient par l'espoir,
Le zèle par la récompense,
L'autorité par le pouvoir,
La faiblesse par la prudence,
Le crédit par la probité,
L'agrément par la liberté,
La santé par la tempérance,
L'esprit par le contentement,
Le contentement par l'aisance,
L'aisance par l'arrangement.

PANNARD.

LES ARCHERS DE L'AMOUR

Air : *Oh ! voilà la vie.*

L'Amour sur son trône,
Dit à ses sujets :
« Sans fixer à l'aune
« Le prix des objets,
« J'exige qu'on tende
« Mon arc tour à tour.
« Archers, que l'on bande,
« L'on bande,
« L'on bande ;
« Archers, que l'on bande
« Cette arme de l'Amour !

« Montrez à ma mère
« Tout votre savoir ;
« Elle va vous faire
« Tirer dans le noir.
« C'est moi qui commande,
« Sans bruit ni tambour :
« Bien ferme qu'on bande,
« Qu'on bande,
« Qu'on bande ;
« Bien ferme qu'on bande
« Cette arme de l'Amour ! »

Lors, parmi les vierges
S'avance un vieillard,
« Qu'on le passe aux verges, »
Dit Vénus à part :
« Qu'il soit de ma bande
« Banni sans retour.
« Jamais il ne bande,
« Ne bande,

« Ne bande;
« Jamais il ne bande
« Cette arme de l'Amour! »

Vient de Ganymède
Un amant damné.
Vénus crie à l'aide,
Se pince le nez,
Et dit: « Qu'il s'amende,
« Ou bien, nuit et jour,
« Sans tirer, qu'il bande,
« Qu'il bande,
« Qu'il bande;
« Sans tirer, qu'il bande
« Cette arme de l'Amour! »

Puis elle examine
L'arc et son ressort:
Sous sa main badine
Il se tend d'abord.
Sensible à l'offrande,
Vénus, en retour
Fait tout pour qu'on bande,
Qu'on bande,
Qu'on bande;
Fait tout pour qu'on bande
Cette arme de l'Amour!

Elle est toute nue,
Etalant aux yeux
Sa croupe charnue,
Son sein merveilleux.
Une ardeur si grande
Enflamme sa cour,
Que partout l'on bande,
L'on bande,
L'on bande;

Que partout l'on bande
Cette arme de l'Amour!

A l'archer qui touche
Offrant un tribut,
Vénus qui se couche
Dit : « Voilà le but...
« Que le trait s'y rende,
« Droit ou par détour.
« Tout va dès qu'on bande,
« Qu'on bande,
« Qu'on bande;
« Tout va dès qu'on bande
« Cette arme de l'Amour! »

Tous prenant le large,
Font dix coups de plus.
« Dieux! quelle décharge!
« S'écria Vénus;
« Mais, je le demande,
« Par quel mauvais tour
« Faut-il qu'on débande,
« Débande,
« Débande;
« Faut-il qu'on débande
« Cette arme de l'Amour? »

BÉRANGER.

SONNET

Lance au bout d'or, qui sais et poindre et oindre,
En qui jamais la raideur ne défaut,
Quand en champ clos, bras à bras, il me faut
Toutes les nuits au doux combat me joindre;
Lance vraiment qui ne fus jamais moindre

A ton dernier qu'à ton premier assaut,
De qui le bout dressé bravement haut
Est toujours prêt de choquer et de poindre
Sans toi le monde un choas se ferait.
Nature manque inhabile serait,
Sans tes combats, d'accomplir ses offices.
Donc, si tu es l'instrument de bonheur
Par qui l'on vit, combien à ton honneur
Doit-on de vœux, doit-on de sacrifices?

RONSARD.

SUR GLYCÈRE

L'an dernier, j'adorais Glycère,
Elle a depuis cessé de me charmer.
Je ne sais trop comment elle avait su me plaire;
Je ne sais trop pourquoi j'ai cessé de l'aimer.

GIRAUD.

LA BATAILLE DE NOVI

L'an passé, l'autel et le trône
Tremblaient au bruit de nos succès.
Déjà dans la marche d'Ancône
Flottait le pavillon français.
Aujourd'hui, ce sont d'autres choses;
Le sort a changé de parti.
Pleurez, pleurez, dames françaises,
Nous venons de perdre Novi!

— Hélas! monsieur le capitaine,
Vous y fûtes; contez-nous ça.
— Volontiers : d'abord, dans la plaine,
Notre corps d'armée s'avança.

Deux gorges étaient là tout proche,
Plus bas était un bois taillis,
Et l'on voyait à notre gauche
Le fleuve qui sort de Novi.

Le tambour roule, on bat la charge,
Les balles sifflent, l'air gémit,
Tout s'ébranle, quelle décharge !
Et nous culbutons l'ennemi.
Nous nous croyions sûrs de l'affaire,
Car nous avions, de plus que lui,
Outre le calibre ordinaire,
Le gros calibre de Novi.

Mais, hélas ! il fut notre maître,
Ce vieux chauffeur de Souvarow ;
Je vis qu'on savait prendre en traître,
A Florence ainsi qu'à Corfou.
Nous vendîmes cher la victoire,
Et partageâmes avec lui
Le champ de bataille et la gloire,
Mais nous y laissâmes Novi !

De nos malheurs, en cette affaire,
Or, voici la cause en deux mots :
C'est qu'on nous traita, sans mystère,
Comme des dindons et des sots.
Les fournisseurs de nos ressources
Trafiquaient avec l'ennemi ;
Quand les uns nous coupaient nos bourses,
D'autres nous arrachaient Novi !

Cette désastreuse nouvelle
Bientôt dans Paris se répand.
A l'oreille chaque femelle
Se la raconte en sanglottant.
Riche, bourgeois, peuple, canaille,
Tous, là-dessus, n'ont qu'un seul cri :

Grand Dieu ! la sanglante bataille,
Que la bataille de Novi !

Un sénat femelle s'assemble ;
Il arrête qu'à Paul premier
Deux cent belles iront ensemble,
Le conjurer et le prier
De venir confisquer en France
Bordeaux, Lyon, Paris aussi ;
Qu'il les prenne et qu'en récompense,
Il nous fasse rendre Novi !

(*Gaudriole* de 1834, p. 74.)

L'ANTECHRIST

L'Antechrist, pour vous pervertir,
Disait un capucin en chaire,
Vous prodiguera du plaisir,
Écus nombreux et bonne chère,
Force femmes, point de douleur,
Tous les biens de ce monde en somme !...
— Père, s'écrie un auditeur,
Oh ! quand viendra cet honnête homme !

(*Encyclopédie comique.* 1803.)

COUPLET

La nuit fut, de tout temps, favorable à l'amour.
Que des jours les plus beaux elle soit triomphante !
Un moment d'une nuit charmante, } (*bis*)
Vaut seul tous les plaisirs du jour. }

Mme de Villedieu.

LA DISPUTE DES VITS

RONDEAU PAR QUATRE DAMES

La nuit passée, une dame discrète,
Ayant couché en part assez secrète,
A autres trois demanda par devis,
De quelle taille étaient les meilleurs vits :
— Tous vits sont bons, répond une maigrette.
— Les longs, dit l'autre, aiment trop la retraite
Un vit moyen fait bien meilleure traite ;
Je le sais bien, et je m'en assouvis,
La nuit.
La tierce dit : — Ne faites point l'étroite,
Le grand et gros a l'atteinte plus droite.
— Lors, dit la dame, après tous vos devis,
Quand la femme aime et n'a les sens ravis,
Un vit d'ami la contente et bien traite,
La nuit.

MELLIN DE St-GELAIS.

LA TONSURE

La nuit, un coche ayant versé,
On tomba les uns sur les autres.
Chacun se crut le cou cassé
Et dépêchait ses patenôtres.
Dans l'entredeux d'un gros fessier,
Un curé fut pris par la nuque ;
Il retira son chef entier,
Mais il y laissa sa perruque.
Il la cherche, en l'obscurité ;
Une dame, fort étonnée,
Se plaint de sa témérité :

— Monsieur, suis-je assez tâtonnée?
Le curé, s'excusant beaucoup
D'avoir excité son murmure,
Lui dit : — Je la tiens, pour le coup,
Car j'ai le doigt dans la tonsure.

L'abbé de Grécourt.

ÉPIGRAMME

La petite est encor pucelle,
Car elle n'a, jusqu'à présent,
Vécu qu'en manuélisant
Son con avec une chandelle.

(Les Muses en belle humeur, 1779.)

IMITATION LIBRE DE L'ÉPIGRAMME

QUID LEVIUS PLUMA, ETC.

La plume veut le prix de la légèreté ;
La poussière avant elle à bon droit la réclame;
Le vent s'en croit plus digne : alors paraît la femme,
Et le prix n'est plus contesté.

Par une jeune demoiselle. (*Choix d'anecdotes*. 1830, tom. II.)

BOUTADE POÉTIQUE

La plus belle fille du monde,
Je la connais certainement;

Mais, si vous croyez qu'elle est blonde,
Vous vous trompez complètement.

Ses cheveux sont noirs, et l'ébène
Paraîtrait pâle à côté d'eux.
Ses cils sont noirs, et c'est à peine
Si l'on voit le blanc de ses yeux.

Aussi, parfois son sang bouillonne,
Elle s'emporte en un moment;
Et, si vous croyez qu'elle est bonne,
Vous vous trompez complètement.

C'est un éclair! c'est la rafale!
Et l'on a peine, tant c'est prompt,
A mettre au pas cette cavale
Sans la cravache et l'éperon.

Mais, quand elle a du vin en tête,
Alors, c'est un enchantement;
Car si vous croyez qu'elle est bête,
Vous vous trompez complètement.

Son esprit est comme ses hanches,
Il est souple et toujours bondit;
Et puis, comme elle a les dents blanches,
Elle rit de tout ce qu'on dit.

Elle pousse tout à l'extrême,
Gaîté, cœur et tempérament;
Mais, si vous croyez qu'elle m'aime,
Vous vous trompez complètement.

A. Dumas, fils.

VERS SUR LE MARIAGE, *tirés de la tragédie* d'ARIE ET PETUS, de GILBERT.

La plus rare beauté, quand elle est possédée,
Efface de l'esprit son agréable idée.
Des femmes les maris sont vainement charmés,
Leurs attraits sont sans force et leurs yeux désarmés.
Celle qui commandait, après les noces prie ;
Il n'est plus de tournois, ni de galanterie,
De flamme, de soupirs, de respect, ni de cour,
Et le lit d'hyménée est le tombeau d'Amour.

GABRIEL GILBERT, en 1659.

EPITAPHE

L'Arétin repose en ce lieu.
Il médit de tout, fors de Dieu ;
Car l'Arétin ne médisait
Que de cela qu'il connaissait.
Ne connaissant Dieu en nul point,
L'Arétin n'en médisait point.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

ÉPIGRAMME

L'argent, tes beaux jours et ta femme
T'ont fait ensemble un mauvais tour ;
Car tu pensais au premier jour
Que Jeanneton dût rendre l'âme,
Et qu'en perdant la vieille lame,
Etant jeune et bien avenant,

Tu trouverais incontinent
Pour ton argent une autre femme.
Mais, Jean, il en est autrement :
Ta jeunesse s'est retirée,
Ton bien s'en va tout doucement,
Et ta vieille t'est demeurée.

MATH. REGNIER.

LA CHASTE ORAISON

Las de rester célibataire,
Un beau jour l'anodin Bolus,
Riche et célèbre apothicaire,
Alla conter ses oremus
A Notre-Dame du Rosaire.
— Bénissez mon intention,
Dit-il, vase d'élection !
Je voudrais avoir une épouse,
Douce, agissante, point jalouse
Et pleine de dévotion.
Voilà ma supplique, et j'espère
Que par vous, ô bénigne mère,
Mes désirs seront approuvés ;
Car, si je prends femme à mon âge,
C'est pour qu'elle ait soin du ménage,
Et point pour ce que vous savez.

VASSELIER

CHANSON

DITE DE LA REINE BLANCHE

Las ! si j'avais pouvoir d'oublier
Sa beauté, son bien dire

Et son tant doux, tant doux regarder,
Finirait mon martyre.
Mais, las! mon cœur je n'en puis ôter,
Et grand affolage
M'est d'espérer.
Mais tel servage
Donne courage
A tout endurer.
Et puis comment, comment oublier
Sa beauté, son bien dire
Et son tant doux, tant doux regarder?
Mieux aime mon martyre (1).

L'AIMABLE INGÉNUE

La tendre Célimène, émue
Par les discours d'un jeune amant
Qui flattaient son tempérament,
Venait enfin d'être vaincue.
Du premier trouble revenue,
Et se ressouvenant d'abord
Qu'elle s'était mal défendue,
Qu'elle avait fait trop peu d'effort,
Elle lui dit, baissant la vue,
Et recouvrant sa gorge nue :
— Ah! mon Dieu! que vous êtes fort!

GRÉCOURT.

---

(1) C'est à tort, dit M. de La Harpe, que l'on a attribué cette chanson naïve et tendre à *Thibauld*, comte de Champagne. Il est impossible qu'elle date du règne de Saint-Louis. Elle ne peut être plus ancienne que les poésies de Marot.

LA FAIBLESSE VICTORIEUSE

La tendre et faible Elise a l'air élégiaque,
Le ton sentimental; mais dans un doux ébat,
Elle mettrait hors de combat
Dix carmes à la fois et le dieu de Lampsaque.

ECOUCHARD LEBRUN.

SOIRÉE DE CADET BUTEUX
A LA VESTALE

POT-POURRI EN TROIS ACTES

AIR : *V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.*

L'aut' matin, je m' disais comm' ça :
Mais qu'est-c' qu' c'est donc qu'un opéra?
V'là qu' dans un' rue, au coin d' la Halle,
J' lisons : La *Vestale*.
Faut que j' m'en régale :
C'est trois liv's douz' sous qu'ça m'coût'ra...
Un' vestale vaut ben ça.

AIR : *Tous les bourgeois de Chartres.*

L'heur' du spectacle approche,
J' me r'quinqu' pus vite qu'ça,
Et, les sonnett's en poche,
J' courons à l'Opéra :
Mais, voyant qu' pour entrer l'on s'bat dans l'antichambre,
Je m' dis : Voyez queu chien d'honneur
Quand pour c'te vestale d' malheur
J' me s'rai foulé z'un membre!

AIR du *Lendemain.*

N' croyez pas, ma cocotte,
Qu' tout exprès pour vos beaux yeux,

J'allions, à propos d' botte,
M' fair' casser z'un' jambe ou deux ;
Je r'viendrons, n' vous en déplaise...
N' sait-on pas qu'il est d's endroits
Où c" qu'on entre plus à l'aise
La s'conde fois?

Air : *Tarare, Pompon.*

J' n'ons pas putôt ach'vé,
Qu' la parole étouffée,
Par un' chienne d' bouffée
Je m' sentons soulevé ;
Le déluge m'entraîne,
Et me v'là z'en deux temps
Sans billet z'et sans peine
Dedans.

Air : *A boire! à boire! à boire!*

Silenc'! silenc'! silence!
V'là qu' la première act' commence;
Chacun m' dit d' mettre chapeau bas :
Je l' mets par terre, il n' tomb'ra pas.

Air : *Il étoit une fille.*

J' voyons un monastère
Où c' qu'un' fille d'honneur
Était r'ligieuse à contre-cœur.
C'était monsieur son père
Qui, l' jour qu'il trépassa,
D' sa fille exigea ça...
Ah!...

Air : *Quoi, ma voisine, es-tu fachée?*

Quand aux règles du monastère
Un' fill' manquait,
On vous la j'tait tout' vive en terre,

Comme un paquet.
Si la terre aujourd'hui d' nos belles
Couvrait l's abus,
J' crains ben qu' j'aurions pus d' demoiselles
Dessous que d'ssus.

Air : *Dans les gardes-françaises.*

V'là z'enfin un bel homme
Qu'alle avait pour amant,
Qui r'vient vainqueur à Rome
Avec son régiment;
Il apprend que l' cher père
A cloîtré son objet...
Il pleure, il s' désespère ;
Mais c'est comm' s'il chantait.

Air : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Dans c' pays-là, par bonheur,
La loi voulait qu'on choisisse
La vestal' la plus novice
Pour couronner le vainqueur.
« Tu r'viens comm' Mars en carême
(Lui dit tout bas cell' qu'il aime)
Pour rec'voir le diadème,
Du cœur dont t'as triomphé. »
Il veut répondre, il s'arrête,
Il la r'garde d'un air bête
Et le v'là qui perd la tête
Au moment d'être coiffé. (*bis*)

Air : *Bonsoir, la Compagnie.*

Enfin
Un serr'ment de main
Lui dit : « Prends garde,
On nous regarde. »
Le v'là qui se remet ;

V'là qu'elle lui met
Un beau plumet.
« A c'te nuit, j' te l' promets.
— A c'te nuit, j' te l' permets,
— Puisqu' la çarimonie,
Dit l'abbesse, est finie,
Rentrez dans vot' dortoir ;
Jusqu'au revoir,
Bonsoir. »

AIR : *A boire! à boire! à boire!*

Silenc'! silenc'! silence!
V'là qu' la seconde act' commence,
Et j' vois l'enceinte du saint lieu
Avec un réchaud z'au milieu.

AIR : *J'arrive à pied de province.*

On ordonne à la r'ligieuse
D'entret'nir le feu ;
S'il s'éteint, la malheureuse
N'aura pas beau jeu.
A son devoir ell' s'apprête,
N'osant dir' tout haut
Qu'elle a bien d'autr's feux en tête
Que l' feu du réchaud.

AIR des *Fraises.*

La v'là seule, et dans son cœur,
Où qu' la passion s' concentre,
Elle appelle son vainqueur ;
Mais que d'viendra son honneur,
S'il entre, s'il entre, s'il entre ?

AIR : *Du haut en bas.*

« Il entrera,
S' dit-elle, au bout d'un bon quart d'heure
Il entrera,

Et puis après il sortira.
Gn'y a bien assez longtemps que j' pleure;
Du moins j' dirai,
S'il faut que j' meure :
Il est entré. »

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Sitôt pris, sitôt pendu ;
Elle court ouvrir la porte :
L'amant, que l' plaisir transporte,
Accourt, d'amour éperdu.
« Faut qu' ce soir je t'appartienne ;
J'ai ta parol', t'as la mienne,
Pus d' feu, pus d' réchaud qui tienne.
— Ciel ! m'arracher de c' lieu saint ! »
Bref, mêm' rage les consume,
Et, tandis qu' leur feu s'allume,
V'là-t-il pas qu' l'autre s'éteint! (*bis*)

AIR : *Au coin du feu.*

« O ciel ! je suis perdue !
Dit la Vestale émue ;
Gn'y a pas d' bon Dieu. »
Et v'là qu' la pauvre amante
Tombe glacée et tremblante
Au coin du feu. (*ter*)

AIR des *Trembleurs.*

Les cris d' la belle évanouie
Donn' l'alerte à l'abbaye,
Qui s'éveill' tout ébahie :
Et l'amant, qui s' sent morveux,
Voyant qu'on crie : *A la garde!*
S'esbigne en disant : « Si j' tarde,
Si j' m'amuse à la moutarde,
Nous la gobons tous les deux.

AIR : *Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous.*

— Ah! mam'zell', qu'avez-vous fait là!
Dit d'un' voix de tonnerre
Le révérend du monastère;
Ah! mam'zell', qu'avez-vous fait là!
Vot' feu s'est éteint, mais il vous en cuira.
D'shabillez, d'shabillez, d'shabillez-la;
Son affaire
Est claire;
Qu'à l'instant même on l'enterre,
Et qu' ça, mor... et qu' ça, mor... et qu' ça morbleu,
Li apprenne une aut' fois à bien souffler son feu! »

AIR des *Pendus*.

Là-d'ssus on lui couvr' l'estomac
D'un ling' tout noir qu'a l'air d'un sac;
L'orchest' li pince à sa manière
Un' marche à porter l' diable en terre;
Et la patiente, d' son côté,
S' dit tout bas : « J' m'en avais douté. »

AIR : *A boire! à boire! à boire!*

Silenc'! silenc! silence!
V'là qu' la troisième act' commence,
J' vois six tombeaux, sept, huit, neuf, dix,
Qu' c'est gai comme un *De profundis*.

AIR : *Au clair de la lune.*

Au clair de la lune
L'amant, tout en l'air,
Sur son infortune
Vient chanter z'un air,
Où c' qu'il dit : « Qu'all' meure,
Et j' varrons beau train!
S'il fait nuit à c't' heure,
Il f'ra jour demain. »

AIR des *Fleurettes.*

Mais drès que d' la Vestale
Il entend v'nir l' convoi,
Crac, le v'là qui détale...
On n' sait pas trop pourquoi.
D'vant la fosse il s'arrête :
On croit que l' pauvre officier
D' chagrin va s'y j'ter l' premier ;
Mais pas si bête !

AIR : *Le port Mahon est pris.*

Du plus haut d' la montagne,
L'enfant
Descend,
Tout l' mond' l'accompagne,
Et tout bas chaqu' compagne,
S' dit en allongeant l' cou :
« V'là son trou, v'là son trou, v'là son trou. »
Pendant l' *Miserere*
Qu'entonne m'sieu le curé,
Blême et plus mort' que vive,
Au bord du trou la Vestale arrive :
Tout l' monde d'mand' qu'all' vive ;
L' curé répond : « Nenni,
N, i, ni, c'est fini. »

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

C'tapendant, qu'il dit, j' veux bien
Faire encor queuqu' chos' pour elle ;
Sur c' réchaud où gn'y a plus rien
Mettez l' fichu d' la d'moiselle ;
Si l' ling' brûle, on n' l'enter'ra pas ;
S'il n' brûl' pas, ell' n' l'échapp'ra pas...
Vous l'voyez, aucune étincelle
N' vient contremander son trépas :
Or plus d' débats ;

Du haut en bas,
Gn'y a point z'à dir', faut qu'ell' saute l' pas.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

— Doucement,
Dit l'amant,
Qui guettait l' moment,
Faut qu'enfin l' chap'let s' débrouille :
C'est moi qu'a tout fait,
Grâc' pour mon objet,
Sinon j'ai là ma patrouille.
Par son trépas,
D'un crim' vot' bras
Se souille ;
Si ça n'est pas,
J' veux qu' mon damas
Se rouille.
— Mon Dieu ! comme il ment !
Dit la pauvre enfant ;
Ni vu, ni connu, j' t'embrouille.

AIR : *Rantanplan, tirelire.*

— Vite, à moi, mon régiment !
En plein, plan,
Rlantanplan,
V'là z'un enterr'ment,
Qu'à l'instant
Et d' but en blanc,
Il faut mettre en déroute ;
Battons-nous, coût' qui coûte,
Quoique j' n'y voyons goutte. »
Mais l' régiment
Du couvent,
En plein, plan,
R'lantanplan,
Qu'est pour l'enterr'ment,
Répond qu'il vers'ra son sang

Jusqu'à la dernièr' goutte.
Pendant queuqu' temps on doute
Qu'est-c' qu'emport'ra la r'doute;
Au bout d'un combat sanglant,
En plein, plan,
R'lantanplan,
Au lieu d' l'enterr'ment,
C'est l' régiment
De l'amant
Qui s' trouve être en déroute.

Air : *Il a voulu, il n'a pas pu.*

Gn'y a pas d' milieu,
Faut s' dire adieu ;
C'est-i ça qui vous l' coupe?
Rien que d' les voir,
V'là mon mouchoir
Qu'est trempé comme un' soupe.

Air : *N'est-il, Amour, sous ton empire.*

L' pauvre agneau descend dans la tombe!
Qu' c'est pain béni!
Sur sa tête l' couvercle r'tombe;
V'là qu'est fini.
Pour si peu s' voir si maltraitée!
L' beau c'hien d' plaisir!
Et n' la v'là-t-i pas ben plantée
Pour raverdir!

Air : *Ciel! l'univers va-t-il donc se dissoudre?*

Mais, patatras! v'là s'un éclair qui brille,
Et l' Tout-Puissant, qui, j' dis, n'est pas manchot,
Pour sauver la pauvre fille,
Vous lâche un pétard qui grille
L' diable d' chiffon qui pendait sur l' réchaud.
Vive l' Père éternel,
Qui, d' son tonnerre

Arrang' l'affaire!
J' n'y comptions guère ;
C'est s'un coup du ciel.

Air : *Ah! mon Dieu! que je l'échappe belle!*

« Ah! mon Dieu! que je l'échappe belle!
Dit en haussant l'cou
Au-d'ssus du trou
La demoiselle;
Au bon Dieu je d'vons un' fièr' chandelle!
Car je n' pouvons pas
M' dissimuler qu' j'étions ben bas. »

Air : *O Filii et Filiæ.*

Tant y a que l' coupl' s'épousa,
Et qu' chaqu' vestal' dit, voyant ça :
« Quand est-c' qu'autant m'en arriv'ra?
Alleluia. »

RONDE A DANSER

Air : *V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.*

L'autre jour Blaise m'embrassa,
Pass' pour ça, oh! pass' pour ça.
Mais après cette gaieté-là,
Voyant maître Blaise
Se mettre à son aise,
Je lui dis, compère, halte-là!
Ah! fort peu d' ça! Ah! fort peu d' ça

Je lui dis, compère, halte-là!
Fort peu d' ça! Ah! fort peu d' ça
Mais à peine eus-je dit cela,
Que Blaise me bouche,

D'un baiser, la bouche.
Je trouvai plaisant ce tour-là.
Ah! pass' pour ça. Ah! pass' pour ça.

Je trouvai plaisant ce tour-là,
Pass' pour ça! Ah! pass' pour ça!
Mais à mes pieds il se jetta,
Et fit des demandes,
De faveurs plus grandes;
Vous jugez comme on l'écouta!
Ah! fort peu d' ça. Ah! fort peu d' ça.

Vous jugez comme on l'écouta;
Fort peu d' ça! Ah! fort peu d' ça!
Mais, par un hasard, ce jour-là,
Ayant une entorse,
Il me prit de force,
Malgré moi qui voulois bien ça.
Ah! pass' pour ça! Ah! pass' pour ça!

Malgré moi qui voulois bien ça.
Pass' pour ça. Ah! pass' pour ça.
Et tout d'un coup s'arrêta là.
Ah! Blaise est tout comme,
Tout comme un autre homme;
Et je vois qu'il me donnera.
Ah! fort peu d' ça! Ah! fort peu d' ça!

Et je vois qu'il me donnera
Fort peu d' ça. Ah! fort peu d' ça.
Il faut joindre à cet amant-là,
Lucas et Jérôme,
Colas et Guillaume,
Bastien, Julien, et cœtera,
Et passe pour ça, et passe pour ça.

COLLÉ.

22.

LE PORTRAIT D'IRIS

L'autre jour, épanchant cette liqueur divine,
Dont nos plaisirs et nous tirons notre origine,
Iris, qui s'inondait de ses aimables flots,
Fit une si charmante mine,
Que l'Amour s'écria : Vite, qu'on la dessine
Pour mon cabinet de Paphos.

GRÉCOURT.

LA ROMANCE

DE MADEMOISELLE JUSTINE

AIR : *D'un époux chéri, la tendresse* (Adolphe et Clara).

L'autre jour la tendre Justine
Chantait, en courant le gibier,
Les amours du vaillant Ogier,
Qui va combattre en Palestine.
Par ces mots cent fois répétés,
Elle interrompait sa romance :
« Montez chez moi, messieurs, montez ;
« J'ai des appas, messieurs, tâtez ;
« Venez, nous ferons connaissance.
« J'aurai beaucoup de complaisance,
« Beaucoup, beaucoup de complaisance. »

Par respect pour sa noble dame,
Disait Justine en roucoulant,
De la France Ogier s'exilant,
Au désespoir livre son âme ;
Sa dame par ses cruautés,
Le contraint à fuir sa présence...
« Montez chez moi, etc. »

J'adore, hélas ! ma suzeraine,
S'écrie Ogier, versant des pleurs ;
J'ai fait triompher ses couleurs
Sans la voir sensible à ma peine.
Sous ses yeux chers et redoutés
Mourir était mon espérance...
« Montez chez moi, etc. »

Mais je pars, ô dame chérie !
J'accomplis un ordre inhumain
Pour avoir baisé votre main
Vous m'exilez de ma patrie !
De tant de soupirs rejetés
Qu'un soupir soit la récompense...
« Montez chez moi, etc. »

Il s'embarque, et plein de sa flamme,
Ogier périt dans l'Orient.
Chaque nuit un spectre effrayant
Vient baiser la main de sa dame.
De vos amants, jeunes beautés,
Ne rebutez pas la constance.
« Montez chez moi, etc.

BÉRANGER

L'OUBLI VOLONTAIRE

La veille de son mariage,
Thomas, au père Hilarion,
Fut demander, selon l'usage,
Un billet de confession.
Le pénitent, gai comme un prince,
Bien confessé, billet en main,
S'en allait : un remords le pince,
Et vite il rebroussa chemin.

— N'est-ce point par inadvertance,
Vient-il dire au moine étonné,
Que vous ne m'avez pas donné
Le moindre mot de pénitence?
— Allez, répond le franciscain,
J'ai fait ce que je devais faire.
Ne m'avez-vous pas dit, mon frère,
Que vous vous mariez demain?

Pons de Verdun.

CHANSON

sur M. l'abbé Testu.

L'aventure est trop ridicule,
Pour ne pas la faire savoir;
Il offrait à dame incrédule
Sa chandelle, et la faisait voir.
Sans s'émouvoir, sans s'émouvoir,
La follette tira sa mule,
Et la fit servir d'éteignoir.

Au lieu de venger cette injure,
Les amours, à malice enclins,
Riaient entre eux de l'aventure
Du doyen des abbés blondins.
Ces dieux badins, ces dieux badins
Se disaient: Vois-tu la coiffure
Qu'on a mise au dieu des jardins?

Madame Deshoulières.

LES DEUX COUSINES

La vertu, l'esprit et l'estime,
Peuvent seuls triompher de moi;
Je ne serai jamais victime
D'un bel homme, fut-il un roi.
— Quoi! cousine, si l'Amour même
Vous montrait son dard séduisant,
Votre rigueur serait extrême?
Ce trait est pourtant bien plaisant,
Et demande hardiment l'aumône.
— Cousine, tu te trompes fort:
Je m'en foutrais, eût-il une aune.
— Je me tais, nous sommes d'accord.

GRÉCOURT.

LE MIROIR

La vieille Alix, jadis si belle,
Jadis si chère à ses amants,
Se courbait sous le poids des ans,
Et se croyait toujours nouvelle.
Un jour, une glace fidèle
Lui fit voir ses traits allongés:
Ah! quelle horreur! s'écria-t-elle,
Comme les miroirs sont changés!

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

LE DÉFI

La vieille Orphise en tête-à-tête
Avec un galant chevalier,

Lui disait d'un air de conquête :
Rodrigue, as-tu du cœur? — Le doute est singulier !
Oui, répond-il, j'en ai, Madame, ou que je meure!
Et toute autre que vous l'éprouverait sur l'heure.

JAME.

IMITATION DE MARTIAL

Épig. 103. Lib. XII. *Thura, piper, vestes*, etc.

Le beau commerce, sur mon âme,
Que fait le rusé Philidor !
Cent fois il a vendu sa femme,
Et sa femme lui reste encor.

LOISEL.

L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES

Le bel instituteur de filles,
Que ce monsieur de Fénélon !
Il parle de messe et d'aiguilles :
Maman, c'est un sot tout du long.
Concerts, bals et pièces nouvelles
Nous instruisent mieux que cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Qu'à broder une autre s'applique :
Maman, je veux au piano,
Avec mon maître de musique,
D'Armide chanter le duo.
Je crois sentir les étincelles
De l'amour dont Renaud brûla.
Tra la la la, etc.

Qu'une autre écrive la dépense;
Maman, pendant une heure ou deux,
Je veux que mon maître de danse
M'enseigne un pas voluptueux.
Ma robe rend mes pieds rebelles :
Un peu plus haut relevons-la.
Tra la la la, etc.

Que sur ma sœur une autre veille,
Maman, je veux mettre au salon.
Déjà je dessine à merveille
Les contours de cet Apollon.
Grand Dieu! que ces formes sont belles!
Surtout les beaux nus que voilà!
Tra la la la, etc.

Maman, il faut qu'on me marie,
La coutume ainsi l'exigeant.
Je t'avouerai, ma chère amie,
Que même le cas est urgent.
Le monde sait de mes nouvelles,
Mais on y rit de tout cela.
Tra la la la, etc.

BÉRANGER.

DIZAIN

Le bon vieillard qui brûla pour Bathylle,
Par l'amour seul était ragaillardi.
Aussi n'est-il de chaleur plus subtile,
Pour réchauffer un vieillard engourdi.
Pour moi, qui suis dans l'ardeur du midi,
Merveille n'est que son flambeau me brûle.
Mais quand du soir viendra le crépuscule,

Temps où le cœur languit inanimé,
Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule
D'aimer encor même sans être aimé.

J.-B. ROUSSEAU

LES TROQUEURS (1)

Le changement de mets réjouit l'homme :
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi ;
Et ne sais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen ;
Non si souvent qu'on en aurait envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie.
Peut-être un jour, nous l'obtiendrons. Amen.
Ainsi soit-il ! Semblable indult en France
Viendroit fort bien, j'en réponds ; car nos gens
Sont grands troqueurs ; Dieu nous créa changeants.

Près de Rouen, pays de sapience ;
Deux villageois avoient, chacun chez soi,
Forte femelle et d'assez bon aloi.
Pour telles gens qui n'y raffinent guère,
Chacun sait bien qu'il n'est pas nécessaire
Qu'Amour les traite ainsi que des prélats.
Avint pourtant que, tous deux étant las
De leurs moitiés, leur voisin le notaire,
Un jour de fête, avec eux chopinoit.
Un des manants lui dit : « Sire Oudinet,

(1) La Fontaine a mis en vers un fait qui, dit-on, arriva, de son temps, en Normandie, et qui eut quelque retentissement. C'est pourquoi ce conte fut imprimé à part, clandestinement, sans date, sans nom de lieu ni de libraire, huit pages in-8°.

J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.
Vous avez fait sans doute en votre temps
Plusieurs contrats de diverse nature ;
Ne peut-on point en faire un où les gens
Troquent de femme ainsi que de monture ?
Notre pasteur a bien changé de cure :
La femme est-elle un cas si différent ?
Et pargué non ; car messire Grégoire
Disoit toujours, si j'ai bonne mémoire :
« Mes brebis sont ma femme. » Cependant
Il a changé : changeons aussi, compère.
— Très-volontiers, reprit l'autre manant ;
Mais tu sais bien que notre ménagère
Est la plus belle : or çà, sire Oudinet,
Sera-ce trop, s'il donne son mulet
Pour le retour ? — Mon mulet ? Eh ! parguenne,
Dit le premier des villageois susdits,
Chacune vaut en ce monde son prix ;
La mienne ira but à but pour la tienne :
On ne regarde aux femmes de si près.
Point de retour, vois-tu, compère Étienne.
Mon mulet, c'est... c'est le roi des mulets.
Tu ne devrois me demander mon âne
Tant seulement : troc pour troc ; touche là ! »
Sire Oudinet, raisonnant sur cela,
Dit : « Il est vrai que Tiennette a sur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens ;
Mais le meilleur de la bête, à mon sens,
N'est ce qu'on voit : femmes ont maintes choses
Que je préfère, et qui ont lettres closes ;
Femmes aussi trompent assez souvent ;
Jà ne les faut éplucher trop avant.
Or sus, voisins, faisons les choses nettes.
Vous ne voulez chat en poche donner,
Ni l'un ni l'autre ; allons donc confronter
Vos deux moitiés comme Dieu les a faites. »
L'expédient ne fut goûté de tous.

Trop bien voilà messieurs les deux époux
Qui sur ce point triomphent de s'étendre :
« Tiennette n'a ni suros ni malandre,
Dit le second. — Jeanne, dit le premier,
A le corps net comme un petit denier ;
Ma foi! c'est baume. — Et Tiennette est ambroise,
Dit son époux : telle je la maintien. »
L'autre reprit : « Compère, tiens-toi bien ;
Tu ne connois Jeanne ma villageoise ?
Je t'avertis qu'à ce jeu... m'entends-tu ? »
L'autre manant jura : « Par la vertu !
Tiennette et moi, nous n'avons qu'une noise :
C'est qui des deux y sait de meilleurs tours ;
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours.
A toi compère ! » Et de prendre la tasse,
Et de trinquer. « Allons, sire Oudinet,
A Jeanne, top! puis à Tiennette, màsse! »
Somme qu'enfin la soute du mulet
Fut accordée, et voilà marché fait.
Notre notaire assura l'un et l'autre,
Que tels traités alloient leur grand chemin.
Sire Oudinet étoit un bon apôtre,
Qui se fit bien payer son parchemin.
Par qui payer ? Par Jeanne et par Tiennette
Il ne voulut rien prendre des maris.

Les villageois furent tous deux d'avis
Que pour un temps la chose fût secrète ;
Mais il en vint au curé quelque vent.
Il prit aussi son droit : je n'en assure,
Et n'y étois ; mais la vérité pure
Est que curés y manquent peu souvent.
Le clerc, non plus, ne fit du sien remise :
Rien ne se perd entre les gens d'Eglise.
Les permuteurs ne pouvoient bonnement
Exécuter un pareil changement
Dans le village, à moins que de scandale :

Ainsi bientôt l'un et l'autre détale,
Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.
C'étoit plaisir que de les voir ensemble.
Les femmes même, à l'envi des maris,
S'entre-disoient en leurs menus devis :
« Bon fait troquer, commère ; à ton avis?
Si nous troquions de valet? Que t'en semble? »
Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.
L'autre d'abord eut un très bon effet ;
Le premier mois, très bien ils s'en trouvèrent :
Mais à la fin nos gens se dégoûtèrent.
Compère Étienne, ainsi qu'on peut penser,
Fut le premier des deux à se lasser,
Pleurant Tiennette : il y perdoit sans doute.
Compère Gille eut regret à sa soute,
Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en avint-il? Un jour, parmi les bois,
Étienne vit toute fine seulette,
Près d'un ruisseau, sa défunte Tiennette,
Qui, par hasard, dormoit sous la coudrette.
Il s'approcha, l'éveillant en sursaut.
Elle, du troc, ne se souvint pour l'heure,
Dont le galant, sans plus longue demeure,
En vint au point. Bref, ils firent le saut.
Le conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier jour. — Pourquoi cela? — Pourquoi?
Belle demande! En l'amoureuse loi,
Pain qu'on dérobe et qu'on mange en cachette
Vaut mieux que pain qu'on cuit ou qu'on achète :
Je m'en rapporte aux plus savants que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraie,
Et qu'après tout, Hyménée et l'Amour
Ne soient pas gens à cuire en même four :
Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.
On y fit chère ; il ne s'y servit plat,
Où maître Amour, cuisinier délicat,

Et plus savant que n'est maître Hyménée,
N'eût mis la main. Tiennette retournée,
Compère Étienne, homme neuf en ce fait,
Dit à part soi : « Gille a quelque secret;
J'ai retrouvé Tiennette plus jolie
Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.
Reprenons-la, faisons tour de Normand;
Dédisons-nous ; usons du privilége. »
Voilà l'exploit qui trotte incontinent,
Aux fins de voir le troc et changement
Déclaré nul, et cassé nettement.
Gille, assigné, de son mieux se défend.
Un promoteur intervient pour le siége
Épiscopal, et vendique le cas.
Grand bruit partout, ainsi que d'ordinaire ;
Le Parlement évoque à soi l'affaire.
Sire Oudinet, le faiseur de contrats,
Est amené; l'on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause,
Car c'est un fait arrivé depuis peu.
Pauvre ignorant que le compère Étienne!
Contre ses fins, cet homme, en premier lieu,
Va de droit fil; car, s'il prit à ce jeu
Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne
N'étoit à lui : le bon sens vouloit donc
Que, pour toujours, il la laissât à Gille ;
Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,
Alloit souvent en chantant sa chanson.
L'y rencontrer étoit chose facile;
Et supposé que facile ne fût,
Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.
Mais allez-moi prêcher cette doctrine
A des manants! ceux-ci pourtant avoient
Fait un bon tour, et très bien s'en trouvoient,
Sans le dédit ; c'étoit pièce assez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
J'ai grand regret de n'en avoir les gants.

La Fontaine.

LE COCUAGE

Le cocuage
Est en ménage
Un accident
Peu chagrinant
Et très fréquent.
On se le rend
Comme on le prend.
C'est une mode,
Une méthode
De tous les temps.
Elle est commode.
On ne dit rien,
Et tout va bien.
Mais quand la jalousie
D'un indocile époux
N'entend point raillerie,
Alors on s'étudie,
On se prête, on se plie,
On use d'industrie,
On flatte, on file doux.
Enfin, la perfidie
Porte les derniers coups,
Et fourre le jaloux
Dans la grand' confrérie.

A. G. Cailly.

LE CŒUR

Le cœur est tout, disent les femmes.
Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur :
Le cœur seul est vaincu, le cœur seul est vainqueur.

Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames,
En nous parlant toujours du cœur?
En y pensant beaucoup, je me suis mis en tête
Que du sens littéral elles font peu de cas,
Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête
Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.
Sur le lien des cœurs en vain Platon raisonne,
Platon se perd tout seul et n'égare personne.
Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison;
Et dans cet art charmant, la meilleure leçon
C'est la nature qui la donne.
A bon droit nous la bénissons
Pour nous avoir formé des cœurs de deux façons;
Car que deviendraient les familles,
Si les cœurs des jeunes garçons
Étaient faits comme ceux des filles?
Avec variété nature les moula,
Afin que tout le monde en trouvât à sa guise.
Prince, manant, abbé, nonne, reine, marquise,
Celui qui dit *Sanctus*, celui qui crie *Allah!*
Le bonze, le rabbin, le carme, la sœur grise,
Tous reçurent un cœur : aucun ne s'en tint là.
C'est peu d'avoir chacun le nôtre,
Nous en cherchons partout un autre.
Nature, en fait de cœurs, se ploie à tous les goûts.
J'en ai vu de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes.
Mesdames et messieurs, comment les voulez-vous?
On fait partout d'un cœur tout ce qu'on en veut faire;
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend;
Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre :
C'est un merveilleux instrument!
J'en jouais bien dans ma jeunesse;
Moins bien pourtant que ma maîtresse.
O vous, qui cherchez le bonheur,
Sachez tirer parti d'un cœur.
Un cœur est bon à tout; partout on s'en amuse.

Mais à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque temps il s'use
Et chacune et chacun finissent, en tout lieu,
Par en avoir trop ou trop peu.
Ainsi, comme un franc hérétique,
Je médisais du Dieu de la terre et du ciel :
En amour j'étais tout physique ;
C'est bien un point essentiel,
Mais ce n'est pas le point unique.
Il est mille façons d'aimer ;
Et ce qui prouve mon système,
C'est que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer.
Si de ces mille ma bergère,
Par un mouvement généreux,
M'en cédait une pour lui plaire,
Nous y gagnerions tous les deux.

Boufflers.

VERS DE VOLTAIRE ADRESSÉS

A M. le Chevalier de Boufflers, sur sa pièce du cœur

Certaine femme honnête, et savante et profonde,
Ayant lu le *Traité du cœur*,
Disoit en se pâmant : Que j'aime cet auteur !
Il a, je le vois bien, le plus grand cœur du monde.

De mon heureux printemps j'ai vu passer la fleur.
L'amour pourtant me parle encore :
Du nom de petit cœur, quand mon amant m'honore,
Je sens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas ! faibles humains, quels destins sont les nôtres,
Qu'on a mal placé les grandeurs

Qu'on serait heureux si les cœurs
Etaient faits les uns pour les autres !

Illustre chevalier, vous chantez vos combats,
Votre victoire et votre empire ;
Et, dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appas,
C'est votre cœur qui vous inspire.

Quand Lisette vous dit : Rodrigue, as-tu du cœur ?
Sur l'heure elle l'éprouve, et dit avec franchise :
Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'Église.

Fin du cinquième volume

